

*-Fables
&
-Contes*

Table des matières

*Le Taj Mahal (Rajasthan-Inde) :
Tout droit sorti des Mille et une Nuits* 3

Le livre des Mille et une nuits 12

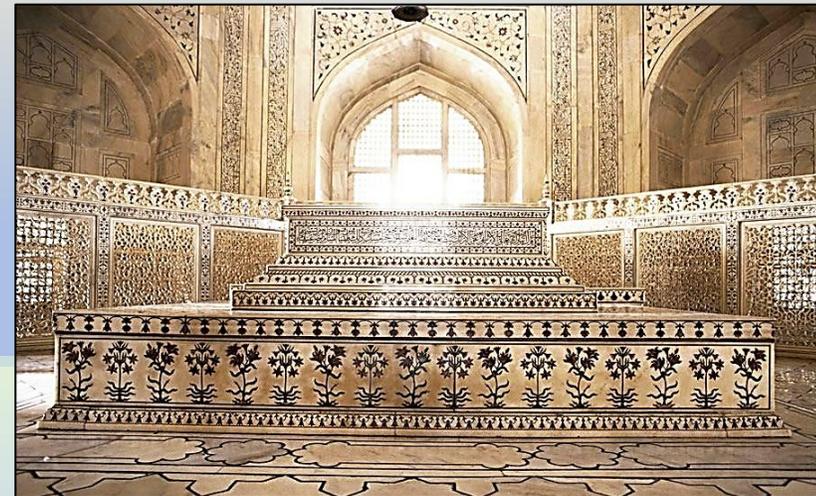
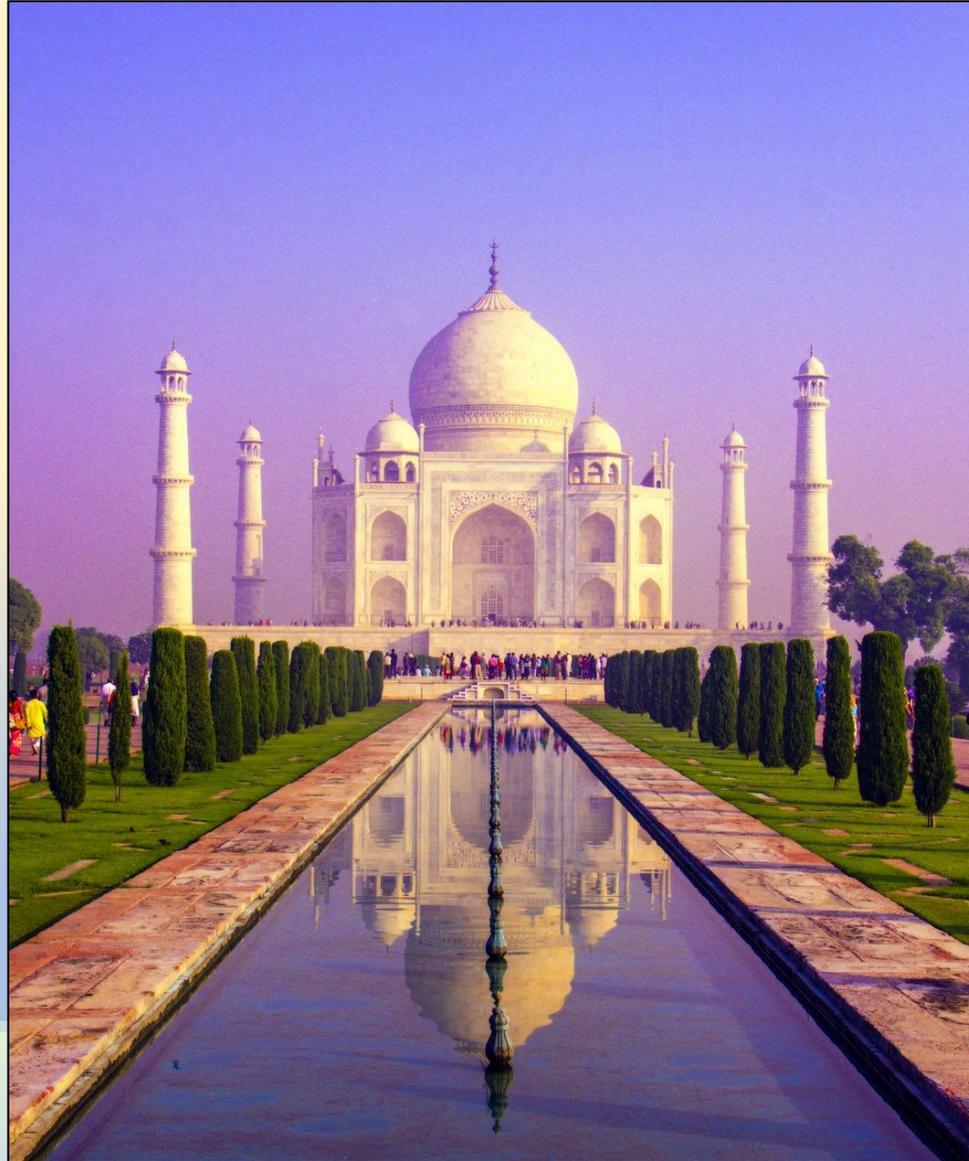
Le Kama Sutra indien : spiritualité et érotisme
Le Kama Sutra arabe par Malek Chebel 152

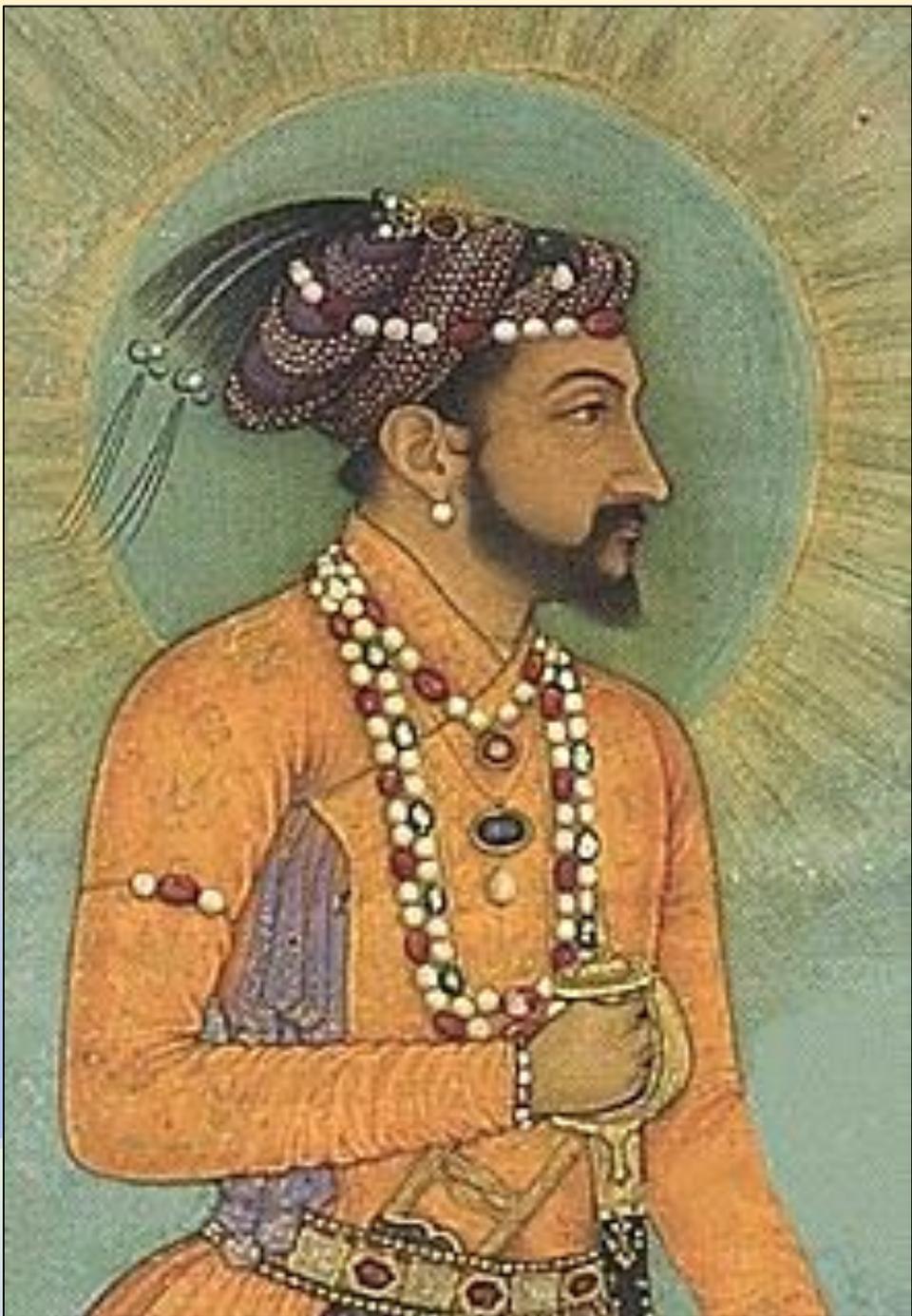
La sexualité en Islam par le Dr Abdullah Al-Jazâiri 160



Drapeau de l'Inde avec le Chakra d'Ashoka bleu au centre. Il est une variante du symbole bouddhique de la roue du Dharma. Ses 24 rayons représentent les 24 vertus ...

Taj Mahal (Rajasthan - Inde) : Extérieur et aspects intérieurs





Immense mausolée funéraire de marbre blanc édifée entre 1631 et 1648 à Agra sur l'ordre de l'empereur moghol Shah Jahan pour perpétuer le souvenir de son épouse favorite, le Taj Mahal, joyau le plus parfait de l'art musulman en Inde, est l'un des chefs-d'œuvre universellement admirés du patrimoine de l'humanité.



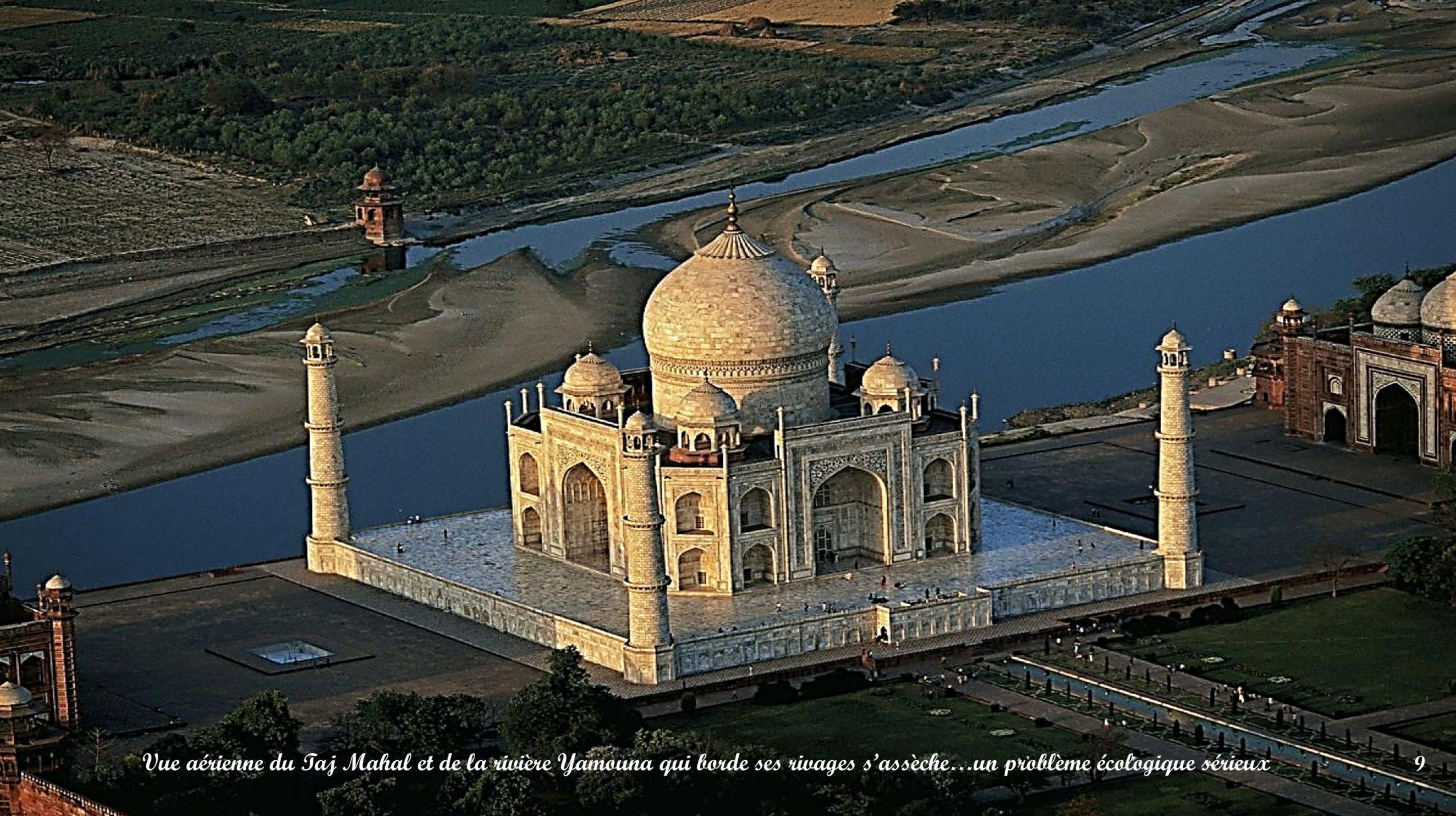
Mumtaz Mahal



Mumtaz Mahal était l'épouse préférée de l'empereur moghol Shah Jahan. Elle mourut peu après avoir donné naissance à son quatorzième enfant en 1631. L'année suivante, l'empereur entreprit les travaux du mausolée qui abriterait son corps. Le résultat fut le Taj Mahal







Vue aérienne du Taj Mahal et de la rivière Yamouna qui borde ses rives s'assèche...un problème écologique sérieux

La légende du Taj Mahal, palais de l'amour en Inde ?

Monument emblématique du Rajasthan (Inde), mausolée d'une beauté à couper le souffle, le Taj Mahal est si célèbre qu'il dispose de ses propres légendes. Elles nous sont parvenues via Internet notamment. Or, c'est bien connu, les légendes sont assises sur des histoires vraies.

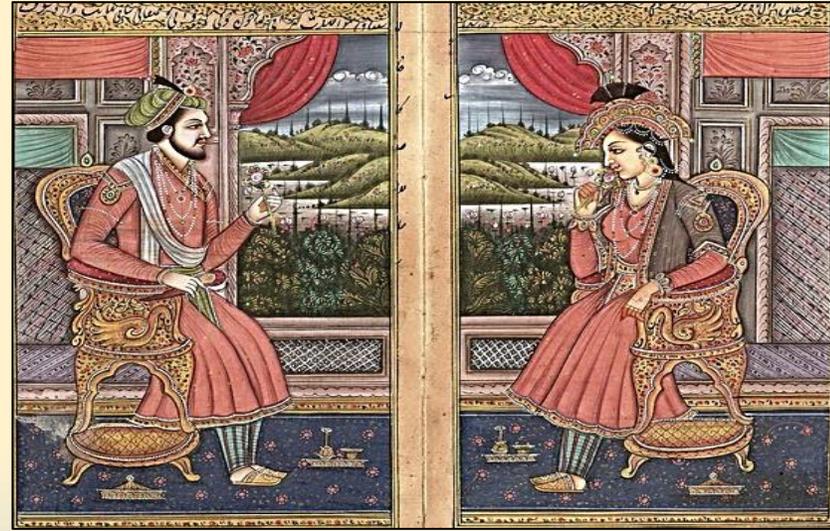
Le Taj Mahal noir par exemple est une pure légende qui non seulement n'a jamais existé ni prévue, dans les plans de [Shah Jahan](#), l'empereur moghol qui ordonna sa construction durant le XVIIe siècle. Le Taj Mahal fut construit pour servir de sépulture à sa 3e épouse, [Mumtaz Mahal](#), décédée lors de l'accouchement de son 14e enfant. Visiblement l'empereur aimait vraiment cette femme et décida de lui construire le plus beau des tombeaux. Elle fut d'abord enterrée temporairement sur place, à Burhanpur, sur le lieu de la bataille que venait de gagner son époux et durant laquelle elle avait accouchée. De retour à Agra, la capitale, Shah Jahan fit construire le Taj Mahal et, 22 ans plus tard, fit venir la dépouille de son épouse qu'il enterra au centre de la chambre souterraine.

Shah Jahan avait prévu son propre tombeau avec les mêmes caractéristiques, mais en noir, sur la rive opposée de la Yamuna (Cf. p. 6), la rivière le long de laquelle il a été construit. Cette thèse est appuyée par la présence sur la rive opposée d'un jardin avec des constructions ruinées, le Mehtab Bagh, jardin dont les délimitations correspondent exactement aux limites du Taj Mahal, un peu comme si ce dernier continuait sur l'autre rive. Les plus férus de cette hypothèse évoque qu'un pont devait rejoindre les deux rives pour marquer le lien d'amour indéfectible qui unissait les deux amants.

Ce 2e Taj Mahal devait être noir bien sûr, avec les décors en blanc, pour contraster l'architecture générale et surtout marquer l'humilité de Shah Jahan vis à vis de son épouse, qui, elle, a droit à un [mausolée](#) éclatant de lumière alors que lui en aurait un le plus sombre possible. Très belle hypothèse, mais complètement fausse.

Elle est fausse surtout parce que Shah Jahan ruina le trésor de l'Empire moghol pour construire le Taj Mahal

Après la mort de Shah Jahan, le pouvoir fut transmis à son fils Aurangzeb. La puissance de cette dynastie dura jusqu'à la moitié du XVIIIème siècle : de dures politiques de répression contre les hindous furent alors menées et de nombreux temples furent détruits.

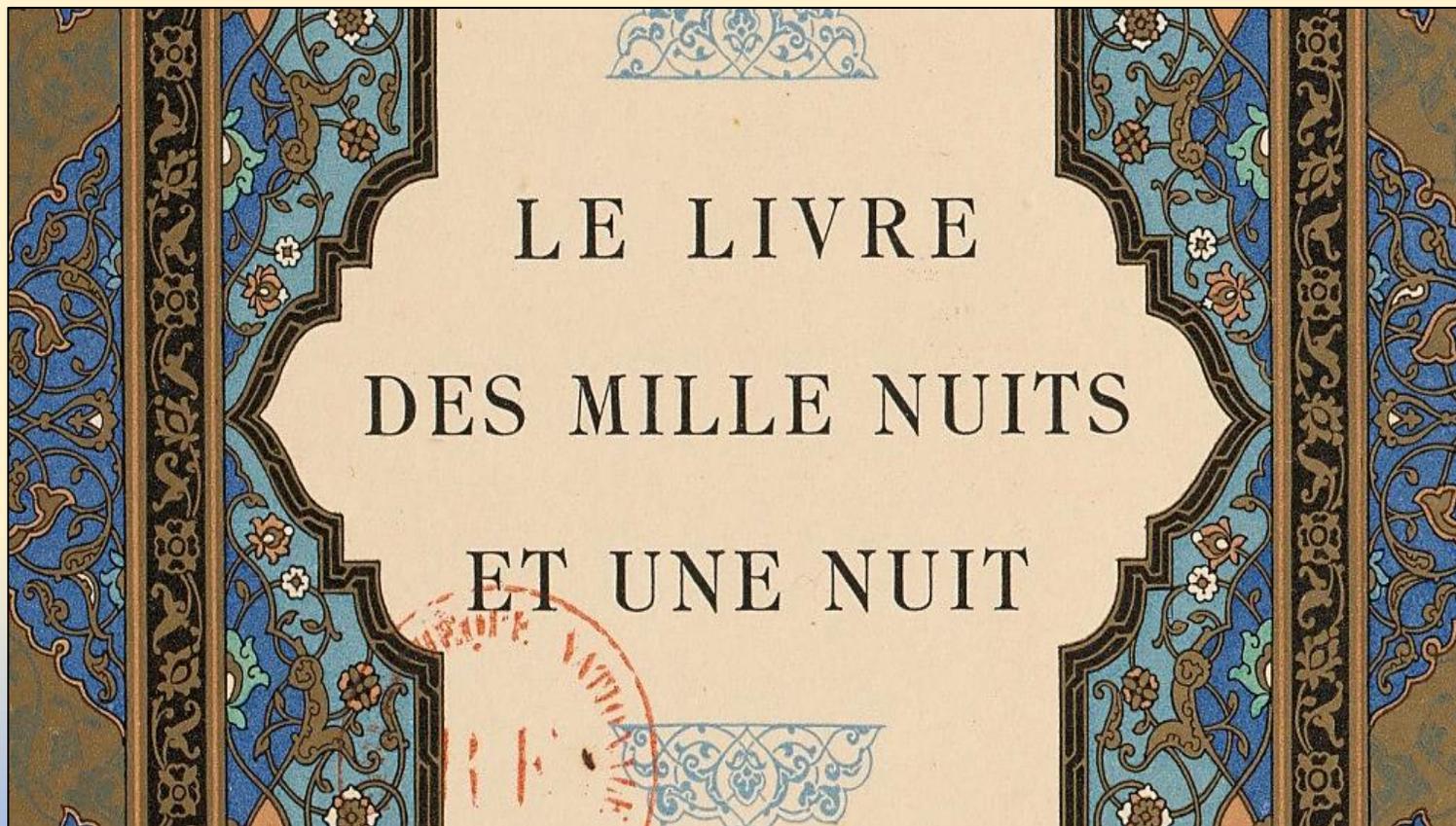


Au cours de ces siècles, et malgré le règne de l'empire moghol, le Taj Mahal tomba dans l'abandon et l'oubli et se détériora petit à petit, jusqu'à ce que George Nathaniel Curzon, Lord Curzon, politicien conservateur britannique et vice-roi de l'Inde, au XIXème siècle et sous le commandement britannique, ordonnât une importante restauration du monument dans le cadre d'un effort colonialiste pour préserver les principaux éléments artistiques et culturels de l'Inde. Avec ce programme, les jardins furent reconstruits dans le style anglais et de nombreux éléments décoratifs furent réparés.

Au XXème siècle, le Taj Mahal conserva toute sa splendeur ; il fut seulement menacé par les Guerres Mondiales et c'est pourquoi l'on construisit autour de l'édifice des structures de protection contre de possibles bombardements allemands ou japonais. Finalement, ceux-ci ne se produisirent jamais et les plus grandes menaces actuelles viennent désormais de la pluie acide et de la pollution atmosphérique locale, un problème important contre lequel le gouvernement essaye de lutter en prenant des mesures comme la limitation du passage des véhicules à proximité du monument. Au niveau politique, certaines voix du monde islamique revendiquent la propriété du monument, une chose que le gouvernement indien rejette car le Taj Mahal constitue un patrimoine commun à tous les Indiens.



Mille et un contes, récits
et légendes arabes. Contes
merveilleux, contes plaisants
(Éd.1924)



*Le livre des mille nuits et une nuit : le merveilleux arabe -
Bibliothèque nationale de France*

Littérature : Il existe quatre versions en français des *Mille et Une Nuits*.

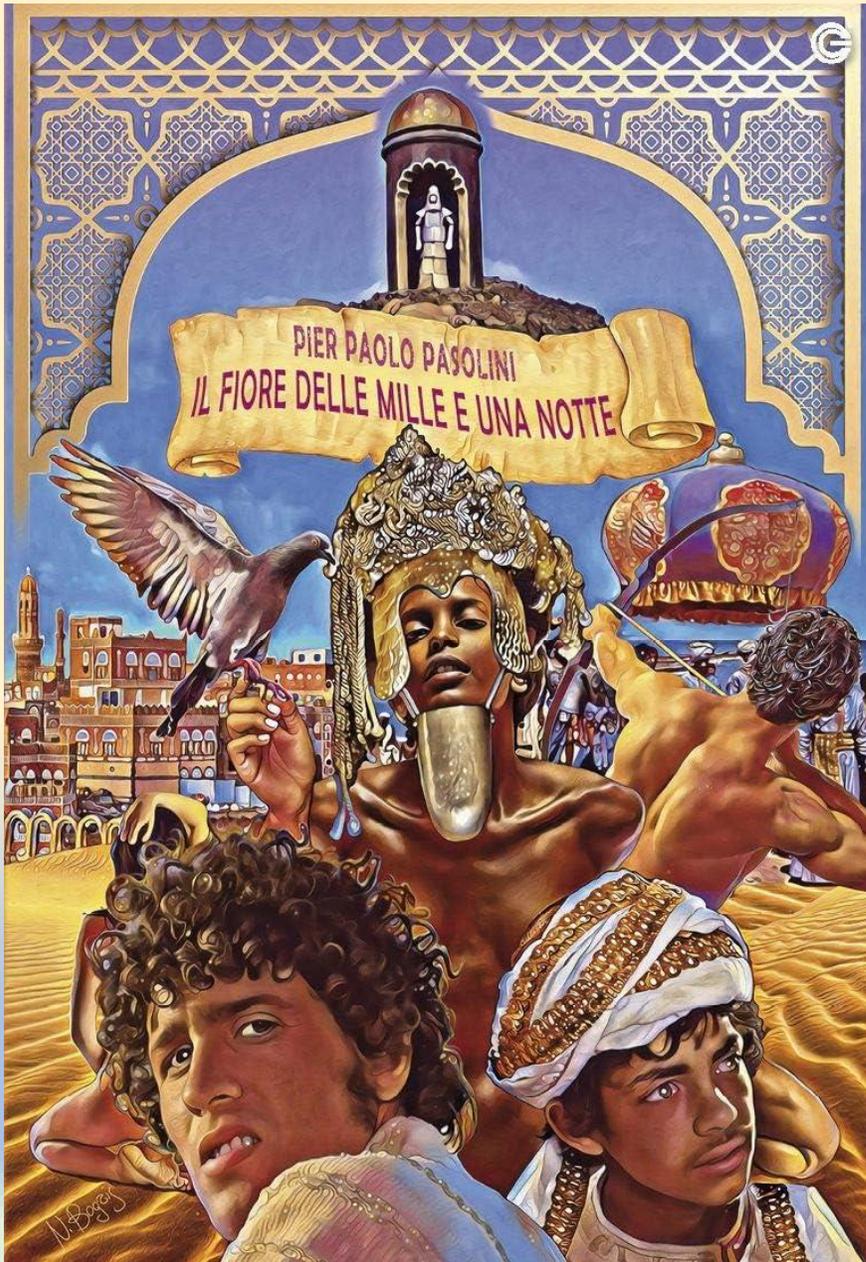
La première, celle d'Antoine Galland publiée de 1704 à 1717, est la plus connue. Celle de Joseph-Charles Mardrus, parue en seize volumes de 1899 à 1904, y intègre les poèmes et les contes érotiques expurgés dans la première version.

La version de René R. Khawam dans les années 60 se veut moins « orientaliste » que les deux premières traductions et plus fidèle à la première version imprimée en arabe, en Egypte en 1835, mais sans *Aladin et la lampe merveilleuse* et *Ali Baba et les 40 voleurs*, deux contes introduits dans le corpus des *Mille et Une Nuits* par Antoine Galland.

La dernière version, celle d'André Miquel et Jamel-Eddine Bencheikh pour la Pléiade en 2005, s'inspire elle aussi de la version égyptienne dite Boulaq (du nom du quartier du Caire où se trouvait l'imprimerie) et propose en bonus les deux contes *Aladin* et *Ali Baba*.

A lire également : les ouvrages d'Aboubakr Chraïbi, *Les Mille et une nuits, histoire du texte et classification des contes* (l'Harmattan, 2008) et *Les Mille et une nuits en partage* (Actes Sud, 2004)

Cinéma : pour adultes seulement, l'adaptation la plus réussie des *Mille et Une Nuits* au cinéma est celle de Pier Paolo Pasolini en 1974. *Il fiore delle mille e una notte*, titre original, est disponible en VCD. Une interview du réalisateur à propos est disponible sur le site de l'INA



Les Mille et Une Nuits (Il fiore delle Mille e una notte) est un film italien réalisé par Pier Paolo Pasolini, sorti en 1974.

C'est une adaptation de l'ancienne anthologie Les Mille et Une Nuits. Ce film est le dernier volet de la Trilogie de la vie, après Le Décaméron (1971) et Les Contes de Canterbury (1972). Le personnage principal est joué par le jeune Franco Merli qui a été découvert à cette occasion par Pasolini.

Le film contient beaucoup de nudité, de sexe et de comique visuel. Il préserve l'érotisme et l'emboîtement des récits des Mille et Une Nuits.

L'écrivain Robert Irwin le décrit comme « sans doute la meilleure et la plus intelligente adaptation des Mille et Une Nuits au cinéma ».

*Spectacle son et lumière « Alf leila wa leila »
Fantasia de Sharm el Sheikh (Hurghada – Egypte)*



Presque jamais illustrées dans les manuscrits arabes, les Mille et Une Nuits ont au contraire stimulé l'imagination des artistes occidentaux par le biais de leurs traductions. Graveurs et peintres y voient l'occasion d'images fantasmagoriques, ou au contraire teintées d'un érotisme exotique. Alors que le titre des Mille et une Nuits est associé dans l'imaginaire occidental à de nombreuses images peintes, le recueil a suscité dans le monde arabo-islamique une tradition bien différente. Puisées dans des éditions occidentales ou dans des miniatures orientales venues d'autres œuvres, les illustrations de nos volumes contemporains contribuent à donner une idée totalement fautive de son iconographie. Si présente dans les traductions européennes, celle-ci est quasiment inexistante dans les manuscrits et dans les premières éditions arabes.

L'illustration dans le monde arabo-islamique

...Traitant les Nuits avec mépris, Ibn Al-Nadim (936/37-env. 995) critiquait leur style relativement simple par rapport aux grands prosateurs classiques médiévaux. Occulté de la littérature officielle durant des siècles, le recueil de contes, qui circulait néanmoins sous forme manuscrite, n'apparaît au grand jour qu'au 19^e siècle avec les premières éditions imprimées. Le rejet du texte par l'élite explique probablement son absence d'illustrations. La peinture dans le monde arabe resta en effet limitée à de très rares textes, parmi les plus brillants de la littérature classique et connut son apogée sous les Abbassides puis sous les Mamelouks aux 13^e et 14^e siècles. Témoignages d'une littérature écrite dans une langue peu travaillée et parsemée de tournures dialectales, les Nuits ne correspondaient pas au goût des riches commanditaires et furent exclues du champ de l'ornementation. Cette absence persiste encore dans les premières éditions imprimées.

*Copiés entre le 16^e et le 18^e siècle, plusieurs manuscrits font pourtant figure d'exception. Deux contes rattachés tardivement aux Nuits, *Gala'ad* et *Shimas* et *Umar al-Nu'man* y sont illustrés de façon grossière. Originaires d'Inde, le premier titre circulait de manière indépendante avant d'être ajouté au cycle des Nuits. Il comprend un conte cadre dans lequel s'insèrent 23 histoires. Le second est un long roman épique racontant l'histoire du roi *Umar ibn Nu'man* et de ses fils. Il appartient à une tradition de romans de chevalerie arabe qui circulèrent de façon orale à partir des Mamelouks et ne sont pas sans rappeler les chansons de geste européennes. De rares scènes tirées d'épisodes des Nuits peuvent aussi illustrer des traités d'astrologie ou les Livres de merveilles. C'est le cas de « *Sindbad le marin et le vieil homme de la mer* » ou de « *La vallée des diamants* ».*



پیر دریا پیر عز طوتد و غیدا

*Sindbad et le vieil homme de la mer
Bibliothèque nationale de France*



La vallée des diamants - Bibliothèque nationale de France

L'unique manuscrit illustré est copié en Iran au 19^e siècle. Le prince qajar Nâsir ad-Dîn (m. en 1896) y fait traduire le recueil de l'arabe au persan. Terminée en 1843, la traduction est publiée deux ans plus tard en édition lithographique non illustrée. Elle est suivie de sept éditions illustrées et donne lieu à un magnifique manuscrit enluminé, dernier exemple de l'art traditionnel du livre. Le manuscrit, en six volumes, comprend 1134 pages d'illustrations et est réalisé par une équipe de quarante assistants autour du maître d'atelier. Des éditions lithographiées en persan et en turc, également illustrées, lui sont contemporaines. L'image est dans l'un et l'autre cas, à l'imitation de l'iconographie occidentale. Pour ce qui est des éditions en arabe, il faut attendre le milieu du 20^e siècle pour qu'elles soient illustrées, généralement inspirées d'images occidentales.

L'illustration dans le monde occidental



*Les éditions qui suivent celles de Galland, complètes ou partielles, en usent largement. Les *Nuits* ont fait naître des milliers d'images en Europe et il est difficile d'imaginer les contes sans les représentations de génies, d'objets magiques et les ambiances orientales qui leur sont attachées. Des dessins en noir et blanc souvent dus à des dessinateurs de renom ornent les éditions. Utilisant la gravure sur cuivre au 18^e siècle, les techniques se diversifient le siècle suivant : gravures sur bois de bout ou sur acier, lithographies, eaux-fortes. L'émergence de la couleur à la fin du 19^e siècle, entraîne l'âge d'or de l'illustration fantastique.*

Les Mille et une Nuits en noir et blanc : *Galland et ses successeurs*

C'est dans la contrefaçon hollandaise de la traduction de Galland parue à la Haye entre 1714 et 1730 qu'apparaissent les premières images.

Les frontispices sont illustrés et de petites vignettes ornent le texte. Comme le graveur ne connaît pas bien le monde islamique médiéval, il dépeint les personnages en costumes et décors européens.

*Publié entre 1785 et 1795, *Le cabinet des fées* regroupe en quarante et un volumes des contes de Perrault à Rousseau dont huit consacrés aux *Nuits*. Cent dix figures y sont exécutées par le graveur Clément-Pierre Marillier (1740-1808). Shéhérazade n'y figure pas.*

Peu représentée dans les premières éditions, la jeune femme apparaît sous différents visages à partir du 19^e siècle. Destinées à un public populaire, des éditions anglaises de 1814 et 1824 la montrent sous la menace d'un sabre brandi par un gigantesque génie. Dès 1840, elle devient désormais l'héroïne des frontispices. La fameuse édition de Bourdin en trois volumes illustrée de plus de mille gravures due aux graveurs les plus prestigieux de l'époque introduit pour la première fois Dinarzade, la petite sœur de Shéhérazade qui, par ses questions, relance chaque nuit le récit.

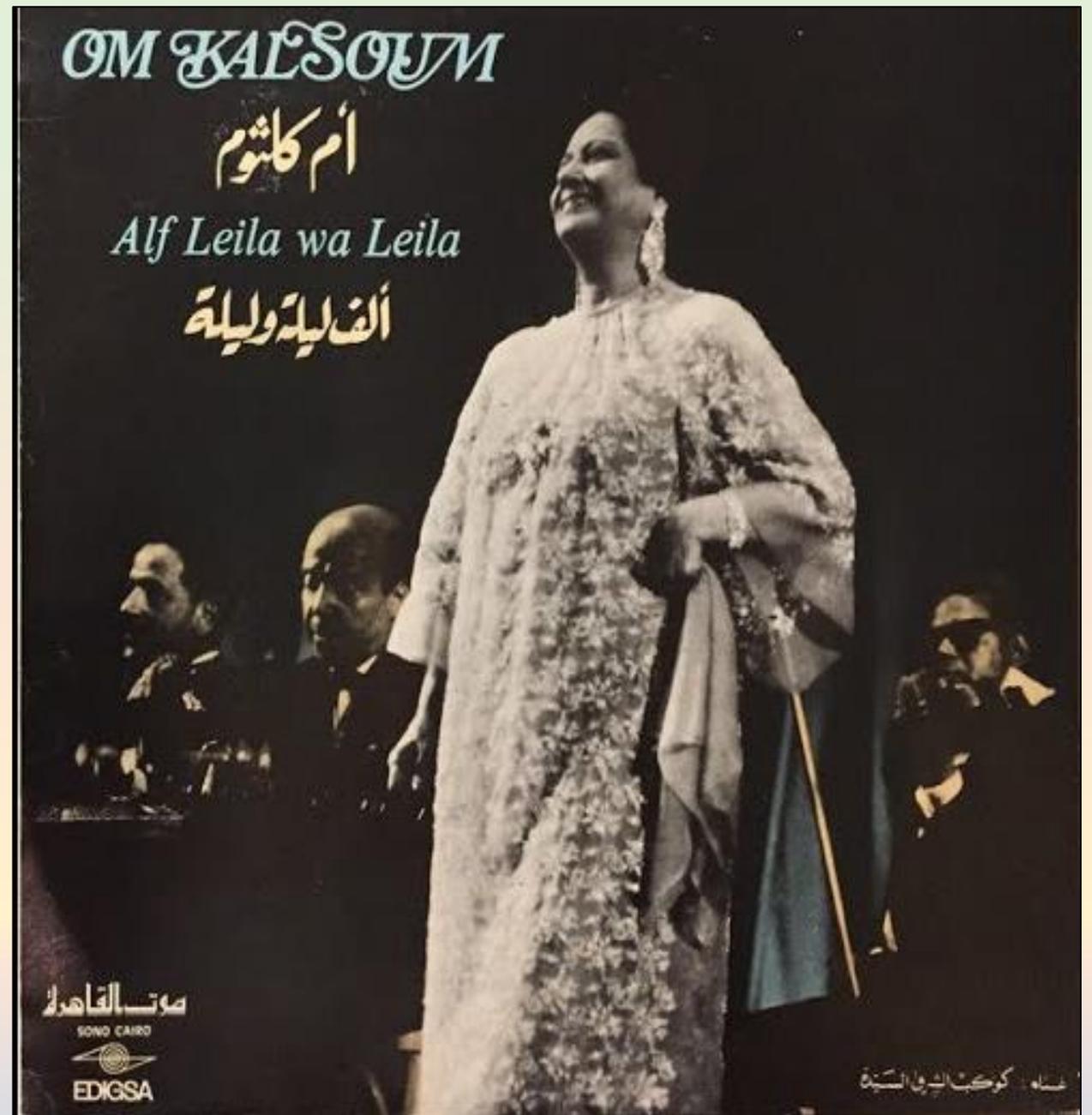




Deux sommets : Umm Keltoum et Abdel Wahab



*Umm Kaltoum au Maroc...
Et Mohamed Abdel Wahab chante « Daret el Ayyam »
en présence du roi Hassan II
Par Hatim Betioui*





Umm Kaltoum et Gamal Abdel Nasser dans les années 1960. A droite, Mohamed Anouar el-Sadate, le futur président de la République arabe d'Égypte © AFP



*Umm Kaltoum (en haut et à droite)
Sa consécration lui vaut les honneurs de
la famille royale. Le roi Farouk (en
haut et à gauche) la décore de l'Ordre
"Nishan el Kamal" (ci-contre).
Malgré cette distinction, elle se voit
refuser ses fiançailles avec l'oncle du
roi. Elle en sera profondément blessée et
humiliée.*

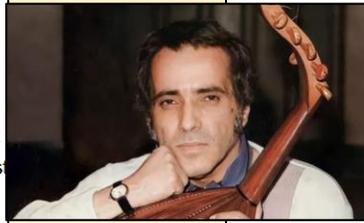


Le 13 novembre 1967, c'est plus qu'une chanteuse qui monte sur la scène de l'Olympia, c'est l'icône de l'Orient. SIAFF/AFP

ألف ليلة وليلة Mille et une nuits

يا حبيبي... الليل وسماه... ونجومه وفمره... وفمره وسهره
وانت وأنا... يا حبيبي أنا... يا حياتي أنا...
كلنا... كلنا... في الحب سوا
والهوى... آه منه الهوى
سهران يسقينا الهنا... ويقول بالهنا
يا حبيبي
باللا نعيش في عيون الليل
ونقول للشمس تعالي تعالي
تعالي تعالي
بعد سنة... مش قبل سنة
دي ليلة حب حلوة بألف ليلة وليلة...
بكل العمر... هو العمر إيه غير ليلة زي الليلة
إزاي إزاي إزاي
أوصف لك يا حبيبي إزاي
قل ما احبك كنت إزاي... يا حبيبي
كت ولا امبارح فاكراه
ولا عندي بكرة أستناه
ولا حتى يومي عايشناه
خدتني بالحب في غمضة عين
وريتني حلاوة الأيام فين
الليل بعد ما كان غربة
غربة مليته أمان
والعمر اللي كان صحرا أصبح بستان
يا حبيبي
باللا نعيش في عيون الليل
ونقول للشمس تعالي تعالي
بعد سنة... مش قبل سنة
دي ليلة حب حلوة بألف ليلة وليلة
بكل العمر... هو العمر إيه غير ليلة زي الليلة
يا حبيبي إيه أجمل من الليل واثنين زينا عاشقين
تايبين ما احناش حاسين العمر ثواني ولا سنين
حاسين إننا بنحب وبس
عايشين الليل والحب وبس
يا حبيبي الحب حياتنا وبيتنا وقوتنا
للناس دنتهم واحنا لنا دنتنا
وأن قالوا عن عشاقه... يذوبوا في نار أشواقه
أهي ناره دي جنتنا

Mon amour, mon amour, mon amour
Voici la nuit, son ciel, ses étoiles, sa lune et ses veillées.
Toi et moi, mon amour à moi, tu es ma vie.
Mon amour, mon amour, mon amour
Voici la nuit, son ciel, ses étoiles, sa lune et ses veillées.
Toi et moi, mon amour à moi, tu es ma vie.
Nous sommes tous, tous guidés par l'amour,
Ah et de lui, en découle de la passion, ah de la passion, en
découle de la passion, de la passion.
Il nous enivre les nuits de bonheur et nous répète, à votre santé.
Ah et de lui, en découle de la passion, ah de la passion, en
découle de la passion, de la passion.
Il nous enivre les nuits de bonheur et nous répète, à votre santé.
Mon amour,
Allons vivre dans les yeux de la nuit mon amour, allons-y,
Et demandons au soleil de ne pas se lever pendant un an; pas
avant un an au moins.
Notre nuit d'amour est savoureuse comme mille et une nuits, vaut
mille et une nuits, mille et une nuits, toute une vie, mais la vie n'es
rien si elle ne ressemble pas à cette nuit, à cette nuit, à cette nuit.
Comment, comment, comment pourrais-je te décrire comment
j'étais avant de te chérir, mon amour.
Comment, comment, comment pourrais-je te décrire comment
j'étais avant de te chérir, mon amour.
Comment, comment, comment pourrais-je te décrire comment
j'étais avant de te chérir, mon amour.
Comment, comment, comment pourrais-je te décrire comment
j'étais avant de te chérir, mon amour.
Comment, comment, comment pourrais-je te décrire comment
j'étais avant de te chérir, mon amour.
Comment, comment, comment pourrais-je te décrire comment
j'étais avant de te chérir, mon amour.
Comment, comment, comment pourrais-je te décrire comment
j'étais avant de te chérir, mon amour.
Je n'avais aucun passé à méditer ni aucun avenir à attendre, et
même mon existence, je ne la vivais pas; oh mon amour.
Je n'avais aucun passé à méditer ni aucun avenir à attendre,



للناس دنتهم واحنا لنا دنتنا
وأن قالوا عن عشاقه... يذوبوا في نار أشواقه
أهي ناره دي جنتنا
الحب عمره ما جرح... ولا عمره بستانه طرح
غير الهنا... وغير الفرح... يا حبيبي
باللا نعيش في عيون الليل
ونقول للشمس تعالي تعالي
بعد سنة... مش قبل سنة
دي ليلة حب حلوة بألف ليلة وليلة
بكل العمر... هو العمر إيه غير ليلة زي الليلة
يا قمر ليلى... يا ظل نهاري
يا حبي... يا أيامي الهنية
عندي لك أجمل هدية
كلمة الحب اللي بيها... تملك الدنيا وما فيها
واللي يفتح لك كنوز الدنيا ديه
قولها ليه
قولها للطير... للشجر... للناس
لكل الدنيا... قول الحب نعمة... مش خطية
الله محبة... الخير محبة... النور محبة... يا رب
تفضل حلاوة سلام أول لقا في إيدنا
وفرح أول معاد منقاد شموع حوالينا
ويفوت علينا الزمان يفرش أمانه علينا
يا رب
لا عمر كاس الفراق المر يسقينا
ولا يعرف الحب مطرحنا ولا يجينا
وغير شموع الفرح ما تشوف ليالينا
يا حبيبي
باللا نعيش في عيون الليل
ونقول للشمس تعالي تعالي بعد سنة... مش قبل سنة
دي ليلة حب حلوة بألف ليلة وليلة
بكل العمر... هو العمر إيه غير ليلة زي الليلة

Je n'avais aucun passé à méditer ni aucun avenir à attendre, et
même mon existence, je ne la vivais pas; oh mon amour.
Je n'avais aucun passé à méditer ni aucun avenir à attendre,
même mon existence, je ne la vivais pas; oh mon amour.
Comment, comment, comment pourrais-je te décrire comment
j'étais avant de te chérir, mon amour.
Comment, comment, comment pourrais-je te décrire comment
j'étais avant de te chérir, mon amour.
Je n'avais aucun passé à méditer ni aucun avenir à attendre, et
même mon existence, je ne la vivais pas; oh mon amour.
Je n'avais aucun passé à méditer ni aucun avenir à attendre,
même mon existence, je ne la vivais pas; oh mon amour.
Ton amour m'a transporté en un clin d'oeil, et tu m'as appris la
douceur des jours, la douceur des jours, mon amour.
Ton amour m'a transporté en un clin d'oeil, et tu m'as appris la
douceur des jours, la douceur des jours, mon amour.
Mes nuits n'étaient que solitude, solitude, et tu les a remplies de
bonheur, mon existence était une terre aride, un désert, et tu en a
fait un paradis.
Mes nuits n'étaient que solitude, solitude, tu les a remplies de
bonheur, mon existence était une terre aride, un désert, tu en a fait
un paradis.
Allons vivre dans les yeux de la nuit mon amour, allons-y.
Et demandons au soleil de ne pas se lever pendant un an; pas
avant un an au moins.
Notre nuit d'amour est savoureuse comme mille et une nuits, vaut
mille et une nuits, mille et une nuits, toute une vie, mais la vie n'est
rien si elle ne ressemble pas à cette nuit, à cette nuit, à cette nuit.

*Cette chanson est la troisième que le poète
Morsi Djamil Aziz écrit pour Oum
Kalthoum, après Seret el Hal en 1964
et Fat el-Mia'ad en 1967.*

*Le compositeur, Baligh Hamdi, s'inspire de
la musique populaire traditionnelle, tout en
ajoutant à l'orchestre un
accordéon et un saxophone .*

*Oum Kalthoum avait une affection
particulière pour Les Mille et Une nuits ,
qu'elle écoutait à l'époque, lues à la radio.*



Les Mille et Une Nuits traduit par Galland, 1704

Texte universellement connu, les *Mille et Une Nuits* rassemblent des anecdotes et récits autour d'un thème central : chaque nuit, Shéhérazade diffère l'heure de sa mort par une nouvelle histoire... Mentionné pour la première fois au X^e siècle, le recueil anonyme, écrit en arabe (photo infra à droite), s'est édifié sur un substrat indo-persan. C'est le savant et voyageur Antoine Galland qui, ayant entendu raconter quelques-uns de ces contes lors de séjours au Proche-Orient, en commence dès 1704 une traduction adaptée aux goûts de son époque qui paraît en 12 tomes jusqu'en 1717 et connaît un immense succès.



Antoine Galland

Ecrivain et traducteur

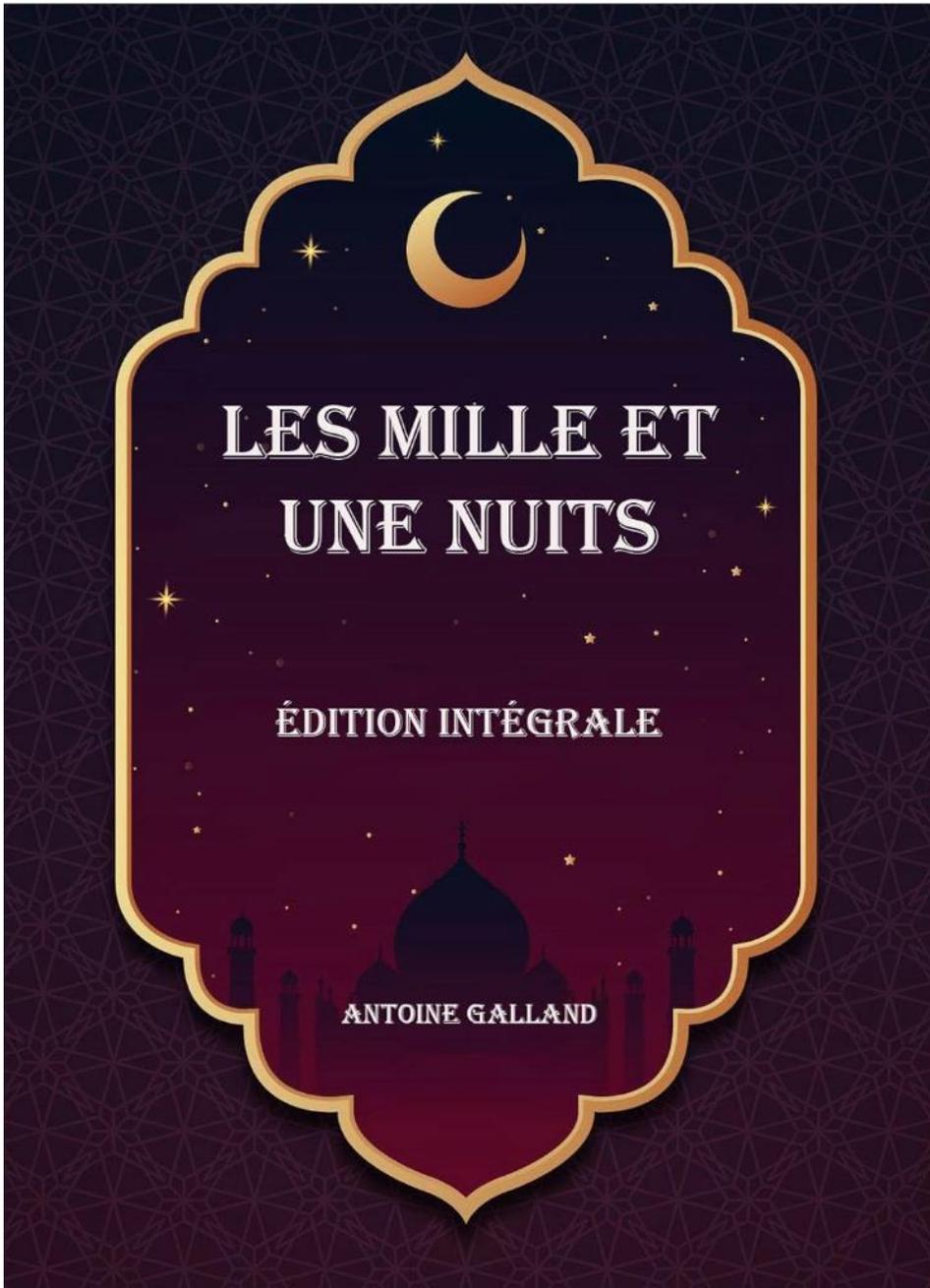
français, est né vers 1646 à Rollot - F. 80500 dans une famille modeste et meurt le 17 février 1715 à Paris.

Il parle l'arabe (professeur d'arabe au collège royal), le turc et le persan.

De 1670 à 1675, il fut employé comme bibliothécaire et secrétaire particulier de l'ambassadeur de France auprès du sultan de Mehmet IV à Constantinople.



Une des premières éditions collectives en 6 volumes,



Les Mille et une Nuits - Édition Intégrale Classique (1950 pages) Format Kindle

Les Mille et Une Nuits est un recueil anonyme de contes populaires d'origine arabe mais aussi persane et indienne écrit en langue arabe. Il est constitué de nombreux contes enchâssés et de personnages mis en miroir les uns par rapport aux autres. Les Mille et Une Nuits sont un ensemble compliqué de contes imbriqués les uns dans les autres. Les personnages sont nombreux, et il y a des contes à l'intérieur des contes. Souvent, un personnage à l'intérieur d'un conte raconte lui-même une histoire à un autre personnage. Ce système de miroirs donne plusieurs niveaux de lecture.

Les Mille et Une Nuits constitue le plus extraordinaire recueil d'histoires moyen-orientales. Ce chef d'œuvre de la littérature mondiale constitue un lien entre Orient et Occident. Ce livre des milles et une nuit, sans véritable fin, a une histoire aussi curieuse, riche et prodigieuse que les péripéties des contes qu'il recèle et dont les sources sont, elles aussi, multiples.

Le sultan Shâriyâr, pour se venger de l'infidélité de sa première épouse, la condamne à mort et, afin d'être certain de ne plus être trompé, chaque jour, il épouse une nouvelle femme et, chaque matin, il la fait exécuter. Après le massacre de plusieurs filles épousées par le sultan, Shéhérazade, la fille du grand vizir, se porte volontaire. Elle sait pourtant qu'épouser le sultan l'entraîne vers la mort au matin. Mais elle a une idée pour faire cesser le massacre : elle raconte la nuit au sultan le début d'une histoire jusqu'au lever du jour. Comme le sultan est très curieux, il veut connaître la suite et renonce à faire tuer la jeune femme. Il reporte alors l'exécution au lendemain. Et de jour en jour, le récit commencé la veille continue. Peu à peu, Shéhérazade gagne la confiance de son mari.

Les Mille et Une Nuits :
 deux pages d'un
 manuscrit syrien du XIV^e s.
Bibliothèque nationale de
France.



Mille et Une Nuits, édition illustrée par les meilleurs artistes français [M.M. Français, H. Baron, Ed. Wattier, Laville, etc.]

Édition E. Bourdin Antoine Galland, (1646-1715). Traducteur. Contributeur : Silvestre de Sacy, Antoine-Isaac (1758-1838), Paris, 1839. 3 vol. BNF

Département Littérature et art, Y2-9050 © Bibliothèque nationale de France

Le livre paraît en douze tomes entre 1704 et 1717. En 1707, alors qu'il a achevé la traduction de son manuscrit, il a recours à un Libanais nommé Hanna. Ce dernier lui relate en arabe de nouveaux contes. Il les note dans son journal puis les réécrit en français. Ainsi, des histoires, parmi les plus connues, comme celles d'Aladin ou d'Ali Baba ne proviennent pas du recueil originel mais ont été ajoutés par Galland.

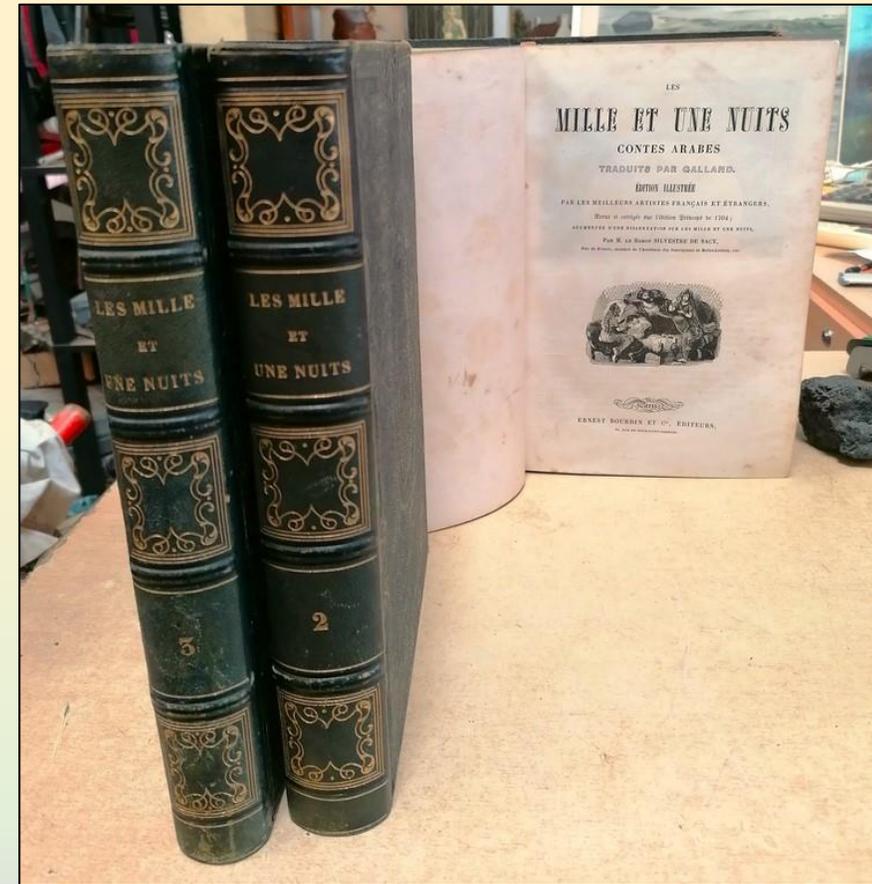
Autant écrivain que traducteur, le savant adapte le texte au gout du temps, supprimant des passages en vers ou ceux jugés trop licencieux.

Il en fait un texte plus littéraire, qui s'imprègne de certaines caractéristiques du conte classique : il s'inspire notamment de Madame d'Aulnoy et de ses contes de fées. Les derniers volumes paraissent à titre posthume en 1717.

Le livre connaît un succès fulgurant et déclenche un engouement extraordinaire pour l'Orient : pièces de théâtre, musique, romans se multiplient.

Trois volumes in-4 (270x175 mm) demi-chagrin brun, titre et tomaisson dorés sur dos à 4 nerfs Orens d'une roulette dorée, dorures dans les caissons, date dorée en queue. Edition illustrée par les meilleurs artistes français et étrangers. Revue et corrigée sur l'édition princeps de 1704, augmentée d'une Dissertation sur les Mille et une Nuits par M. le Baron Silvestre de Sacy.

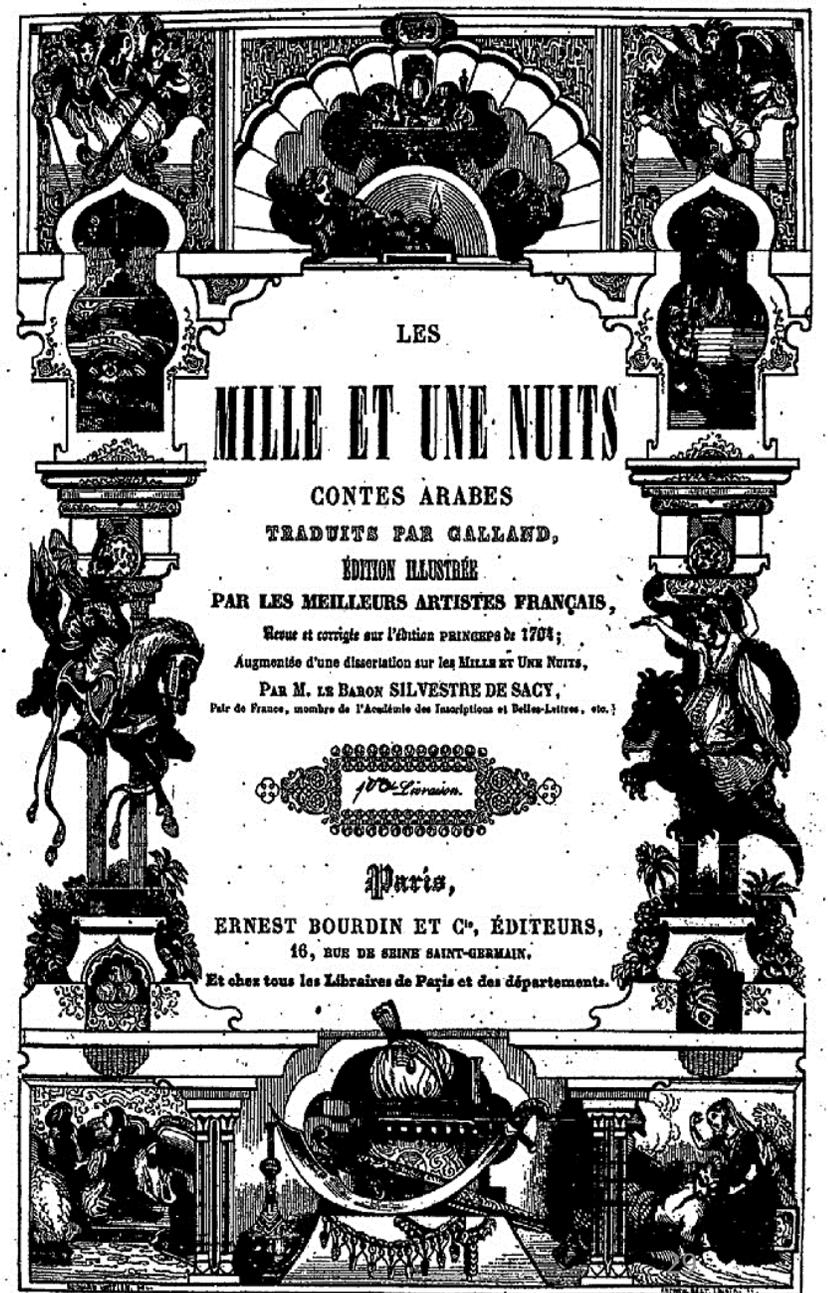
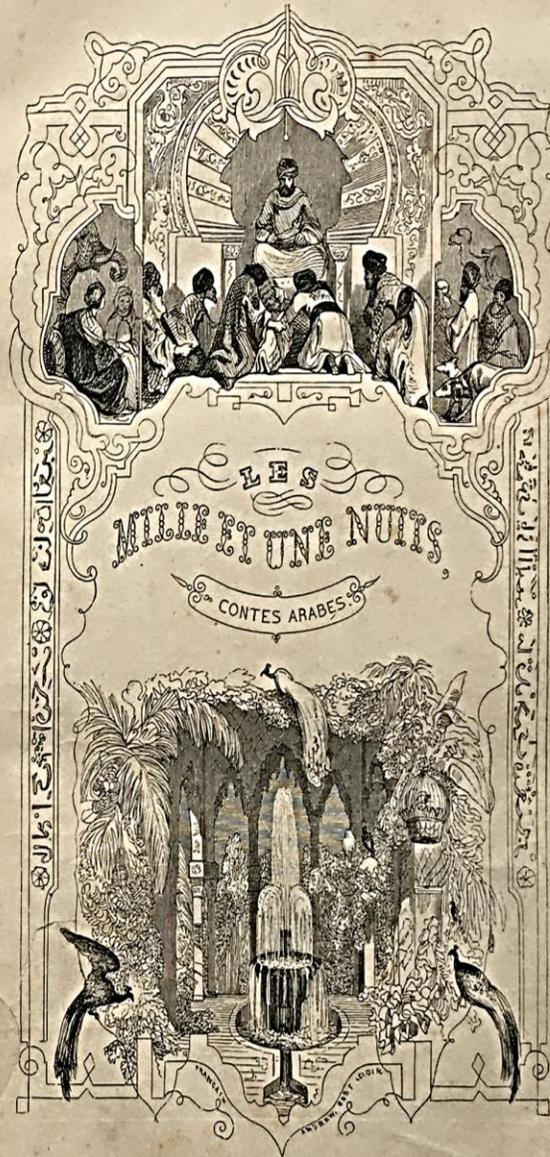
- *Tome I. 482 p. Histoire du Sultan des Indes. L'âne, le boeuf et le laboureur. 1re Nuit Le Marchand et le Génie. à . CXLIX Nuit Histoire du troisième frère du Barbier.*
- *Tome II. 576 p. Histoire du troisième frère du Barbier. Histoire de Beder prince de Perse et de Giauhare princesse du royaume de Samandal. Histoire de Codadal et de ses frères.*
- *Tome III. 482 p. Histoire du Dormeur éveillé. Histoire de la Lampe merveilleuse. Histoire de Deux Soeurs jalouses de leur cadette.*



*Les Mille et Une Nuits 3 volumes
aux éditions Ernest Bourdin*



Publié par Ernest Bourdin et Comp.



6372

LES
MILLE ET UNE NUITS

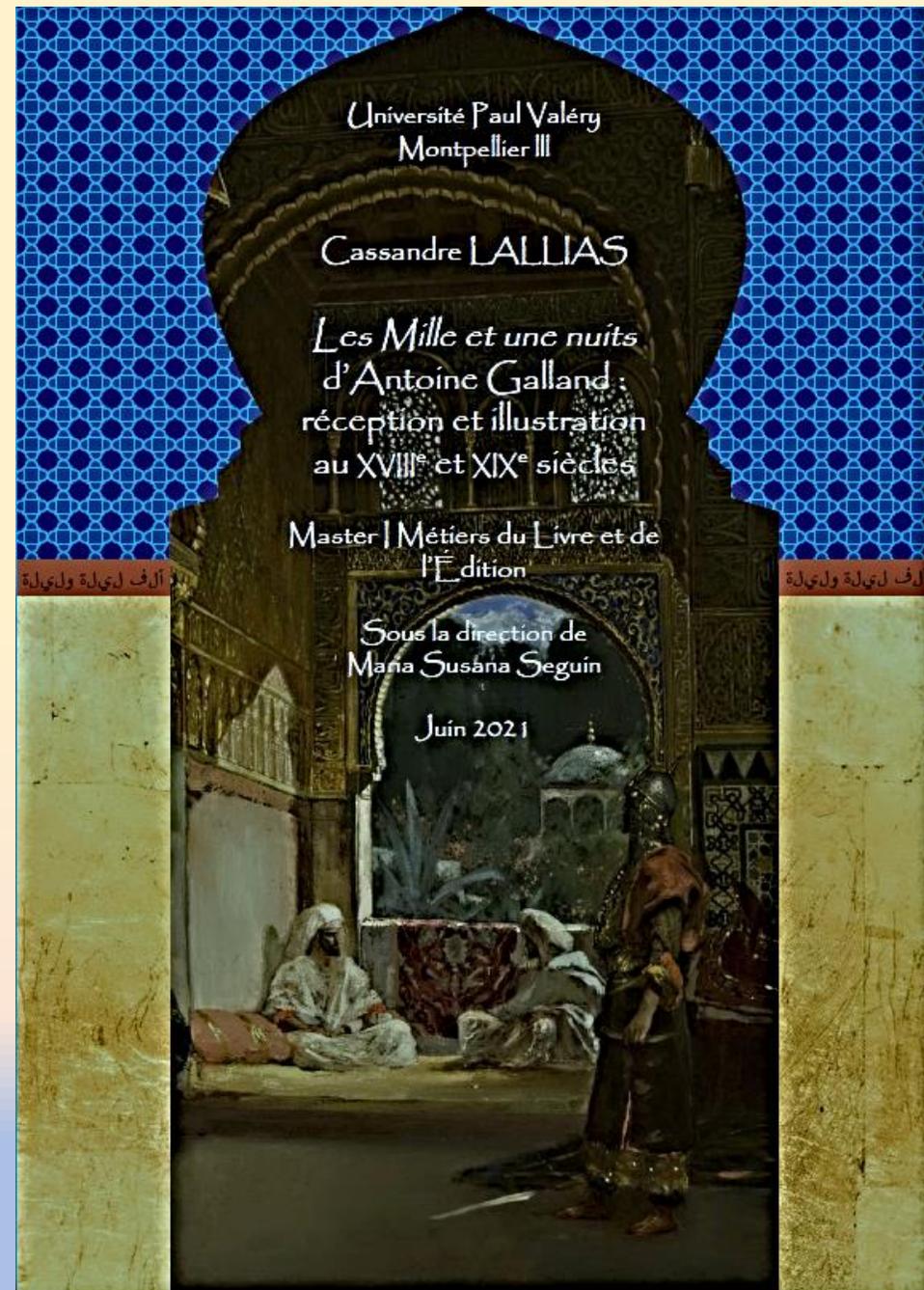
CONTES ARABES
TRADUITS PAR GALLAND,
ÉDITION ILLUSTRÉE
PAR LES MEILLEURS ARTISTES FRANÇAIS,
Recue et corrigé sur l'édition PRINGSPE de 1704;
Augmentée d'une dissertation sur les MILLE ET UNE NUITS,
PAR M. LE BARON SILVESTRE DE SACY,
Pair de France, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, etc.



Paris,
ERNEST BOURDIN ET C^o, ÉDITEURS,
16, RUE DE SÈNE SAINT-GERMAIN.
Et chez tous les Libraires de Paris et des départements.

« Un livre est matériellement parfait quand il est doux à lire, délicieux à considérer ; quand enfin le passage de la lecture à la contemplation, et le passage réciproque de la contemplation à la lecture sont aisés et correspondent ainsi à des changements insensibles de l'accommodation visuelle. »

Paul Valéry



*Le récit des mille et une nuit : une histoire d'adultère**

Les Mille et Une Nuits sont constituées de contes vieux de plus de mille ans, enchassés et de personnages en miroir les uns par rapport aux autres. Ce recueil et son iconographie sont considérés unanimement, à juste titre, comme l'un des joyaux de la culture traditionnelle universelle.

Le sultan Shahriar, en représailles à la suite de l'infidélité de son épouse, la condamne à mort et, afin d'être certain de ne plus être trompé, il décide d'étrangler chaque matin la femme qu'il aura épousée la veille.

Schéhérazade, la fille du grand vizir, est l'épouse du sultan. Aidée de sa sœur, elle raconte, dans la chambre nuptiale, chaque nuit au sultan une histoire dont la suite est reportée au lendemain. Le sultan ne peut se résoudre alors à exécuter la jeune femme ; il reporte sa mort de jour en jour afin de connaître la suite du récit commencé la veille. Peu à peu, Shéhérazade gagne la confiance de son mari et au bout de mille et une nuits, il renonce à la faire exécuter.

Et, lorsque la nuit succéda au jour, Schéhérazade dit :

« Ecoute, écoute, petite sœur

Sinon, il arrivera malheur

Et vous, mon prince, écoutez

L'histoire que je vais vous narrer... »

**Menacée de mort par le sultan Schahriar, qui a juré de déflorer une vierge chaque nuit avant de la tuer au matin, la belle Shéhérazade met au point un ingénieux stratagème pour échapper à son destin. Tous les soirs, elle entame une histoire qu'elle ne termine jamais avant le lever du jour.*

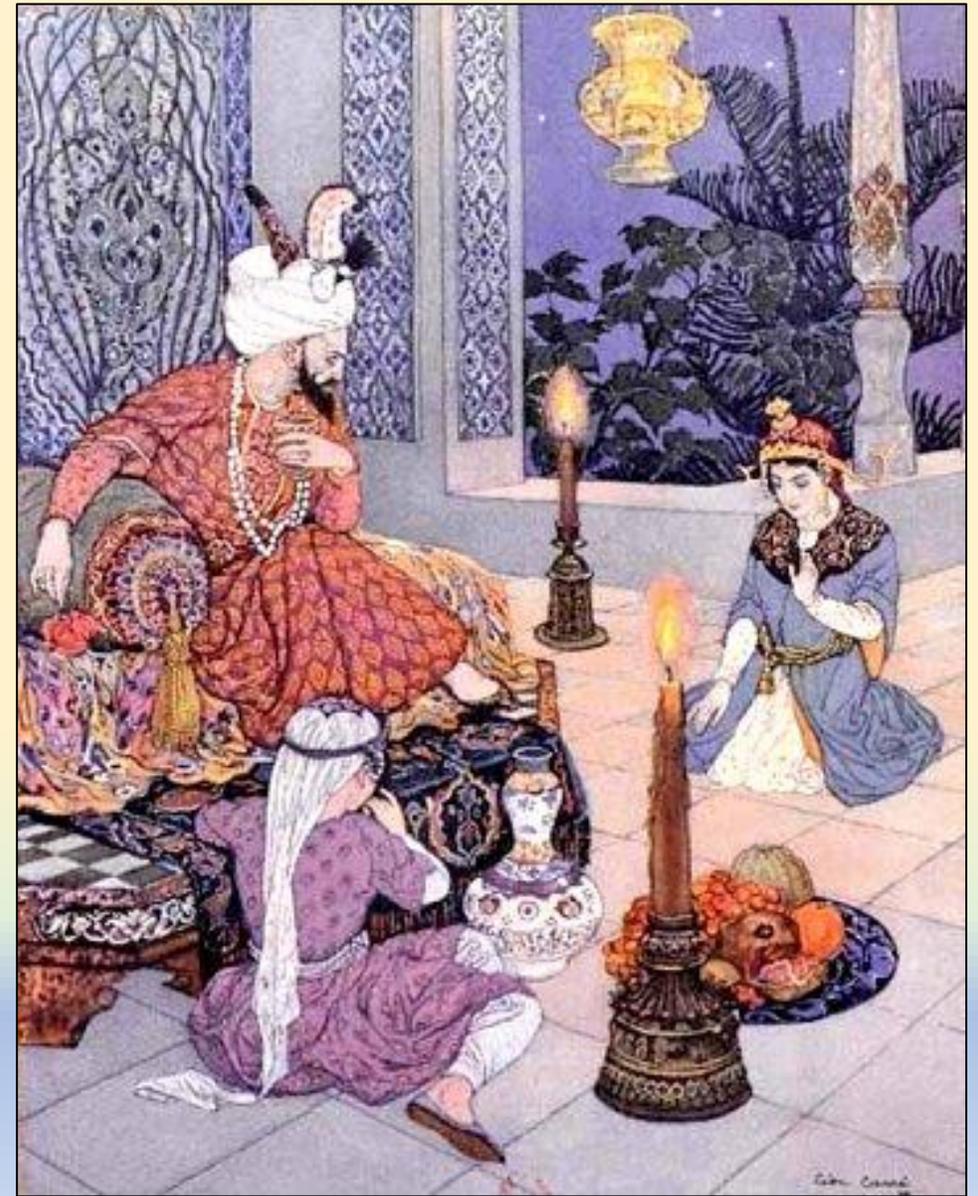


Illustration des Mille et une nuits, par Léon Carré (1929).

Bibliothèque nationale de France.

Cette illustration met en scène les personnages centraux des Mille et une Nuits dans un Orient plus fantasmatique que réel, tel qu'on pouvait l'imaginer en Europe au début du 20^e siècle.

Juché sur un trône imposant, le roi Shahriar se laisse captiver par le récit de la belle Shéhérazade, respectueusement assise à ses pieds. Dinarzade, dont on ne voit que le dos, est toute à son écoute. Puisant largement aux sources de l'imagerie orientale, Léon Carré, peintre français installé à Alger, inscrit cette scène emblématique dans la peinture française des années vingt, non sans écho avec la traduction de Joseph-Charles Mardrus teintée d'un érotisme sulfureux.

Le vizir, père de Shéhérazade se résout à donner sa fille au roi Schahriar, non sans l'avoir au préalable avertie des dangers du mariage par le récit : L'Âne, le bœuf, et le maître de labour. Shéhérazade convient d'un stratagème avec sa sœur Doniazade, qui devra être présente lors de la nuit de noce, et réclamer une histoire à sa sœur. C'est pourquoi la cadette apparaît ici sur l'illustration. La première nuit de Shéhérazade débute avec le récit du marchand avec l'éfruit (démon), où la jeune conteuse dépeint une situation très comparable à la sienne. Un marchand tue par mégarde, en jetant des noyaux de dattes, le fils d'un éfruit. Ce dernier le menace de mort. Mais les trois compagnons du marchand échangent sa vie contre trois récits (« un tiers de sang » accordé à chaque histoire). Ainsi débute ce mécanisme d'emboîtement des récits les uns dans les autres, qui constitue la structure des Mille et Une Nuits. La première nuit s'achève au milieu du récit du premier voyageur, pour attiser la curiosité du roi : « À ce moment de la narration, Shéhérazade vit apparaître le matin, et, discrète, se tut sans profiter davantage de la permission. Alors sa sœur Doniazade lui dit : « Oh ma sœur, que tes paroles sont douces et gentilles et savoureuses et délicieuses au goût ! » Et Shéhérazade répondit : « Mais elles ne sont vraiment rien comparé à ce que je vous raconterai à tous deux la nuit prochaine, si toutefois je suis encore en vie... »

L'histoire du conte d'Ali Baba et les 40 voleurs

Dans une ville de Perse, vivaient deux frères : Ali Baba et Kassim. Le premier est un pauvre bûcheron qui mène une vie misérable avec sa femme et ses enfants. Le second, en revanche, est l'un des plus riches marchands de la ville. Un jour, alors qu'Ali Baba alla chercher du bois en forêt, il entendit un grand bruit de galop. Un groupe de cavaliers arrivait. À la fois effrayé et curieux, Ali Baba cacha ses ânes dans un buisson et grimpa en haut d'un arbre pour les observer sans être vu. Les hommes descendirent de leurs chevaux avec leurs sacs, puis l'un d'entre eux se présenta devant un bloc de rocher et s'exclama :

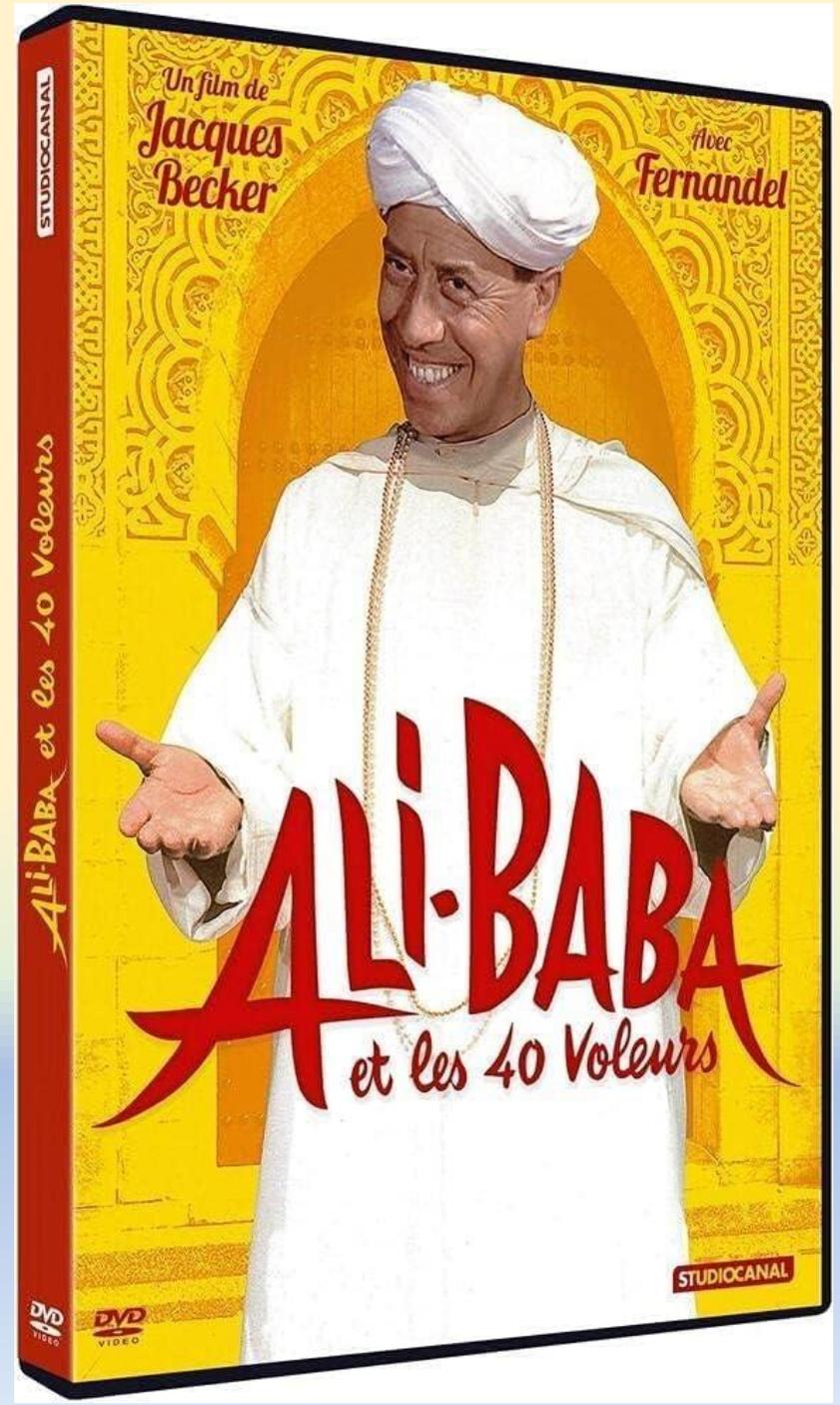
« Sésame ouvre-toi ! »

Quelque chose de magique se passa. La pierre roula pour dévoiler l'entrée d'une grotte. Ali Baba n'en croyait pas ses yeux ! Stupéfait, il regarda les brigands entrer à la queue leu leu dans la caverne. Ali Baba ne bougeait plus et attendit que les voleurs sortent de la grotte. Quand ils apparurent enfin, les mains vides, le chef du groupe ordonna :

« Sésame ferme-toi ! »

La roche roula et la grotte se referma. Les bandits reprirent la route. Ali Baba sortit vite de sa cachette. Lui aussi voulait entrer dans la caverne ! Il prononça la formule, entra et s'empara de certains trésors. Il révéla ensuite le secret à son frère Kassim. Le frère d'Ali Baba décide d'aller à son tour dans la grotte. Il y entre mais oublie la formule pour en sortir ! Les bandits le trouvent et le tuent. Inquiet de ne pas voir son frère rentrer, Ali Baba entre dans la caverne et découvre avec grande tristesse le corps de Kassim... Il récupère le cadavre et l'enterre. À leur retour, les bandits constatent que l'homme mort a disparu. « Quelqu'un d'autre connaît le secret ! » s'écrient-ils.

Désireux de se venger, les voleurs finissent par repérer la maison d'Ali Baba. Le chef se fait passer pour un marchand d'huile et demande à Ali Baba de bien vouloir l'héberger. Il a avec lui un troupeau de mules et 38 jarres. Une d'elle est remplie d'huile, les autres cachent les bandits ! Les voleurs projettent de tuer Ali Baba pendant son sommeil.



Morgiane, qui était l'esclave de Kassim, découvre le plan des bandits. Pour sauver Ali Baba, elle verse de l'huile bouillante dans chacune des jarres et tue à un à un les voleurs. Sauf le chef, qui lui s'était absenté. À son retour, il découvre les cadavres de ses complices et prend la fuite.

Peu de temps après, le chef rôde à nouveau autour de la maison d'Ali Baba. Il a soif de vengeance ! Désormais commerçant, il se lie d'amitié avec le fils d'Ali Baba et se fait inviter à dîner chez eux. Morgiane le reconnaît. Elle effectue une danse très suggestive (photo infra) munie d'un couteau et le poignarde. Ali Baba est d'abord furieux de voir son hôte exécuté, puis comprend que celui-ci a tenté de le tuer. Vos enfants ont-ils une idée de la fin de ce conte ? Ali Baba rend à Morgiane sa liberté. Elle épousera le fils d'Ali Baba !

Encore envie d'une histoire ? Plongez dans le conte d'Aladdin ou la lampe merveilleuse !



Samia Gamal est une légende de la danse, et du cinéma égyptien, voire du monde arabe. Son parcours est digne d'un scénario de film entre drame et comédie musicale.

Sa carrière si prolifique fut marquée par son histoire d'amour avec le grand chanteur Farid El Atrache. Leur relation amoureuse, bien que de courte durée, a façonné l'image du glamour égyptien des années 50.

Née Zainab Ibrahim Mahfuz, le 5 mars 1924 dans le petit village de Wana, en Égypte, cette femme n'a pas rêvé sa vie, mais a bien vécu ses rêves. Avant de devenir Samia Gamal, la grande danseuse égyptienne au succès international, la jeune Zainab Ibrahim Mahfuz vivait une extrême pauvreté dans la campagne de haute Egypte. Son père était ouvrier agricole, et l'argent ne rentrait pas régulièrement au foyer. La petite Zainab perd sa mère à l'âge de 7 ans.

L'origine du conte d'Ali Baba et les 40 voleurs

« Ali Baba et les 40 voleurs » est un conte folklorique d'origine arabe qui a été inclus dans le recueil des « Mille et Une Nuits ». Ce conte classique est l'un des plus célèbres parmi les histoires de ce recueil et a été transmis à travers les siècles par tradition orale avant d'être consigné par écrit.

L'origine précise de ce conte est incertaine, mais il est généralement situé dans la région du Moyen-Orient, peut-être en Perse ou en Irak. Le recueil des « Mille et Une Nuits » a été compilé à travers une période de plusieurs siècles, avec des récits provenant de différentes cultures arabes, persanes, indiennes et d'autres régions du Moyen-Orient. Il n'y a pas un auteur unique, mais plutôt une collection d'histoires orales transmises de génération en génération avant d'être rassemblées et transcrites.

L'histoire d'Ali Baba raconte l'histoire d'un homme humble et pauvre du nom d'Ali Baba, qui découvre par hasard la cachette d'une bande de voleurs en prononçant la formule magique « Sésame, ouvre-toi ! » devant une grotte fermée. À l'intérieur de cette grotte, il trouve un trésor volé par les 40 voleurs, et il utilise cette richesse pour améliorer sa vie et celle de sa famille.

Cependant, les voleurs découvrent qu'Ali Baba a trouvé leur cachette et ils complotent pour le tuer. Grâce à l'intervention de la servante Morgiane, Ali Baba est sauvé et les voleurs sont finalement vaincus.

Ce conte est imprégné de thèmes universels tels que la ruse, la loyauté, la générosité et la justice. Il a été adapté et interprété à travers différentes cultures et époques. Au fil du temps, plusieurs versions ont émergé, certaines conservant les éléments de base de l'histoire tandis que d'autres ont introduit des variations significatives.

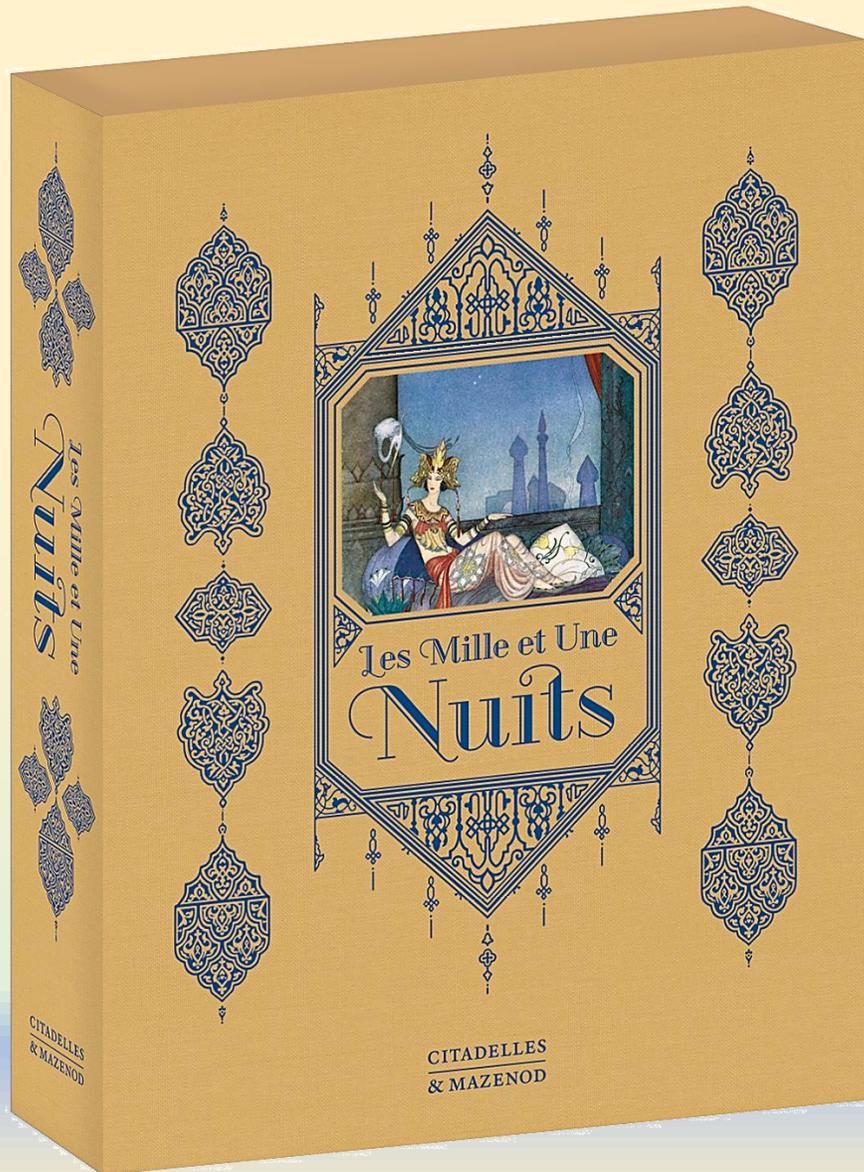
La popularité du conte d'Ali Baba et des « Mille et Une Nuits » s'est répandue dans le monde entier grâce à des traductions dans de nombreuses langues. Ces récits ont influencé la littérature, l'art, le théâtre et le cinéma à travers les siècles, devenant ainsi une partie intégrante du patrimoine culturel mondial.



Écrit par La Rédaction Le 26 /08 /2019



Les Mille et une Nuits : le merveilleux et la sorcellerie



Ces deux éléments, omniprésents, sont à l'origine du grand succès du livre : les djinns se rapprochent des animaux extraordinaires, les êtres se transforment instantanément ... Une grande place est accordée à la magie, au rêve.

Plusieurs sujets sont abordés dans Les Mille et Une Nuits : la revanche, la destinée, la richesse et la sexualité.

Shéhérazade propose des thèmes de loyauté et de bravoure.

Mais plus concrètement, le sujet central est celui d'un roi, Shahrayar, trahi par sa femme. Son frère, le roi Shahzaman, a subi un sort similaire.

Au cours de leur voyage, ils rencontrent une belle femme retenue captive par le plus redoutable des génies ...

La narration est au passé simple, au passé composé ou au présent. Ces temps apparaissent dans l'ordre de la production des faits.

En somme, les histoires des Mille et Une Nuits ont parcouru plusieurs fois le monde. Mais, c'est dans cette région qu'elles sont nées, racontées pour la première fois par des conteurs dans les années 600-900 de notre ère. Mais si le contenu des Nuits est arabe, on y trouve aussi des traces évidentes d'influence persane .

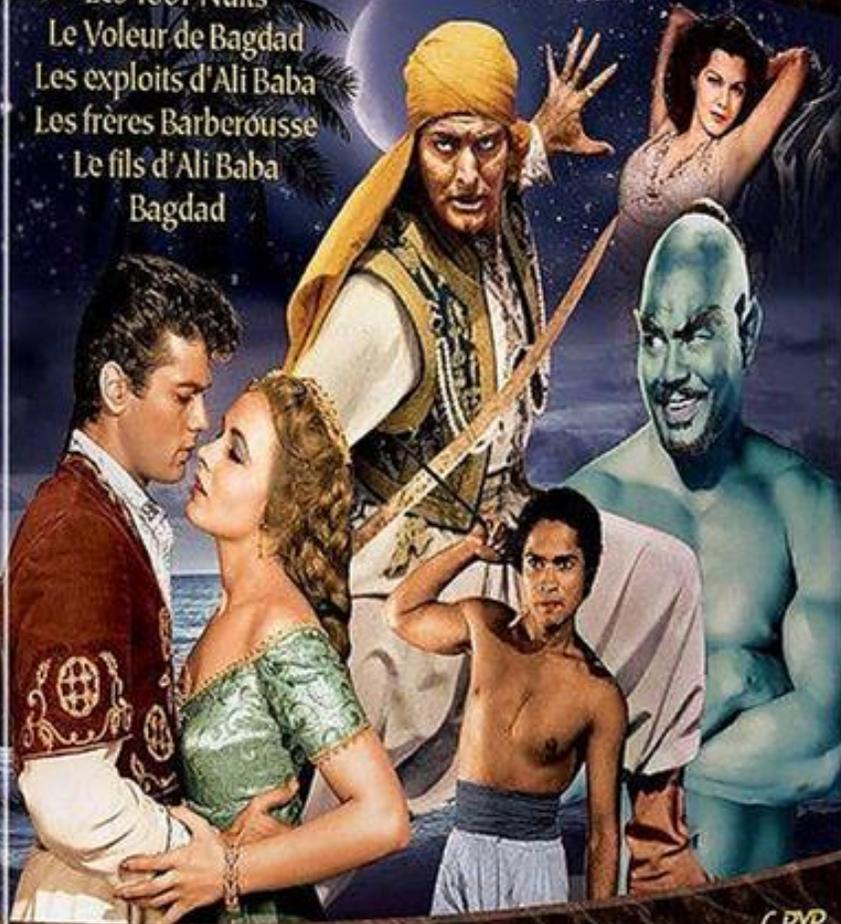
Les personnages de l'Introduction, qui donne la trame des récits, sont persans. Les deux rois, Shahrayar et Shah Zaman, sont sassanides, et les deux filles du vizir portent des noms persans.



COFFRET 6 FILMS

LES Mille et une Nuits

Les 1001 Nuits
Le Voleur de Bagdad
Les exploits d'Ali Baba
Les frères Barberousse
Le fils d'Ali Baba
Bagdad



Dans les *Mille et Une Nuits*, les récits où les djinns, les anges et les démons, les ogres et ogresses, les tapis volants et les lampes merveilleuses, ou autres sortilèges et formules magiques sont sinon absents, du moins rarissimes. C'est cette substance qui fait tout leur succès.

La magie et la sorcellerie sont présentes grâce à l'intervention d'êtres surnaturels, d'objets enchantés ou encore de formules d'envoûtement.

Ces contes, puisant dans un fonds archaïque et préislamique, (la djahilia : période d'obscurantisme) comportent de nombreux éléments symboliques et initiatiques attribués à une ancienne tradition chamanique.

Malgré les références religieuses ajoutées par des scribes* et les compilateurs musulmans qui ont retranscrit le recueil en langue arabe, ils demeurés fidèles à leur vieux fonds magique.

* Scribes : L'invention de l'écriture remonte au III^e millénaire av. J.-C. ; très rapidement, elle va être utilisée pour retranscrire des mythes et des croyances religieuses. [...] Mais il est très rare que le nom de l'auteur nous soit connu car, dans le domaine religieux, ce qui prime n'est pas celui qui écrit mais le message véhiculé. Le spécialiste, appelé scribe, s'efface derrière le contenu. En Mésopotamie, le scribe ne semble pas jouir d'une position sociale particulière comme en atteste sa faible présence dans l'iconographie. [...] En Égypte, durant la période de l'Ancien Empire (vers 2686-2181 av. J.-C.), l'écriture est l'apanage de la classe dirigeante, notamment des élites religieuses. Un prêtre doit être capable de transmettre les messages divins sous la protection de Thot, le patron des scribes. L'association d'une divinité à la pratique technique montre toute l'importance de celle-ci dans la vallée du Nil.

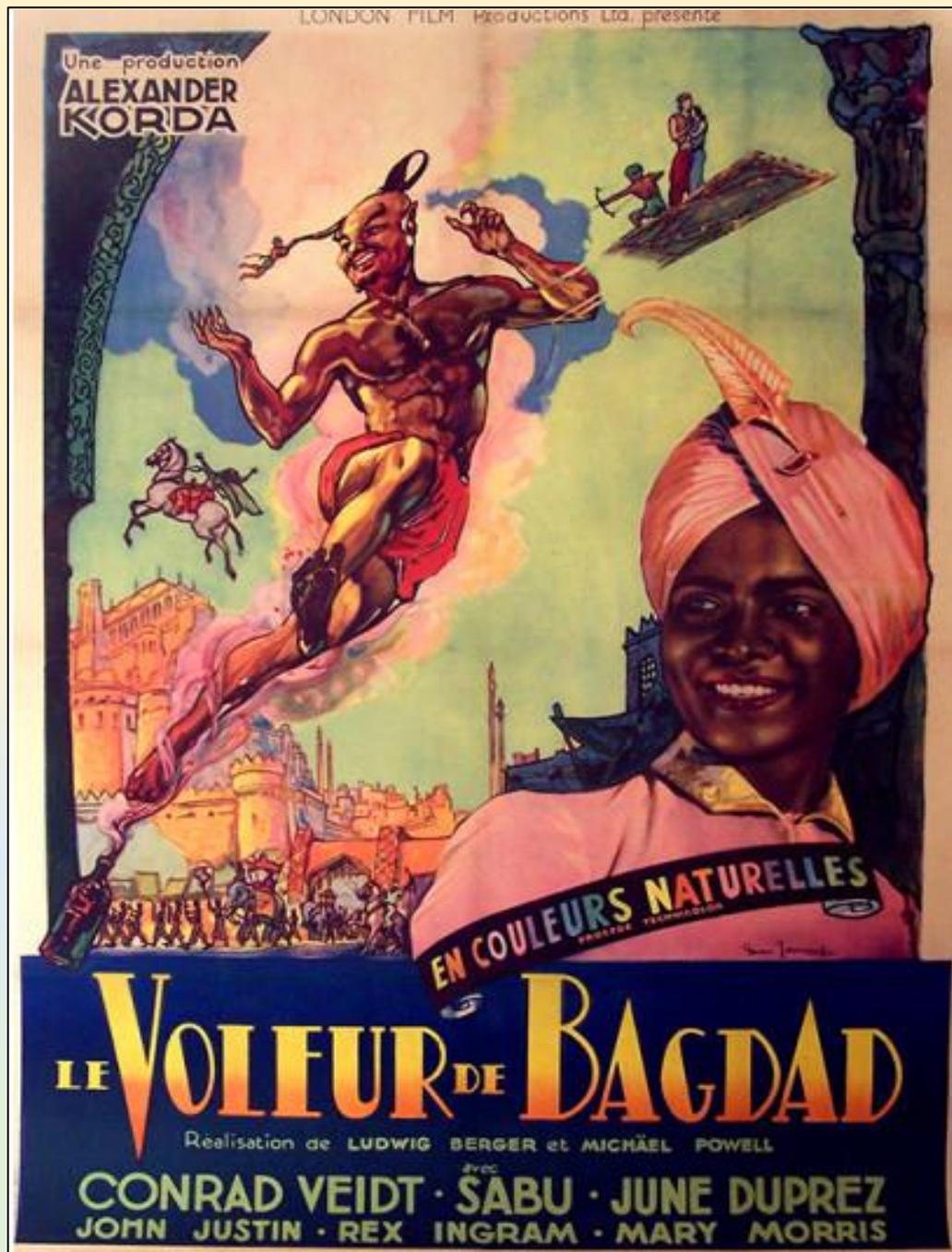
L'écriture va progressivement devenir un marqueur de classe sociale et c'est au sein de ces classes sociales égyptienne, mésopotamienne et proche-orientale que vont être élaborés certains textes religieux fondateurs.



Le génie de la lampe merveilleuse et Aladdin : complicité



Aladdin : le film live avec Will Smith



Bagdad, le jeune et naïf sultan Ahmad aimerait savoir comment vit le peuple. Son perfide grand vizir Jaffar lui suggère de se déguiser en homme du commun pour arpenter les rues de la ville et, une fois son conseil suivi, en profite pour prendre sa place et le faire jeter en prison. Là, Ahmad se lie d'amitié avec Abu, un petit voleur avec qui il s'évade.

Éloge du regard par Raphaëlle Pireyre

Grand succès à sa sortie en 1940, ce film d'aventures réputé pour son emploi du Technicolor et des effets spéciaux mêle plusieurs contes de Mille et Une Nuits. Tapis volants et voleur espiègle font tout l'aspect pittoresque de ce film réalisé à plusieurs mains, mais qui porte pourtant la signature de Michael Powell. Sur la proue d'un bateau, un œil peint avec des couleurs flamboyantes nous indique, dès le début du film, de bien regarder les merveilles qui vont s'offrir à notre regard. Dans ce décor de mille et une nuits, tout est conçu pour offrir au spectateur une débauche de couleurs : voiles et tenues des jeunes femmes, commerces du marché, fleurs et arbres des jardins. On retrouve la sagesse des grands contes populaires : le prince Ahmad descend dans la rue pour apprendre ce que son peuple pense vraiment de sa façon de gouverner. Arpenter Bagdad en compagnie de son prince est une façon de nous autoriser l'accès à tous les lieux de la Cité : les palais, les rues, le port, mais aussi les terribles cellules des prisons. L'assez fade prince Ahmad se fait néanmoins voler la vedette par le jeune voleur interprété par Sabu. Le traître Jafar, interprété par Conrad Veidt, signe là sa deuxième collaboration avec Michael Powell après *L'Espion noir* (1939). Il y a quelque chose d'enfantin dans la façon dont Powell et Berger et Korda revendiquent un cinéma d'aventures très axé sur le plaisir de la couleur, mais aussi sur le jeu avec les effets spéciaux. Monde fantastique peuplé de sorciers et de mages, *Le Voleur de Bagdad* fait voler les chevaux dans les airs ou joue sur la taille du génie sorti de sa bouteille.

Tourné en 1940, ce remake du film réalisé par Raoul Walsh en 1924, est avant tout un projet de producteur avec lequel Alexander Korda veut montrer que les studios britanniques peuvent rivaliser avec Hollywood et le genre prestigieux du film d'aventures. Pour cela, il morcela la réalisation du film, confiant les séquences successivement à différents cinéastes. Ainsi, mécontent du travail de Berger, il confia à l'Américain Tim Whelan le soin de diriger les scènes de bataille, et à Michael Powell le soin des séquences dans lesquelles le génie se voit piéger par le jeune voleur Sabu en sortant de sa bouteille... en Cornouailles ; le producteur interventionniste finit par réaliser lui-même certaines séquences. Dans un climat de grande tension et de concurrence entre les réalisateurs. Pourtant, malgré l'emprise d'un producteur autoritaire et la dimension collective de la réalisation, le film s'intègre parfaitement dans la filmographie de Michael Powell. À trente-cinq ans, le cinéaste n'avait à son actif que deux films personnels, *À l'angle du monde* (1937) et *L'Espion noir* (1939), alors qu'il était déjà rompu aux tournages pour avoir exécuté à la chaîne une vingtaine de *quota-quickies*, ces productions financées et contrôlées par Hollywood mais réalisées en terre britannique avec des techniciens locaux. On voit déjà les thèmes et motifs qui jalonneront l'œuvre futur, et en particulier le soin apporté au traitement du Technicolor, ainsi que la mise en abyme des questionnements sur l'image et la représentation.

La princesse, étonnée de voir le prince Ahmad au fond de l'eau où elle s'apprêtait à se baigner, converse avec l'homme dont elle est en train de s'éprendre sans comprendre qu'il s'agit de son reflet. Le film insiste..., après le gros plan sur l'œil du début, sur l'image qui est un simulacre.

LE LIVRE DES
MILLE ET UNE NUITS
(tome premier)



traduction :
J. C. Mardrus

1899

bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

Mille et une nuit

Le philosophe Socrate représenté avec deux étudiants dans un manuscrit seldjoukide d'Al Mubashshir ibn Fatik, 13e siècle. Socrate (470-399 av. J.C.) est un philosophe grec classique athénien.

Crédité comme l'un des fondateurs de la philosophie occidentale, il est une figure emblématique connue à travers les récits des classiques, en particulier ceux de ses étudiants Platon et Xénophon, et les pièces de son contemporain Aristophane.

Beaucoup prétendent que les dialogues de Platon sont les récits les plus complets de Socrate à survivre de l'Antiquité.

À la mémoire du penseur Stéphane Mallarmé . Cette œuvre entière qu'IL aimait. Janvier 1899

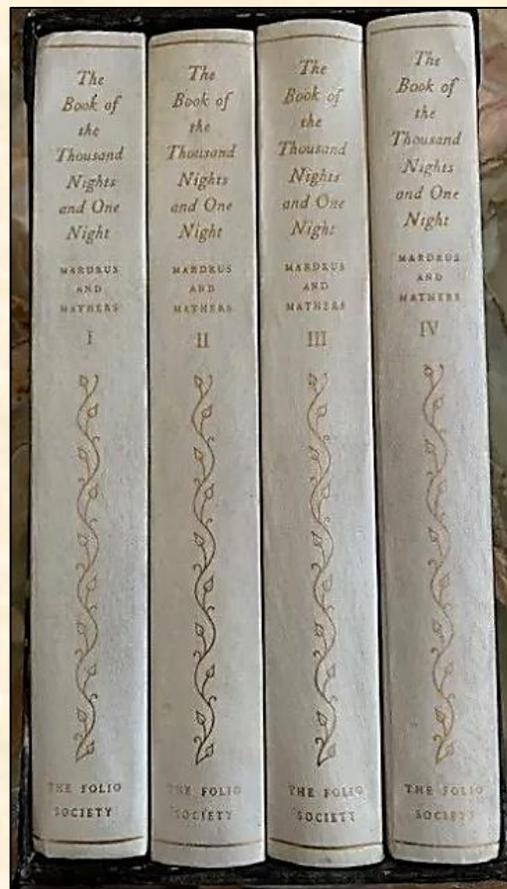
DOMINIQUE PAULVÉ - MARION CHESNAIS

LES MILLE ET UNE NUITS ET LES ENCHANTEMENTS DU DOCTEUR MARDRUS



Préface de Frédéric Mitterrand

MUSÉE DU MONTMARNASSE - ÉDITIONS NORMA



*Les mille nuits et d'une nuit,
J. C. Mardrus,
The Folia Society, 1958*



Joseph-Charles Mardrus (1868 - 1949) à son bureau

Un mot du traducteur à ses amis

*J'offre, toutes nues, vierges, intactes, naïves, pour mes délices et le plaisir de mes amis,
Ces nuits arabes vécues, rêvées et traduites sur leur terre natale et sur l'eau.*

Joseph-Charles Mardrus (1868 – 1949)

« *Musulman de naissance et Parisien par accident* », ainsi qu'il se définissait lui-même bien qu'Égyptien et catholique, Mardrus fut un grand voyageur, parcourant les mers à la recherche des légendes de son Orient natal. Aimant les fleurs, les pierres précieuses, les tables fastueuses, les tissus chamarrés et la photographie, il fut de ceux qui insufflèrent au monde parisien un engouement pour l'orientalisme tout comme son ami Paul Poiret avec qui il créa la « *Mille et Deuxième Nuit* ». D'origine arménienne, Joseph-Charles Mardrus naquit le 11 novembre 1868 au Caire. Il fit ses études au Liban avant de s'installer à Paris.

Avant la Première Guerre mondiale, il connut une période de voyages, il fut médecin sanitaire auprès du ministère de l'Intérieur et chargé de mission au Maroc et en Orient, médecin aux Messageries maritimes, puis il sillonna l'Orient avec la poétesse Lucie Delarue-Mardrus qu'il avait épousée en premières noces le 5 juin 1900 à Paris. Cette union sera dissoute le 19 juin 1923 à Paris.

À partir de 1915, il voyagea moins, mais eut une vie tout aussi riche aux côtés de Gabrielle Clémence Bralant (1897-1997), rebaptisée Cobrette, qu'il avait épousée en secondes noces le 31 janvier 1924 à Paris VII^e.

Encouragé par Stéphane Mallarmé, il traduisit, de 1898 à 1904, une nouvelle version des contes des Mille et Une Nuits en 16 volumes et 116 contes, dans une perspective plus érotique, au texte non expurgé, faisant ressortir les transgressions et les ellipses amoureuses se nichant dans le texte initial d'Antoine Galland.

Il se servit d'un ensemble varié de textes (l'édition de Boulaq, la traduction de Scott, le recueil d'Artin Pacha et de Spitta bey), et même des histoires hindoustani tout en prétendant, disposer d'un manuscrit inédit.

Ses histoires de *Douce Amie*, d'*Ali Baha* ou de *La Reine de Saba* enchantèrent le Paris des années 1900-1920, d'autant plus que les textes furent merveilleusement illustrés par de nombreux artistes qui assurèrent les illustrations de plusieurs éditions, tels Léon Carré, François-Louis Schmied, Kees Van Dongen, André Derain et Picard Le Doux....

À la suite d'une fracture du col du fémur, le Dr Mardrus s'est éteint, le 26 mars 1949, dans son appartement du quartier Saint Germain, situé au-dessus du café des deux magots, dont le voisin du dernier étage était Apollinaire. Il fut inhumé au Père Lachaise. Il avait 80 ans révolus.



Première nuit : Histoire du marchand avec l'Éfrit (génie - Djinn)

Schahrazade dit : Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, qu'il y avait un marchand d'entre les marchands, maître de nombreuses richesses et d'affaires commerciales dans tous les pays. Un jour, il monta à cheval et partit pour quelques localités où l'appelaient ses affaires. Comme la chaleur était devenue trop forte, il s'assit sous un arbre, et, mettant la main à son sac de provisions, il en tira un morceau et aussi des dattes. Quand il eut fini de manger les dattes, il en jeta au loin les noyaux ; mais soudain apparut devant lui un éfrit, grand de taille, qui, brandissant une épée, s'approcha du marchand et s'écria : « Lève-toi, que je te tue comme tu as tué mon enfant ! » Et le marchand lui dit : « Comment ai-je tué ton enfant ? » Il lui dit : « Quand, les dattes mangées, tu jetas les noyaux, les noyaux vinrent frapper mon fils à la poitrine. Alors c'en fut fait de lui et il mourut à l'heure même. »

Alors le marchand dit à l'Éfrit : « Sache, ô grand éfrit, que je suis un croyant, et que je ne saurais te mentir. Or, j'ai beaucoup de richesses, et j'ai aussi des enfants et une épouse ; de plus, j'ai chez moi des dépôts qui me furent confiés. Permetts-moi donc de m'en aller à ma maison, que je puisse donner à qui de droit son droit : cela fait je reviendrai vers toi. Ainsi tu as ma promesse et mon serment que je retournerai ensuite près de toi. Et alors tu feras de moi ce que tu voudras. Et Allah est garant de mes paroles ! »

Alors le génie eut confiance et laissa partir le marchand. Et le marchand revint dans son pays, se défit de toutes ses attaches, et fit parvenir les droits à qui de droit. Puis il révéla à son épouse et à ses enfants ce qui lui était arrivé : et tous se mirent à pleurer, les parents, les femmes et les enfants. Ensuite le commerçant fit son testament ; et il resta avec les siens jusqu'à la fin de l'année ; après quoi il résolut de repartir et, prenant son linceul sous son aisselle, il fit ses adieux à ses proches, à ses voisins et à ses parents, et s'en alla en dépit de son nez. Alors on se mit à se lamenter sur lui et à pousser des cris de deuil.

Quant au commerçant, il continua à voyager, et il arriva au jardin en question ; et ce jour-là était le premier jour de la nouvelle année. Or, pendant qu'il était assis à pleurer sur ce qui lui arrivait, voici qu'un vieux cheikh se dirigea vers lui en conduisant une gazelle enchaînée. Il salua le marchand, lui souhaita une vie prospère et lui dit : « Quelle est la cause de ton stationnement, tout seul, en cet endroit qui est hanté par les genn (N DLR : pluriel de génie ou a'farita).



Alors le marchand lui raconta ce qui lui était arrivé avec l'éfrî, et la cause de son stationnement dans cet endroit. Et le cheikh, maître de la gazelle, fut grandement étonné et dit : « Par Allah ! ô mon frère, ta foi est une grande foi ! Et ton histoire est une histoire si prodigieuse que, si elle était écrite avec l'aiguille sur le coin intérieur de l'œil, elle serait une matière à réflexion à qui réfléchit respectueusement ! » Puis il s'assit à côté de lui et dit : « Par Allah ! ô mon frère, je ne cesserai de rester près de toi tant que je n'aurai pas vu ce qui va t'arriver avec l'éfrî. » Et il resta, en effet, et se mit à causer avec lui, et le vit même s'évanouir de peur et de terreur, en proie à une profonde affliction et à des pensées tumultueuses. Et le maître de la gazelle continuait à rester là, quand soudain arriva un second cheikh qui se dirigea vers eux, en conduisant deux chiens lévriers de l'espèce des chiens noirs. Il s'approcha, leur souhaita la paix et leur demanda la cause de leur stationnement en cet endroit hanté par les genn.

Alors ils lui racontèrent l'histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. Mais à peine s'était-il assis, qu'un troisième cheikh se dirigea vers eux en conduisant une mule couleur d'étourneau. Il leur souhaita la paix et leur demanda la cause de leur stationnement en cet endroit. Et ils lui racontèrent l'histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. Mais il n'y a aucune utilité à la répéter.

Sur ces entrefaites, un tourbillon de poussière se leva et une tempête souffla avec violence en s'approchant du milieu de la prairie. Puis, la poussière s'étant dissipée, le genni en question apparut, un glaive finement aiguë à la main ; et des étincelles jaillissaient de ses paupières. Il vint à eux et, saisissant le marchand au milieu d'eux, il lui dit : « Viens, que je te tue comme tu as tué mon enfant, le souffle de ma vie et le feu de mon cœur ! » Alors le marchand se mit à pleurer et à se lamenter ; et aussi les trois cheikhs se mirent notoirement à pleurer, à gémir et à sangloter. Mais le premier cheikh, le maître de la gazelle, finit par s'enhardir, et, embrassant la main du genni, il lui dit : « Ô genni, ô le chef des rois des genn et leur couronne, si je te raconte mon histoire avec cette gazelle, et que tu sois émerveillé, en récompense tu me feras grâce du tiers du sang de ce marchand ! » Le genni dit : « Oui, certes, vénérable cheikh ! Si tu me racontes l'histoire, et que je la trouve extraordinaire, je t'accorderai en grâce le tiers de ce sang ! »

Conte du premier cheikh

Le premier cheikh dit : « Sache, ô grand éfrî, que cette gazelle-ci était la fille de mon oncle*, et qu'elle était de ma chair et de mon sang. Je l'épousai alors qu'elle était encore jeune et je vécus avec elle près de trente ans. Mais Allah ne m'accordait d'elle aucun enfant. Aussi je pris une concubine qui, avec la grâce d'Allah, me donna un enfant mâle beau comme la lune à son lever ; il avait des yeux magnifiques et des sourcils qui se rejoignaient et des membres parfaits.

*Par euphémisme, c'est ainsi que les Arabes appellent souvent leurs femmes. On ne dit pas beau-père, mais oncle : donc la fille de mon oncle, au lieu de ma femme.

Il grandit petit à petit jusqu'à ce qu'il fût un garçon de quinze ans. À cette époque je fus obligé de partir pour une ville éloignée, à cause d'une grosse affaire de commerce. Or, la fille de mon oncle, cette gazelle-ci, était initiée dès son enfance à la sorcellerie et à l'art des enchantements. Par sa science de la magie, elle métamorphosa mon fils en veau, et l'esclave sa mère en vache ; puis elle les mit sous la garde de notre berger. Moi, après une longue durée de temps, je revins de voyage. Je m'informai de mon fils et de sa mère, et la fille de mon oncle me dit : « Ton esclave est morte ; et ton fils s'est enfui et je ne sais où il est allé ! » Alors, durant une année, je restai accablé sous l'affliction de mon cœur et les pleurs de mes yeux.

Quand arriva la fête annuelle du Jour des Sacrifices, j'envoyai dire au berger de me réserver une vache bien grasse ; et il m'apporta une vache bien grasse – mais c'était ma concubine ensorcelée par cette gazelle-ci !

– Alors je relevai mes manches et les pans de ma robe et, le couteau à la main, je me préparai à sacrifier la vache. Tout à coup cette vache se mit à se lamenter et à pleurer des pleurs abondants. Alors je m'arrêtai ; mais j'ordonnai au berger de la sacrifier. Il le fit ; puis il l'écorcha. Mais nous ne trouvâmes en elle ni graisse ni viande : simplement la peau et les os. Je me repentis alors de l'avoir sacrifiée ; mais à quoi me servait le repentir ? Puis je la donnai au berger et lui dis : « Apporte-moi un veau bien gras. »

Et il m'apporta mon fils l'ensorcelé en veau.

Quand ce veau me vit, il coupa sa corde, courut à moi et se roula à mes pieds ; quels gémissements ! et quels pleurs ! Alors j'eus pitié de lui, et je dis au berger : « Apporte-moi une vache, et laisse celui-ci ! »

— À ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut sans profiter davantage de la permission. Alors sa sœur Doniazade lui dit : « Ô ma sœur, que tes paroles sont douces et gentilles et savoureuses et délicieuses au goût ! »

Et Schahrazade répondit : « Mais elles ne sont vraiment rien comparées à ce que je vous raconterai à tous deux, la nuit prochaine, si toutefois je suis encore en vie et si le Roi veut bien me conserver ! »

Et le Roi se dit en lui-même : « Par Allah ! je ne la tuerai que lorsque j'aurai entendu la suite de son conte ! »

Puis le Roi et Schahrazade passèrent toute la nuit enlacés. Après quoi le Roi sortit présider aux affaires de sa justice. Et il vit le vizir arriver avec, sous le bras, le linceul destiné à sa fille Schahrazade qu'il croyait déjà morte. Mais le Roi ne lui dit rien à ce sujet, et continua à rendre la justice et à nommer les uns aux emplois et à destituer les autres, et cela jusqu'à la fin de la journée. Et le vizir fut dans la perplexité et à la limite de l'étonnement. Quand le diwan (La séance de justice. Ce mot désigne aussi la salle même où se tient la séance). fut terminé, le roi Schahriar rentra dans son palais (suite p. 56).



1888 - Shéhérazade de Rimsky-Korsakov : suite symphonique (Saint Petersburg)



La Valse-Symphonie en C-Shéhérazade : Rimsky Korsakov



Virna Toppi, Claudio Coviello : symphonie en C phil. Brescia e Amisano/Teatro alla Scala.

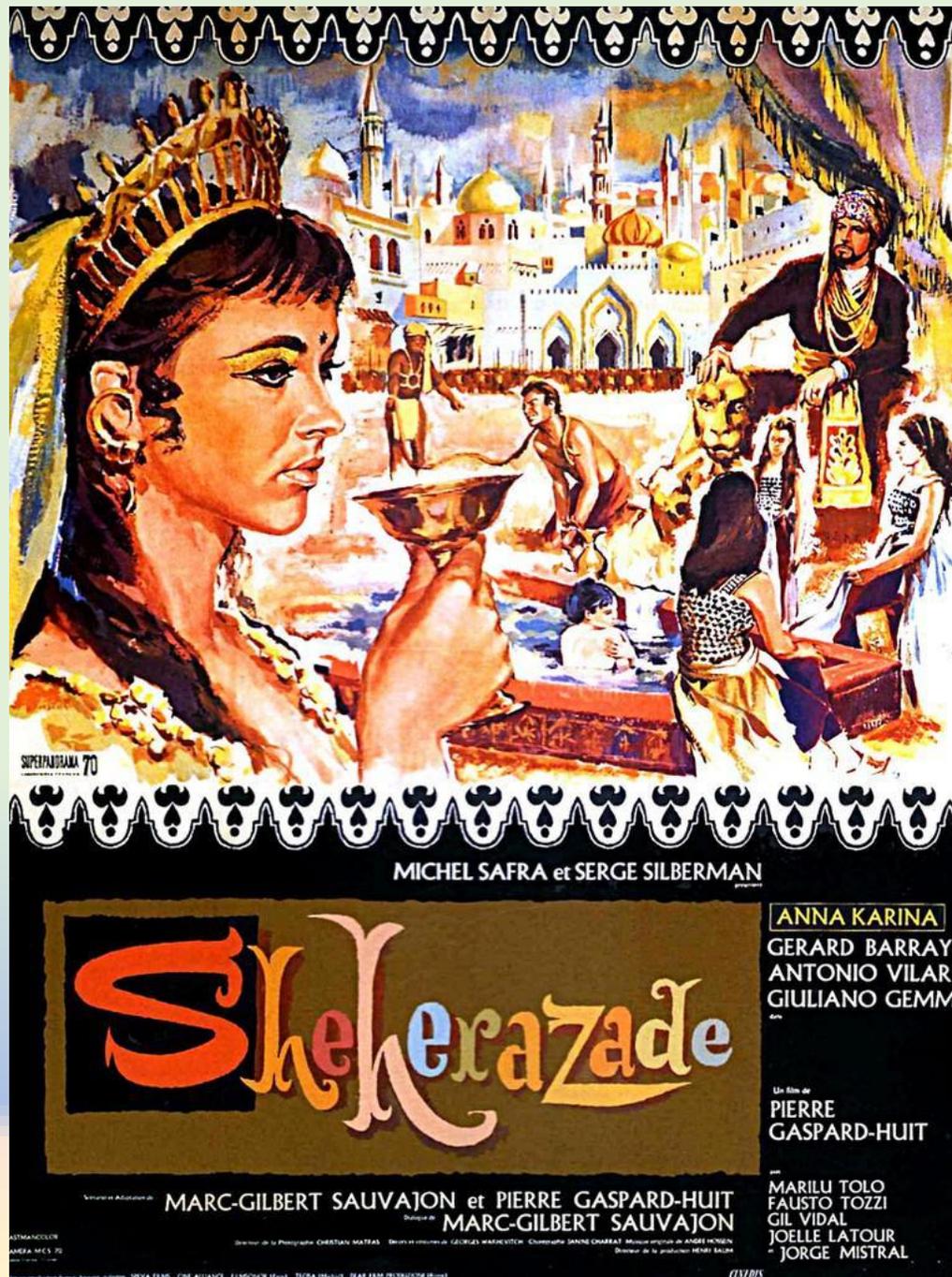
Le Théâtre La Scala de Milan continue à renouveler son répertoire tout en s'ouvrant à la danse contemporaine. Jusqu'au 13 Mai, elle présentera un triptyque de ballets dont deux nouvelles créations, La Valse, sur les musiques de Ravel avec les chorégraphies de Stefania Ballone, Marco Messina et Stefano Gavazzi et Shéhérazade d'Eugenio Scigliano, sur la partition de Rimsky Korsakov.

Stefania Ballone, Marco Messina et Stefano Gavazzi sont trois danseurs du Corps de Ballet de la Scala qui ont déjà montré leurs capacités de chorégraphes. Ravel considérait son poème chorégraphique paru en 1920 comme un « tourbillon fantastique et fatal » et , en tête de la partition, on peut lire : « Des nuées tourbillonnantes laissent entrevoir, par éclaircies, des couples de valseurs. Elles se dissipent peu à peu : on distingue une immense salle peuplée d'une foule tournoyante. La scène s'éclaire progressivement. Une Cour impériale, vers 1855 ».

Les trois chorégraphes s'inspirent parfaitement de ces idées en réussissant à récréer sur scène le tourbillon dont Ravel parle. Chaque couple exécute des mouvements différents ; l'œil du spectateur ne peut les suivre qu'avec difficulté tellement leur rythme est incessant, sans aucune pause. Certains moments évoquent la valse, mais ils ne sont pas si évidents. L'impression dégagée par la pièce est celle d'un univers qui oscille entre apparition et disparition ; un couple est au centre de ce tourbillon sombre éclairci par moment par des lumières claires. Cette nouvelle version de la chorégraphie présentée à la Scala nous livre une vision complètement nouvelle de cette pièce qui fut présentée à l'Opéra de Paris le 23 Mai 1929 par la compagnie d'Ida Rubinstein, avec la chorégraphie de Bronislawa Nijinska et les décors et costumes d'Alexandre Benois, après le refus de Diaghilev d'utiliser cette musique pour une de ses productions. Seuls les costumes nous rappellent les années vingt, le langage chorégraphique étant complètement contemporain, avec une grande attention portée aux ports des bras parfois saccadés. L'écriture chorégraphique des trois auteurs est claire et reproduit toute l'intensité de la partition musicale.



Cinéma d'Amsterdam (NL) projetant le film en 1964



Synopsis : Source [© Fiches du Cinéma](#)

En 809, Charlemagne envoie une ambassade extraordinaire à son égal en puissance, le calife de Bagdad, Haroun-Rachid, qui a sollicité son alliance. Dans le désert de Mésopotamie, le jeune chevalier Renaud de Villecroix, à la tête de cette mission, arrache aux mains des pillards bédouins la princesse Shéhérazade qui se rendait, elle aussi, à la cour du calife, pour devenir son épouse. Mais Renaud et Shéhérazade, dès leur premier regard, s'aiment d'une passion exceptionnelle que rien, semble-t-il, ne pourra briser. Renaud, fidèle à sa mission, arrive à Bagdad et remet Shéhérazade entre les mains d'Haroun-Rachid qui l'épouse, suscitant la colère du grand vizir Zaccas qui espérait imposer sa maîtresse, Shirin, pour mieux parvenir à renverser le calife. Pour se venger de son échec, Shirin fait surprendre les deux jeunes gens, lors des adieux de Renaud à Shéhérazade. L'atroce jalousie du calife se déchaîne. Renaud, en sa qualité d'ambassadeur, est épargné. Mais Shéhérazade est condamnée au fouet et livrée au roi des mendiants de Bagdad. Enlevée par les compagnons de Renaud, Shéhérazade s'enfuit avec lui à travers le désert. Mais cerné de toutes parts, le couple banni doit revenir à Bagdad où, pour sauver Renaud, Shéhérazade promet à Haroun de demeurer fidèle auprès de lui. La guerre civile éclate. Haroun, mortellement blessé, confie, avant de mourir, Shéhérazade au vaillant chevalier Renaud.

Et lorsque fut la deuxième nuit.

Doniazade dit à sa sœur Schahrazade : « Ô ma sœur, finis-nous, je t'en prie, le conte qui est l'histoire du marchand avec le genni ! »

Et Schahrazade répondit : « De tout cœur et comme hommage dû ! – si toutefois le Roi me le permet. »

Alors le Roi dit : « Tu peux parler ! »

Elle dit : Il est parvenu jusqu'à moi, ô Roi fortuné, ô doué d'idées justes et droites, que, lorsque le marchand vit pleurer le veau, son cœur fut pris de pitié, et qu'il dit au berger : « Laisse ce veau parmi les bestiaux ! » Tout cela ! Et le genni s'étonnait prodigieusement de cette histoire étonnante.

Puis le cheikh, maître de la gazelle, continua :

- « Ô seigneur des rois des genn, tout cela est arrivé ! Et la fille de mon oncle, cette gazelle-ci, était là qui regardait et disait :

- « Oh ! il nous faut sacrifier ce veau, car il est gras à point ! »

Mais moi, je ne pouvais, par pitié, me résoudre à le sacrifier ; et j'ordonnai au berger de le reprendre ; et il le reprit et s'en alla avec lui.

Le second jour, j'étais assis quand le berger vint à moi et me dit :

-« Ô mon maître, je vais te dire une chose qui te réjouira, et dont la bonne nouvelle me vaudra une gratification. »

Je lui répondis :

- « Certainement. »

Il dit :

- « Ô marchand illustre, j'ai ma fille qui est sorcière et a appris la sorcellerie d'une vieille femme qui logeait chez nous. Or, hier, quand tu m'eus donné le veau, j'entrai avec lui chez ma fille. »

À peine l'eut-elle vu qu'elle se couvrit le visage de son voile, et se mit à pleurer, et puis à rire. Ensuite elle me dit :

« Ô père, ma valeur est-elle descendue si bas à tes yeux, que tu laisses ainsi pénétrer chez moi les hommes étrangers ? »

Je lui dis :

« Mais où sont-ils, ces hommes étrangers ? Et pourquoi as-tu pleuré et ensuite ri ? »

Elle me dit :

« Ce veau, qui est avec toi, est le fils de notre maître le marchand, mais il est ensorcelé, lui, et sa mère avec lui. Et c'est de sa mine de veau que je ne pus m'empêcher de rire. Et si j'ai pleuré, c'est à cause de la mère du veau sacrifiée par le père. À ces paroles de ma fille, je fus prodigieusement surpris, et j'attendis impatiemment le retour du matin pour venir te mettre au courant. »

Lorsque, ô puissant genni, continua le cheikh, j'entendis les paroles de ce berger, je sortis à la hâte avec lui, et je me sentais ivre sans vin, par la quantité de joie et de félicité qui m'advenait de revoir mon fils. Quand donc j'arrivai à la maison du berger, la jeune fille me souhaita la bienvenue et me baisa la main. Puis le veau vint à moi et se roula à mes pieds. Alors je dis à la fille du berger :

« Est-ce vrai, ce que tu racontes sur ce veau ? »

Elle dit :

« Oui, certes, mon maître ! C'est ton fils, la flamme de ton cœur ! »

Je lui dis :

« Ô gentille et secourable adolescente, si tu délivres mon fils, je te donnerai tout ce que j'ai de bétail et de propriétés sous la main de ton père ! »

Elle sourit à mes paroles et me dit :

« Ô mon maître, je ne veux accepter la richesse qu'à deux conditions ; la première est que je me marierai avec ton fils ! et la seconde est que tu me laisseras ensorceler et emprisonner qui je veux ! Sans quoi je ne répons pas de l'efficacité de mon intervention contre les perfidies de ta femme. »

Lorsque j'entendis, ô puissant genni, les paroles de la fille du berger, je lui dis :

« Soit ! et, par-dessus le marché, tu auras les richesses qui se trouvent sous la main de ton père ! Pour ce qui est de la fille de mon oncle, je te permets de disposer de son sang ! »

Lorsqu'elle eut entendu mes paroles, elle prit un petit bassin en cuivre, le remplit d'eau et prononça sur l'eau des conjurations magiques ; puis elle en aspergea le veau, et lui dit : « Si Allah t'a créé veau, reste veau sans changer de forme ! Mais si tu es enchanté, reviens à ta première forme créée, et cela avec la permission d'Allah Très-Haut ! »

Elle dit. Et aussitôt le veau se mit à s'agiter en se secouant, et redevint un être humain. Alors je me jetai sur lui en l'embrassant. Puis je lui dis :

« Par Allah sur toi ! Raconte-moi ce que la fille de mon oncle fit de toi et de ta mère ! »

Et il me raconta tout ce qui leur était arrivé. Je dis alors :

« Ô mon enfant, Allah, Maître des Destinées, te réservait quelqu'un pour te sauver et sauver tes droits ! »

Après quoi, ô bon genni, je mariaï mon fils avec la fille du berger. Et elle, par sa science de la sorcellerie, ensorcela la fille de mon oncle et la métamorphosa en cette gazelle-ci que tu vois !



Les deux chiens sont des humains ensorcelés...

Et moi, comme je passais par cet endroit-ci, je vis ces bonnes personnes rassemblées, je leur demandai ce qu'elles faisaient, et j'appris d'elles ce qui était arrivé à ce marchand-ci, et je m'assis pour voir ce qui pouvait survenir.

– Et telle est mon histoire ! »

Alors le genni s'écria :

« Cette histoire est assez étonnante : aussi je t'accorde en grâce le tiers du sang demandé. »

À ce moment s'avança le deuxième cheikh, le maître des deux chiens lévriers, et dit :

Conte du deuxième Cheikh

Sache, ô seigneur des rois des genn, que ces deux chiens-ci sont mes frères, et moi je suis le troisième. Or, lorsque mourut notre père, il nous laissa en héritage trois mille dinars. Et moi, avec ma part, j'ouvris une boutique où je me mis à vendre et à acheter. Et l'un de mes frères se mit à voyager pour faire le commerce, et s'absenta loin de nous la longueur d'une année, avec les caravanes. Quand il revint, il n'avait plus rien. Alors je lui dis : « Ô mon frère, ne t'avais-je pas conseillé de ne point voyager ? » Alors il se mit à pleurer et dit : « Ô mon frère, Allah, qui est puissant et grand, a permis que cela m'arrivât. Aussi tes paroles maintenant ne peuvent plus m'être profitables, car je ne possède plus rien. » Alors je l'emmenai avec moi à la boutique, puis je le conduisis au hammam, et lui donnai une robe magnifique de première qualité. Ensuite nous nous assîmes ensemble pour manger ; puis je lui dis : « Ô mon frère, je vais faire le compte du gain de ma boutique d'une année à l'autre ; et, sans toucher au capital, je diviserai ce gain par moitié entre moi et toi ! » Et, en effet, je fis le compte du gain rapporté par l'argent de la boutique, et je trouvai pour cette année-là un bénéfice de mille dinars. Alors je remerciai Allah, qui est puissant et grand, et je me réjouis de la plus intense joie. Puis je divisai le gain en deux parties égales entre mon frère et moi. Et nous demeurâmes ensemble des jours et des jours.

Mais, de nouveau, mes frères résolurent de partir, et ils voulurent me faire partir avec eux. Mais je n'acceptai point, et leur dis : « Qu'avez-vous donc gagné, vous autres, à voyager, pour que je sois tenté de vous imiter ? » Alors ils se mirent à me faire des reproches ; mais sans fruit, car je ne leur obéis point. Au contraire, nous continuâmes à rester dans nos boutiques respectives, à vendre et à acheter, durant une année entière. Mais alors ils recommencèrent à me proposer le voyage, et moi je continuai à ne pas accepter — et cela dura ainsi six années entières. Enfin je finis par tomber d'accord avec eux pour le départ, et leur dis : « Ô mes frères, comptons ce que nous avons d'argent. » Nous comptâmes et nous trouvâmes en tout six mille dinars.

KUADROS



Hammam : Jean-Jacques François Lebarbier (dit « Le Barbier l'Ainé » - 1738-1826, est un peintre, illustrateur et écrivain français.

Je leur dis alors : « Enfouissons-en la moitié sous terre, pour pouvoir l'utiliser si un malheur nous atteignait. Et prenons chacun mille dinars pour faire le commerce en petit. » Ils répondirent : « Qu'Allah favorise l'idée ! » Alors je pris l'argent, je le divisai en deux parties égales, j'enfouis trois mille dinars, et, quant aux trois mille autres, je les distribuai judicieusement à chacun de nous trois. Puis nous fîmes nos emplettes de marchandises diverses, nous louâmes un navire, nous y transportâmes tous nos effets, et nous partîmes. Le voyage dura un mois entier, au bout duquel nous entrâmes dans une ville où nous vendîmes nos marchandises ; et nous fîmes un bénéfice de dix dinars pour chaque dinar ! Puis nous quittâmes cette ville.

Comme nous arrivions au bord de la mer, nous trouvâmes une femme, vêtue d'habits vieux et usés, qui s'approcha de moi, me baisa la main et me dit : « Ô mon maître, peux-tu me secourir et me rendre service ? et je saurai bien, en retour, reconnaître ton bienfait ! » Je lui dis : « Oui, certes ! je sais secourir et obliger ; mais ne te crois pas obligée de m'en être reconnaissante. » Elle me répondit : « Ô mon maître, alors marie-toi avec moi, et emmène-moi dans ton pays, et je te vouerai mon âme ! Oblige-moi donc, car je suis de celles qui savent le prix d'une obligation et d'un bienfait. Et n'aie point honte de ma pauvre condition ! » Lorsque j'entendis ces paroles, je fus pris pour elle d'une cordiale pitié : car il n'y a rien qui ne se fasse avec la volonté d'Allah, qui est puissant et grand ! Je l'emmenai donc, je la vêtis de riches habits ; puis j'étendis pour elle, dans le navire, de magnifiques tapis, et je lui fis un accueil hospitalier et large, plein d'urbanité.

Puis nous partîmes. Et mon cœur l'aima d'un grand amour. Et depuis je ne la délaissai ni jour ni nuit. Et moi seul, parmi mes frères, je pouvais œuvrer avec elle. Aussi mes frères furent pleins de jalousie ; et ils m'envièrent aussi pour ma richesse et la belle qualité de mes marchandises ; et ils jetèrent avidement leurs regards sur tout ce que je possédais, et ils concertèrent ma mort et le rapt de mon argent : car le Cheitane (le diable) leur fit voir leur action sous les plus belles couleurs.

Un jour que je dormais aux côtés de mon épouse, ils vinrent à nous, et nous enlevèrent et nous jetèrent tous deux à la mer ; et mon épouse se réveilla dans l'eau. Alors tout d'un coup elle changea de forme et se mua en éfrit. Elle me prit alors sur ses épaules et me déposa dans une île. Puis elle disparut pour toute la nuit, et revint vers le matin, et me dit : « Ne me reconnais-tu pas ? Je suis ton épouse ! Je t'ai enlevé, et t'ai sauvé de la mort, avec la permission d'Allah le Très-Haut. Car, sache-le bien, je suis une gennia (féminin de genni). Et, dès l'instant que je t'ai aperçu, mon cœur t'a aimé, simplement parce qu'Allah l'a voulu et que je suis une croyante en Allah et en son Prophète, qu'il [le Prophète] soit béni et préservé par Allah ! Lorsque je suis venue à toi dans la pauvre condition où j'étais, tu as bien voulu tout de même te marier avec moi. Et alors, moi, en retour, je t'ai sauvé de cette mort dans l'eau. Quant à tes frères, je suis pleine de fureur contre eux, et certainement il faut que je les tue ! ».

À ces paroles, je fus fort stupéfait, et je la remerciai pour son acte, et je lui dis : « Quant à la perte de mes frères, vraiment il ne faut pas ! » Puis je lui racontai ce qui m'était advenu avec eux depuis le commencement jusqu'à la fin. Lorsqu'elle eut entendu mes paroles, elle dit : « Moi, cette nuit, je m'envolerai vers eux et je ferai sombrer leur navire : et ils périront ! »

Je lui dis : « Par Allah sur toi ! ne le fais point, car le Maître des Proverbes dit : Ô bienfaiteur d'un homme indigne ! sache que le criminel est puni suffisamment par son crime même ! Or, quoi qu'il en soit, ils sont tout de même mes frères ! » Elle dit : « Il faut absolument que je les tue ! » Et j'implorai vainement son indulgence. Après quoi, elle me prit sur ses épaules, et s'envola, et me déposa sur la terrasse de ma maison. Alors j'ouvris les portes de ma maison. Puis, je retirai les trois mille dinars de leur cachette. Et j'ouvris ma boutique, après avoir fait les visites nécessaires et les saluts d'usage ; et je fis de nouvelles emplettes de marchandises. Lorsque vint la nuit je fermai ma boutique, et, en entrant dans ma maison, je trouvai ces deux chiens-ci attachés dans un coin. Quand ils me virent, ils se levèrent et se mirent à pleurer et à s'attacher à mes vêtements ; mais tout de suite accourut mon épouse qui me dit : « Ce sont là tes frères. »

-Je lui dis : « Mais qui a pu les mettre dans cet état ? »

-Elle répondit : « Moi ! J'ai prié ma sœur, qui est bien plus versée que moi dans les enchantements, et elle les mit dans cet état, dont ils ne pourront sortir qu'au bout de dix années ».

-C'est pourquoi, ô puissant genni, moi, je vins en cet endroit-ci, car je me rends auprès de ma belle-sœur pour la prier de les délivrer, puisque voici déjà les dix années écoulées. À mon arrivée ici, je vis ce bon jeune homme, j'appris son aventure, et ne voulus point bouger avant d'avoir vu ce qui pouvait survenir entre toi et lui ! Et tel est mon conte. »

-Le genni dit : « C'est vraiment un conte étonnant : aussi je t'accorde le tiers du sang en rachat du crime. »

Alors s'avança le troisième cheikh, le maître de la mule, et dit au genni : « Moi je te raconterai une histoire plus merveilleuse que celle des deux autres. Et tu m'accorderas en grâce le reste du sang en rachat du crime. »

Le genni répondit : « Qu'il en soit ainsi ! »

Et le troisième cheikh dit : (p. 65)



Cachette d'argent



Cette mule – ci était mon épouse ...

Conte du troisième cheikh

« Ô sultan, ô toi le chef des genn ! cette mule-ci était mon épouse. J'avais été une fois en voyage et m'étais absenté loin d'elle une année entière ; et, quand j'eus terminé mes affaires, je revins pendant la nuit auprès d'elle, et je la trouvai couchée avec un esclave noir sur les tapis du lit ; et tous deux étaient là qui causaient, et minaudaient, et riaient, et s'embrassaient, et s'excitaient en folâtrant. Aussitôt qu'elle me vit, elle se leva vite et se jeta sur moi en tenant une cruche d'eau ; elle murmura quelques paroles sur cette cruche, m'aspergea avec l'eau, et me dit : « Sors de ta propre forme et deviens l'image d'un chien ! » Et immédiatement je devins un chien ; et elle me chassa de ma maison. Et je sortis, et depuis lors je ne cessai d'errer, et je finis par arriver à la boutique d'un boucher. Je m'approchai et me mis à manger des os. Lorsque le maître de la boutique me vit, il me prit, et vint avec moi à sa demeure.

Lorsque la fille du boucher me vit, aussitôt elle se voila le visage à cause de moi, et dit à son père : « Est-ce ainsi que l'on fait ? Tu emmènes un homme et tu entres chez nous avec lui ! » Son père dit : « Mais où est cet homme ? » Elle répondit : « Ce chien est un homme. Et c'est une femme qui l'a ensorcelé. Et moi je suis capable de le délivrer. » À ces paroles, le père dit : « Par Allah sur toi ! ô ma fille, délivre-le ! » Elle prit une cruche d'eau et, après avoir murmuré sur cette eau quelques paroles, elle m'aspergea avec quelques gouttes, et dit : « Sors de cette forme-ci et reviens à ta forme première ! » Alors je revins à ma forme première, et je baisai la main de la jeune fille, et je dis : « Je désire maintenant que tu ensorcelles mon épouse comme elle m'a ensorcelé. » Elle me donna alors un peu d'eau et me dit : « Si tu trouves ton épouse endormie, arrose-la avec cette eau, et elle deviendra selon ton désir ! » En effet, je la trouvai endormie, je l'aspergeai avec l'eau, et je dis : « Sors de cette forme-ci et deviens l'image d'une mule ! » Et à l'heure même elle devint mule.

Et c'est elle-même que tu vois là de ton propre œil, ô sultan et chef des rois des genn ! » Alors le genni se tourna vers la mule et lui dit : « Est-ce vrai cela ? » Et elle se mit à hocher la tête et dit par signe : « Oh oui ! oh oui ! cela est vrai. »

Toute cette histoire fit que le genni se convulsa d'émotion et de plaisir, et fit don au vieillard du dernier tiers du sang.

— Là, Schahrazade vit apparaître le matin, et, discrète, elle cessa de parler, sans profiter davantage de la permission. Alors sa sœur Doniazade lui dit : « Ô ma sœur, que tes paroles sont douces, et gentilles, et savoureuses, et délicieuses en leur fraîcheur ! »

Schahrazade répondit : « Mais qu'est cela, comparé à ce que je te raconterai la nuit prochaine, si je suis encore en vie, et si le Roi veut bien me conserver ? »

Et le Roi se dit : « Par Allah ! je ne la tuerai que lorsque j'aurai entendu la suite de son récit, qui est étonnant ! »



Institut Asclépiade : Odéon et les signes astrologiques du Zodiaque (construction achevée, finition en cours)



Institut Asclépiade : temple d'Aphrodite en cours de construction

L'oiseau ROC

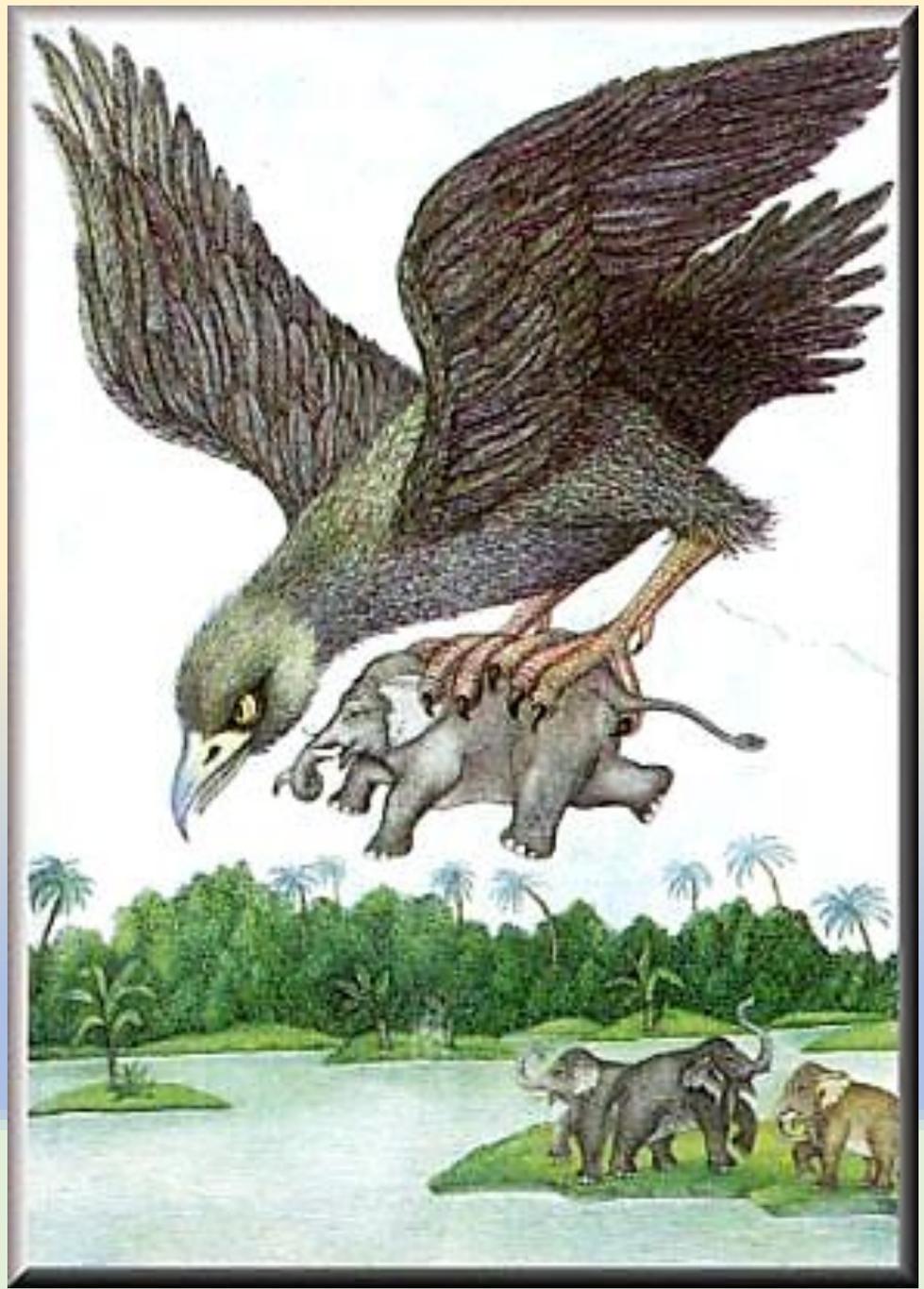
Les nombreuses descriptions de créatures monstrueuses présentes dans les Voyages de Sindbad semblent indiquer un passage du rationnel à l'irrationnel, du quotidien au fantastique. En réalité, ces passages, pour extraordinaires qu'ils soient, étaient considérés par les voyageurs de l'époque comme parfaitement véridiques. On croyait réellement à l'existence des cyclopes, sirènes et autres êtres bizarres, cantonnés aujourd'hui dans le seul répertoire du merveilleux et de l'imaginaire. Bien avant Sindbad, de multiples récits de voyages avaient déjà fourni d'abondantes descriptions de ces contrées étranges et de leurs habitants, à la limite du témoignage vécu, de la légende et du folklore. Sindbad fait d'ailleurs lui-même allusion à ses prédécesseurs. Confronté pour la première fois au gigantesque oiseau Roc, il écrit : « La fin du jour était proche, le soleil près de se coucher. Il se voila même à mes yeux et tout s'assombrit. Je pensai qu'un nuage venait de le couvrir. C'était curieux car nous étions en plein été. Je levai la tête pour mieux regarder ce qui se passait et vis un oiseau énorme, gigantesque de taille, aux ailes démesurées, planant dans les cieux. C'est lui qui avait couvert le soleil et plongé l'île dans les ténèbres. J'étais stupéfait. Je me souvins d'une histoire que m'avaient racontée jadis les voyageurs au long cours ».

Cet oiseau était l'oiseau Roc, « tellement énorme qu'il pouvait soulever un éléphant et nourrir ses petits de sa chair ».

L'existence de cet oiseau mythique était attestée à Madagascar et dans les Comores, ainsi qu'à Mogadiscio ; Marco Polo rapporte dans ses mémoires ce qu'affirmaient les habitants de ce lieu :

« On y trouve de très terribles oiseaux griffons, et [ils] disent que ces merveilleux oiseaux apparaissent, venant du midi, à certaines saisons de l'an. [...] Ils disent que c'est fait exactement comme un aigle, mais démesurément grand [...] et si puissant qu'il prend un éléphant et l'emporte en l'air bien haut sans l'aide d'aucun autre oiseau. [...] Ceux de cette île l'appellent Roc... »

La similitude entre les deux descriptions, ainsi que la référence commune à l'éléphant, démontrent à l'évidence que les rédacteurs définitifs des voyages imaginaires de Sindbad le marin, au 13^e siècle, se sont largement inspirés des voyages bien réels de Marco Polo. Les similitudes entre les deux récits sautent aux yeux. Entrepris pour des raisons commerciales, ces voyages au long cours ont conduit Sindbad à être l'ambassadeur du calife Haroun Er-Rachid en Chine, tandis que Marco Polo était ambassadeur de Venise aux Indes. Et tous deux, par leurs récits de voyage, cherchent à faire profiter leurs contemporains de leurs connaissances, mais également à justifier leurs richesses acquises et, pour Marco Polo, à se disculper de l'accusation d'être un menteur et un hérétique.

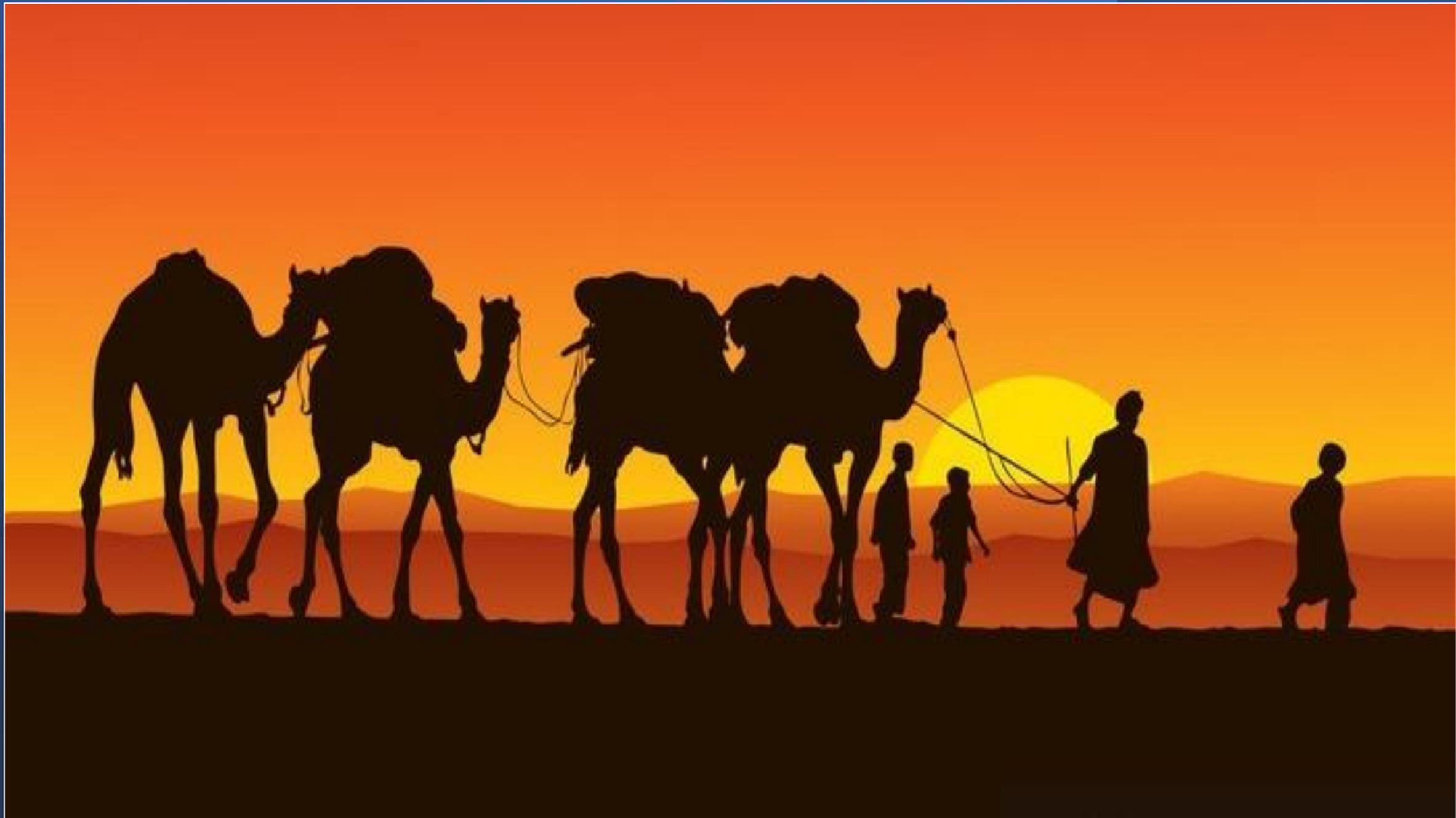


Les voyages marchands

Les notions modernes de tourisme ou de voyage d'agrément étaient totalement inconnues de la culture arabe antérieure au XIV^e siècle. Les plus grands voyageurs étaient des marchands, qui ne quittaient, à regret, leur magasin que pour vendre, acheter et troquer des marchandises dans des pays étrangers.

Dans les Mille et Une Nuits, on assiste fréquemment au départ de caravanes porteuses de richesses et de trésors, et de marchands prenant la mer dans le but d'exercer leur négoce dans les pays lointains. L'Histoire d'Ali Cogia raconte ainsi par le détail un long voyage commercial, dans lequel, sous prétexte de se rendre en pèlerinage à La Mecque, un marchand ne vit ses aventures que dans le souci constant d'acheter, de vendre et d'accumuler le plus de profit possible. Durant sept ans, il exerce son négoce de par le monde avant de revenir chez lui, à Bagdad. Successivement, Ali Cogia sera donc allé de Bagdad à La Mecque, puis de la ville sainte au Caire, d'où il emprunte la route de retour en passant par Jérusalem, Alep et Mossoul. Il est presque rentré chez lui lorsque, croisant des marchands qui se rendent en Iran, il change d'itinéraire et prend le chemin de Schiraz, faisant étape à Sultanie, Reï, Qom, Cachan et Ispahan. Il se rend ensuite en Inde avant de regagner Bagdad, après sept ans d'absence.

Ce périple fort complet donne en fait la mesure des pays dans lesquels pouvait se rendre sans trop de risque un voyageur de l'époque. Comme le note Jean-Louis Laveille : « L'univers des voyages dans les Mille et Une Nuits est donc centré sur l'empire abbasside, essentiellement sur les villes de Bagdad et de Damas; mais nombre de contes, sans doute plus récents, donnent Le Caire comme point de départ. Les plus anciens au contraire se situent dans une sphère indo-persane centrée sur Samarcande





Auberge pour voyageurs, miniature turque, 10^e s., (Museo Correr, Venise). La géographie des 1001 nuits se cantonne aux pays arabes et à certaines colonies indonésiennes et chinoises, jusqu'à Canton, où, dès le 8^e s., s'installèrent des juifs et des musulmans. 74



*Le Maure, vers 1876, de William Merritt Chase (1841-1916),
Brooklyn Museum of Art, New York.*

*« J'étais, un jour parmi les jours, assis devant chez moi lorsque passèrent des négociants marqués par les fatigues du voyage. Ils me rappelèrent mes retours de Bagdad, l'émotion éprouvée à retrouver famille, compagnons et amis, l'allégresse d'être revenu dans mon pays. A leur vue, je me surpris à rêver encore à de nouveaux voyages qui me permettraient de commercer. Je décidai de repartir. »**

*E. BRASEY : Les sept portes des Mille et une nuits, Ed. du
Chêne, 2003 - Hachette livre – 5^{ème} porte
« les voyages marchands », p. 84*



Pour embellir sa nouvelle capitale, Tamerlan voulu y construire un monument aussi grandiose que ce qu'il pu voir lors de ses nombreuses conquêtes. La mosquée Bibi Khanoum de Samarcande , qui porte le nom de sa femme, est exceptionnelle tant par son architecture que par son histoire...

En se promenant à Samarcande, l'ancien carrefour de la Route de la Soie, il est difficile de ne pas être époustoufflé par tant de monuments, témoins d'un passé glorieux. La mosquée du vendredi « Bibi Khanoum » se laisse découvrir en plein centre-ville, aux coté du plus grand marché de Samarcande, le Bazar de Siab.

La mosquée Bibi-Khanym, ou Bibi-Khanoum (en persan : مسجد بی بی خانم), est une mosquée de la ville de Samarcande, en Ouzbékistan. Elle doit son nom à l'une des femmes de Tamerlan. La construction de cette imposante mosquée intervint à partir de 1399 et s'acheva cinq ans plus tard, en 1404.

Les chroniques du temps rapportent qu'il fallut employer cinq cents ouvriers, deux cents architectes, artisans et maçons ainsi que quatre-vingt-quinze éléphants indiens pour venir à bout des travaux.

Si la légende rapporte que cette mosquée aurait été construite sur l'ordre de l'une des femmes de Tamerlan, Bibi Khanoum (ou Bibi Khanym), afin de surprendre son époux à son retour de campagne militaire, il semble bien plus probable que cet imposant édifice ait été commandé par Tamerlan en personne. De retour d'une expédition dans le nord de l'Inde, ce dernier aurait voulu doter sa capitale d'une mosquée capable de rivaliser en splendeur avec les plus beaux édifices de la région.

La mosquée commença très tôt à se détériorer, tant du fait des difficultés à maîtriser des techniques architecturales alors avant-gardistes que des tremblements de terre, fréquents dans la région. Elle fut durablement endommagée par le séisme de 1897, avant d'être partiellement relevée par le gouvernement soviétique en 1974. Plusieurs campagnes de restauration ont été menées depuis lors afin de préserver au mieux le sanctuaire.

La mosquée fut célébrée de tous temps par écrivains, poètes et artistes. L'historien de la cour, Cherefeddin Ali Yazdi, la décrit en ces termes : « Sa coupole serait unique si le ciel n'était pas sa réplique, il en serait de même pour son arc si la Voie lactée n'était pas son fidèle reflet »

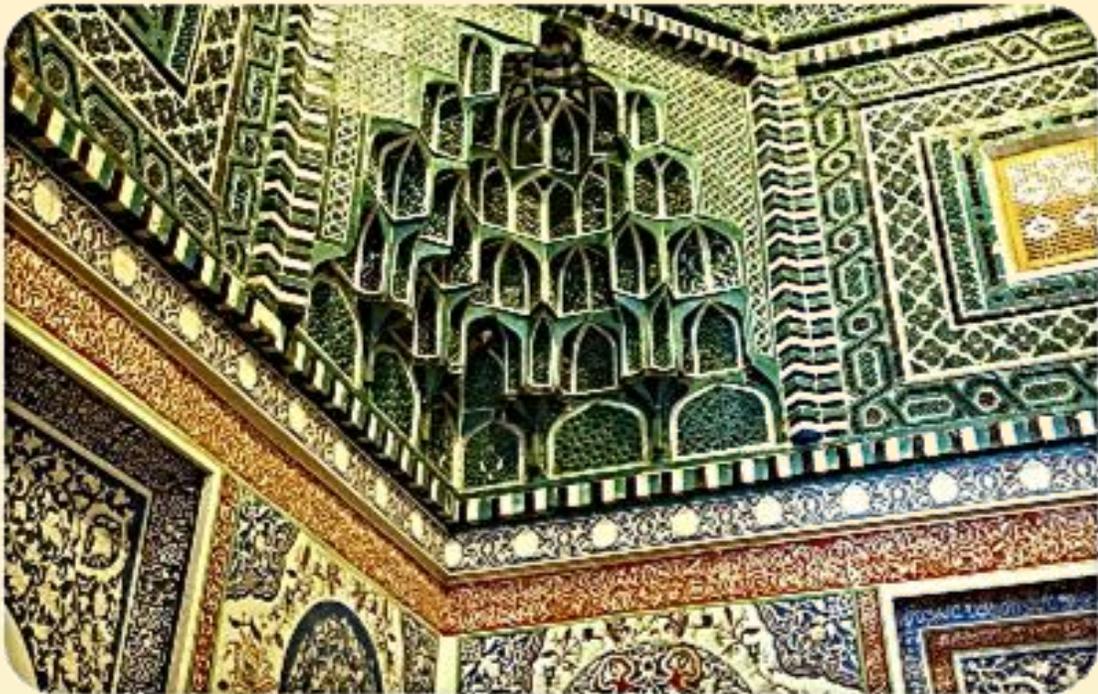


Les coupoles de Bibi Khanoum se laissent apercevoir au bout de cette petite rue. Si vous vous demandez ce que sont ces gros tuyaux jaunes qui traversent la rue, il s'agit de conduits de gaz...



Le mausolée de Shah i Zinda, (Patrimoine mondial de l'UNESCO, à Samarcande) – Les dômes bleus des mausolées 79

Mausolée de Kusam ibn Abbas à Samarkand



En visitant le mausolée de Fouman Aka, remarquez la coupole bleu turquoise en son centre. Selon la tradition, le portail, affectueusement surnommé « Porte du paradis », dessert le royaume de Gutham Ibn Abbas. Ensuite, vous avez la salle de prière où les disciples se rassemblent pour écouter les paroles de l'imam. On dit que c'est à cet endroit que Gutham Ibn Abbas a été décapité. Enfin, dans un coin de la pièce, derrière un grillage en bois, se niche le fameux tombeau du Roi vivant sur lequel apparaît l'inscription : « Celui qui est mort en suivant Allah, n'est pas mort : en vérité il est en vie ». D'autres vestiges ont été découverts par les archéologues dans cet espace, notamment un puits de 18 m de profondeur, qui pourrait bien être le creux qu'a traversé Gutham Ibn Abbas pour rejoindre le paradis souterrain.

Dans la banlieue nord de Samarcande , parmi le vaste cimetière antique de Shakhi Zinda , se trouvent des groupes de mausolées, parmi lesquels la tombe de Kusam ibn Abbas (1334), le cousin du prophète Mahomet, est la plus célèbre.

Kusam ibn Abbas fut l'un des premiers prédicateurs de l'islam en Asie centrale. Kusam ibn Abbas apporta à Maverannahr la foi en un Dieu unique et les lois de la charia.

Le nom de ce « combattant de la foi » Kusam ibn Abbas est entouré de légendes et de récits. Cependant, cet homme est tout à fait réel sur le plan historique, comme le montrent diverses sources, notamment des témoignages écrits du IXe siècle. Avant la conquête finale des villes par les troupes arabes, il est venu à Samarcande et y est mort. Les légendes racontent que Kusam ibn Abbas a été tué pendant la prière. La fiction populaire est miraculeusement mêlée à des événements réels. Il est probable que ce musulman très estimé, en raison de sa parenté avec le prophète Ghazi (un combattant de la foi), soit tombé « en martyr » pendant ses sermons ou ses prières aux mains des habitants de Samarcande qui étaient alors irréconciliables avec l'islam.

Les gardiens du site raconteront certainement l'ancienne légende de Kusam ibn Abbas, qui une fois son sermon terminé, a retiré sa propre tête de ses épaules, l'a prise sous son bras et a disparu dans une fente étroite de la grotte, où il continue prétendument de vivre aujourd'hui.

D'où le nom « Shakhi Zinda », qui signifie « Roi vivant ».

Le faucon du roi Sindabad

On dit qu'il y avait un roi d'entre les rois de Fars qui était grand amateur de divertissements, de promenades dans les jardins et de toutes les espèces de chasse. Aussi il avait un faucon qu'il avait lui-même élevé et qui ne le quittait ni le jour ni la nuit : car, même durant la nuit, il le portait sur son poing ; et, quand il allait à la chasse, il le prenait avec lui, et il lui avait suspendu au cou un gobelet d'or où il le faisait boire. Un jour qu'il était assis dans son palais, soudain voici venir le wekil (l'intendant.) chargé des oiseaux de chasse, qui lui dit : « Ô roi des siècles, c'est juste l'époque d'aller à la chasse ! ».

Alors le roi fit ses préparatifs de départ, et prit le faucon sur sa main. Puis on partit et on arriva dans un vallon où on dressa les filets de chasse. Et tout à coup une gazelle tomba dans le filet. Alors le roi dit : « Je tuerai celui à côté de qui passera la ! »

Puis on se mit à rétrécir le filet de chasse autour de la gazelle, qui s'approcha alors du roi, se haussa sur ses pattes de derrière et rapprocha de sa poitrine ses pattes de devant comme si elle voulait baiser la terre devant le roi. Alors le roi fit claquer ses mains l'une contre l'autre pour faire fuir la gazelle, qui alors bondit et fila en passant au-dessus de sa tête et s'enfonça dans le loin des terres. Alors le roi se tourna vers les gardes et les vit qui clignaient de l'œil sur lui. À cette vue, il dit au vizir : « Qu'ont-ils donc, ces soldats, à se faire ainsi des signes ? ». Il répondit : « Ils disent que tu as juré de mettre à mort quiconque verra passer la gazelle à son côté ! ».

Et le roi dit : « Par la vie de ma tête ! il nous faut poursuivre cette gazelle et la ramener ! ». Puis le roi se mit à galoper sur les traces de la gazelle. et le faucon la frappait du bec sur les yeux, et tellement qu'il l'aveugla, et lui donna le vertige. Alors le roi prit son casse-tête, l'en frappa et la fit rouler. puis il descendit, l'égorgea, l'écorcha et en suspendit la dépouille à l'arçon de la selle. – Or, il faisait chaud, et l'endroit était désert, aride et sans eau. Aussi le roi eut soif et le cheval eut soif. Et le roi se retourna et vit un arbre d'où coulait de l'eau comme du beurre. Or, le roi avait sa main couverte d'un gant de peau ; aussi prit-il le gobelet du cou du faucon, le remplit de cette eau et le plaça devant l'oiseau ; mais l'oiseau donna un coup de patte au gobelet et le renversa. Le roi prit le gobelet une deuxième fois, le remplit, et, pensant toujours que l'oiseau avait soif, le plaça devant lui ; mais le faucon pour la seconde fois donna un coup de patte au gobelet et le renversa. Et le roi se mit en colère contre le faucon, et prit le gobelet une troisième fois, mais le présenta au cheval : et le faucon renversa le gobelet de son aile.

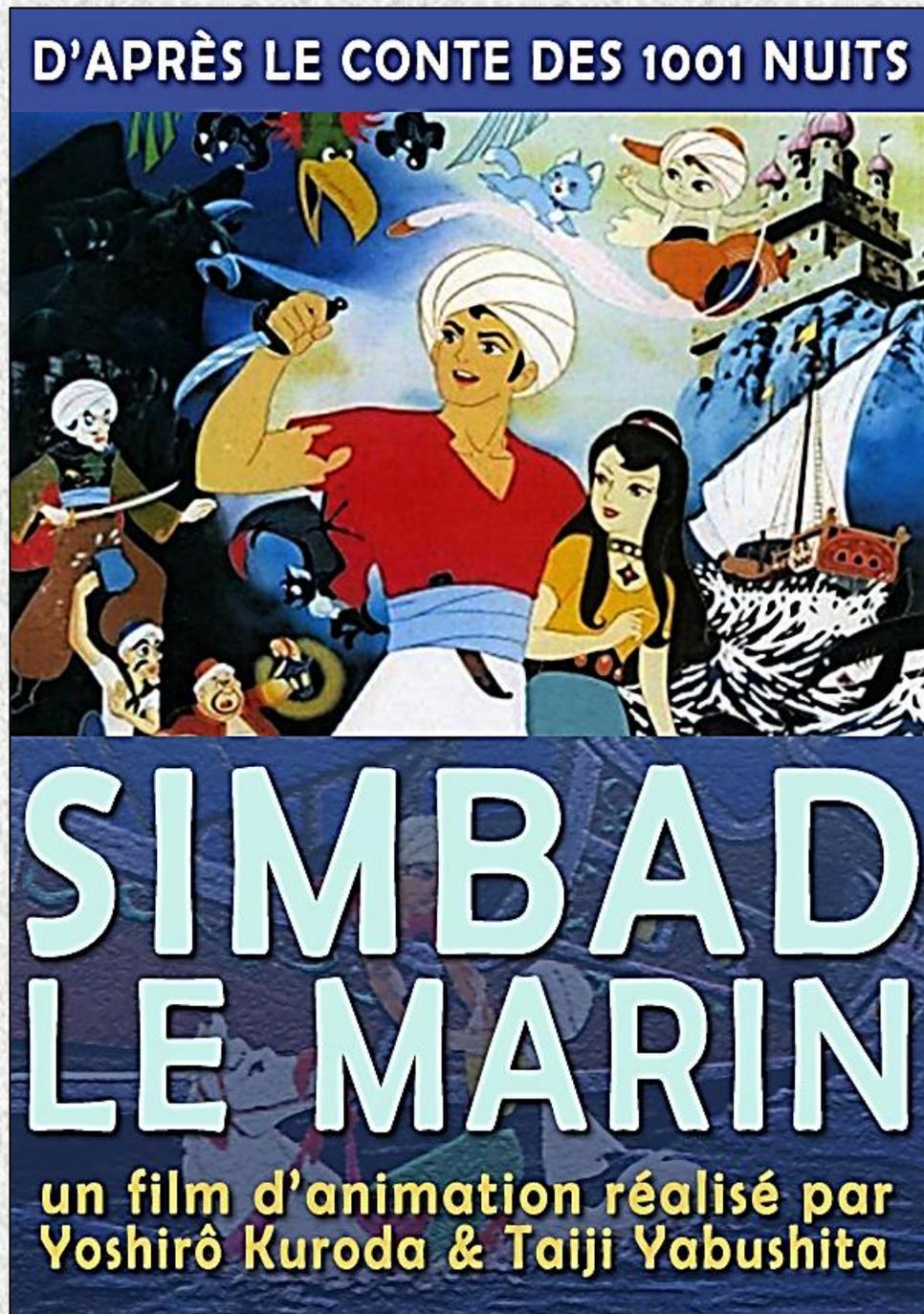


La gazelle de Thomson un mammifère herbivore de la famille des bovidés. C'est l'espèce la mieux connue d'Afrique. Elle est aujourd'hui placée dans le genre Eudorcas . Elle tire son nom de l'explorateur écossais Joseph Thomson.

Alors le roi dit : « Qu'Allah t'enfouisse, ô le plus néfaste des oiseaux de mauvais augure ! Tu m'as empêché de boire, tu t'en es privé toi-même et aussi tu en as privé le cheval. » Puis il frappa le faucon avec son épée, et lui jeta à bas les ailes. Alors le faucon se mit à lever la tête et à dire par signes : « Regarde ce qu'il y a sur l'arbre ! » .

Et le roi leva les yeux, et vit sur l'arbre un serpent ; et ce qui coulait était son venin. Alors le roi se repentit d'avoir coupé les ailes au faucon. Puis il se leva, remonta à cheval, partit en emportant avec lui la gazelle, et arriva à son palais. Il jeta alors la gazelle au cuisinier et lui dit : « Prends-la et cuisine-la ! » . Puis le roi s'assit sur son trône, ayant sur sa main le faucon. Alors le faucon eut un hoquet et mourut. À cette vue le roi poussa des cris de deuil et d'affliction pour avoir tué le faucon qui l'avait sauvé de la perdition. Et telle est l'histoire du roi Sindbad !





Le souvenir d'Ulysse

Edouard BRASEY : *Les sept portes des Mille et une nuits*, Ed. du Chêne, 2003 - Hachette livre – 5^{ème} porte (les voyages et les prisons), p. 121

Plusieurs épisodes des voyages de Sindbad rappellent presque exactement certains passages de l'Odyssee, d'Homère, marquant par la une autre source d'inspiration du récit des Mille et Une Nuits. Sindbad a d'ailleurs en commun avec Ulysse de nombreux traits de caractère : il s'agit d'un héros humain, avec ses faiblesses et ses manques, mais doté d'une formidable énergie et d'un désir de survivre à n'importe quel prix aux épreuves qui lui sont imposées (Sindbad n'hésitant pas à tuer pour demeurer lui-même en vie). Ce qui unit surtout les deux voyageurs, c'est leur ruse. Celle-ci apparaît notamment lors de la confrontation avec le cyclope, narrée de façon quasiment identique dans l'Odyssee et dans le troisième voyage de Sindbad. Dans le quatrième voyage, les compagnons du héros des Mille et Une Nuits sont transformés en bétail par des Noirs anthropophages vivant nus, comme les compagnons d'Ulysse sont métamorphosés en porcs par la magicienne Circé : « En effet, à peine mes compagnons eurent-ils goûté à cette nourriture qu'ils en perdirent la raison et que leur comportement changea du tout au tout. Ils se mirent à dévorer comme des fous. On leur apporta du lait de noix de coco, dont on les fit boire avant de leur en enduire le corps. Soudain, leurs yeux devinrent hagards : ils se remirent à dévorer de plus belle, comme on ne les avait jamais vus faire. J'étais plongé dans la perplexité. Je m'affligeais sur leur sort. J'étais moi-même gravement préoccupé, jeté dans la terreur et craignant pour mes jours face à ces créatures nues. Je les observai attentivement et appris qu'ils étaient gouvernés par un ogre. »

Cet ogre dévorait en effet ses prisonniers après les avoir égorgés et rôtis, tandis que ses sujets ne consommaient la chair humaine que crue. Tout comme les marins d'Ulysse, les compagnons de Sindbad ne se rendaient pas compte de ce qui leur arrivait : « [Ils] ne savaient même plus ce que l'on faisait d'eux, inconscients, ayant perdu la raison, réduits à l'état de bêtes. On les confiait dans la journée à un gardien, qui les menait chaque jour sur l'île comme du bétail. »

Enfin, l'épisode où le souverain d'une île propose à Sindbad d'épouser une femme du pays semble être une lointaine réminiscence des amours d'Ulysse et de Nausicaa.

Histoire de Sindbad le Marin

Traduction par Antoine Galland

Les Mille et Une Nuits, Le Normant, 1806, Tome 2 (p. 58-65)

SIRE, sous le règne de ce même calife Haroun Abraschid, dont je viens de parler, il y avoit à Bagdad un pauvre porteur qui se nommoit Hindbad. Un jour qu'il faisait une chaleur excessive, il portait une charge très-pesante d'une extrémité de la ville à une autre. Comme il étoit fort fatigué du chemin qu'il avoit déjà fait, et qu'il lui en restait encore beaucoup à faire, il arriva dans une rue où régnoit un doux zéphir, et dont le pavé étoit arrosé d'eau de rose. Ne pouvant désirer un vent plus favorable pour se reposer et reprendre de nouvelles forces, il posa sa charge à terre et s'assit dessus auprès d'une grande maison.

Il se sut bientôt très-bon gré de s'être arrêté en cet endroit ; car son odorat fut agréablement frappé d'un parfum exquis de bois d'aloès et de pastilles, qui sortait par les fenêtres de cet hôtel, et qui, se mêlant avec l'odeur de l'eau de rose, achevait d'embaumer l'air. Outre cela, il ouït en dedans un concert de divers instruments, accompagnés du ramage harmonieux d'un grand nombre de rossignols et d'autres oiseaux particuliers au climat de Bagdad. Cette gracieuse mélodie et la fumée de plusieurs sortes de viandes qui se faisaient sentir, lui firent juger qu'il y avoit là quelque festin, et qu'on s'y réjouissoit. Il voulut savoir qui demouroit en cette maison qu'il ne connoissoit pas bien, parce qu'il n'avoit pas eu occasion de passer souvent par cette rue. Pour satisfaire sa curiosité, il s'approcha de quelques domestiques qu'il vit à la porte, magnifiquement habillés, et demanda à l'un d'entre eux comment s'appelait le maître de cet hôtel. « Hé quoi, lui répondit le domestique, vous demeurez à Bagdad, et vous ignorez que c'est ici la demeure du seigneur Sindbad le marin, de ce fameux voyageur qui a parcouru toutes les mers que le soleil éclaire ? » Le porteur, qui avoit ouï parler des richesses de Sindbad, ne put s'empêcher de porter envie à un homme dont la condition lui paroissoit aussi heureuse qu'il trouvoit la sienne déplorable. L'esprit aigri par ses réflexions, il leva les yeux au ciel, et dit assez haut pour être entendu : « Puissant créateur de toutes choses, considérez la différence qu'il y a entre Sindbad et moi ; je souffre tous les jours mille fatigues et mille maux ; et j'ai bien de la peine à me nourrir, moi et ma famille, de mauvais pain d'orge, pendant que l'heureux Sindbad dépense avec profusion d'immenses richesses, et mène une vie pleine de délices. Qu'a-t-il fait pour obtenir de vous une destinée si agréable ? Qu'ai-je fait pour en mériter une si rigoureuse ? ».

En achevant ces paroles, il frappa du pied contre terre, comme un homme entièrement possédé de sa douleur et de son désespoir. Il étoit encore occupé de ses tristes pensées, lorsqu'il vit sortir de l'hôtel un valet qui vint à lui, et qui, le prenant par le bras, lui dit : « Venez, suivez-moi, le seigneur Sindbad, mon maître, veut vous parler. »

Le jour qui parut en cet endroit, empêcha Scheherazade de continuer cette histoire ; mais elle la reprit ainsi le lendemain.

72^e Nuit.

SIRE, votre majesté peut aisément s'imaginer que Hindbad ne fut pas peu surpris du compliment qu'on lui faisait. Après le discours qu'il venait de tenir, il avait sujet de craindre que Sindbad ne l'envoyât chercher pour lui faire quelque mauvais traitement ; c'est pourquoi il voulut s'excuser sur ce qu'il ne pouvait abandonner sa charge au milieu de la rue ; mais le valet de Sindbad l'assura qu'on y prendrait garde, et le pressa tellement sur l'ordre dont il étoit chargé, que le porteur fut obligé de se rendre à ses instances.

Le valet l'introduisit dans une grande salle, où il y avait un bon nombre de personnes autour d'une table couverte de toutes sortes de mets délicats. On voyait à la place d'honneur un personnage grave, bien fait et vénérable par une longue barbe blanche ; et derrière lui, étoit debout une foule d'officiers et de domestiques fort pressés à le servir. Ce personnage étoit Sindbad. Le porteur, dont le trouble s'augmenta à la vue de tant de monde et d'un festin si superbe, salua la compagnie en tremblant. Sindbad lui dit de s'approcher ; et après l'avoir fait asseoir à sa droite, il lui servit à manger lui-même, et lui fit donner à boire d'un excellent vin, dont le buffet étoit abondamment garni.

Sur la fin du repas, Sindbad, remarquant que ses convives ne mangeaient plus, prit la parole ; et s'adressant à Hindbad, qu'il traita de frère, selon la coutume des Arabes lorsqu'ils se parlent familièrement, lui demanda comment il se nommait, et quelle étoit sa profession. « Seigneur, lui répondit-il, je m'appelle Hindbad. » « Je suis bien aise de vous voir, reprit Sindbad, et je vous réponds que la compagnie vous voit aussi avec plaisir ; mais je souhaiterois d'apprendre de vous-même ce que vous disiez tantôt dans la rue. » Sindbad, avant que de se mettre à table, avoit entendu tout son discours par la fenêtre ; et c'étoit ce qui l'avoit engagé à le faire appeler.

À cette demande, Hindbad, plein de confusion, baissa la tête, et repartit : « Seigneur, je vous avoue que ma lassitude m'avoit mis en mauvaise humeur, et il m'est échappé quelques paroles indiscrètes que je vous supplie de me pardonner. »

« Oh ne croyez pas, reprit Sindbad, que je sois assez injuste pour en conserver du ressentiment. J'entre dans votre situation ; au lieu de vous reprocher vos murmures, je vous plains ; mais il faut que je vous tire d'une erreur où vous me paraissez être à mon égard. Vous vous imaginez, sans doute, que j'ai acquis sans peine et sans travail toutes les commodités et le repos dont vous voyez que je jouis ; désabusez-vous.

Je ne suis parvenu à un état si heureux, qu'après avoir souffert durant plusieurs années tous les travaux du corps et de l'esprit que l'imagination peut concevoir. Oui, seigneurs, ajouta-t-il en s'adressant à toute la compagnie, je puis vous assurer que ces travaux sont si extraordinaires, qu'ils sont capables d'ôter aux hommes les plus avides de richesses, l'envie fatale de traverser les mers pour en acquérir.

Vous n'avez peut-être entendu parler que confusément de mes étranges aventures, et des dangers que j'ai courus sur mer dans les sept voyages que j'ai faits ; et puisque l'occasion s'en présente, je vais vous en faire un rapport fidèle : je crois que vous ne serez pas fâchés de l'entendre. »...

Vers (835-840)

A-t-on vraiment lu Sindbad le Marin ? Si, pour des millions de lecteurs, le nom magique de Sindbad est inséparable de celui de Schéhérazade, c'est grâce à un subterfuge d'Antoine Galland, premier traducteur des Mille et Une Nuits au XVIII^e siècle. Car les aventures de l'intrépide marin, René R. Khawam nous le prouve, n'ont jamais fait partie des Nuits. Mieux, le texte qu'en donna Galland, et que la plupart des éditeurs ont repris après lui, n'est que l'"adaptation", fort édulcorée, d'un roman composé à Bagdad dès le IX^e siècle.

Ce roman, René R. Khawam en donne ici la première traduction intégrale, établie à partir des manuscrits anciens. "Louanges à Dieu, Le Seigneur des Mondes !" dit le conteur quand il a fini de nous narrer les voyages de Sindbad le Marin. Et louanges à ceux qui nous permettent, ici, de les lire !

Les Aventures de
**Sindbad
le Marin**
Jibretto



*Traduction intégrale à partir des manuscrits
originaux arabes par René R. Khawam*

Le Lion et le Chacal, miniature persane, 1429, Topkapi (Istanbul-Turquie). Des fables d'Ésope, réunies par Démétrios de Phalère vers 300 av. J.C., à celles de La Fontaine, rédigées au 17^e s., en passant par les fables de Bidpai, réunies sous le nom de Pañcatantra et traduites au 6^e s. en moyen-perse, la tradition des fables animalières à caractère philosophique et moral ne s'est jamais démentie, car leur portée et leur message sont universels.



La nécessité du secret (Fable)

Le mensonge est, certes, une pratique détestable, mais l'usage de la vérité peut exposer celui qui s'y adonne à de sérieux problèmes. Les diseurs de vérités prennent en effet le risque de ne pas être bien vus par leur entourage. C'est pourquoi plusieurs contes des Mille et Une Nuits insistent sur la nécessité du secret. Ainsi, dans le Conte du renard et du loup, le loup dit au renard de ne point parler de ce qui ne le regardait pas sous peine d'entendre ce qui lui déplairait. Ce à quoi le renard renchérit, en citant un sage anonyme :

« Ne prends pas la parole si l'on t'interroge, ne réponds pas si l'on ne t'y convie ; laisse ce qui ne te concerne pas pour ce qui te regarde, et surtout ne donne point de conseils aux méchants, ils ne te récompenseront qu'en mal. »

Mais si toute vérité n'est pas bonne à dire, et qu'il vaut souvent mieux la taire que la révéler, il peut arriver qu'un secret trop bien gardé soit puni du châtement suprême. L'Histoire de l'âne, du bœuf et du laboureur, raconté par le vizir à sa fille Schéhérazade au tout début du recueil des Mille et Une Nuits, avant même que la jeune femme ne rejoigne le roi Shahriyar, raconte l'aventure d'un laboureur qui possède la faculté de comprendre le langage des oiseaux et de tous les animaux, mais qui ne doit révéler son secret à personne, au risque de mourir. C'est ainsi qu'il surprend les propos que se tiennent l'âne et le bœuf, et en conçoit un tel fou rire que sa femme lui demande les raisons de son hilarité.

Il lui répond que c'est son secret, et qu'il ne peut le lui révéler au risque d'y perdre la vie. Son épouse croit qu'il se moque d'elle et lui intime l'ordre de tout lui révéler, sans quoi elle le quittera. Le pauvre homme s'apprête donc à passer de vie à trépas pour prix de cette vérité qu'il ne peut garder pour lui, lorsqu'il entend le coq lui donner un sage conseil : celui de flanquer une correction à sa femme pour lui apprendre à se mêler de ce qui ne la regarde pas!

Si certains, comme le laboureur, sont contraints à ne pas dire la vérité, d'autres sont obligés, par leur nature même, à ne pratiquer que le mensonge, comme dans ce conte où un scorpion demande à une tortue de l'aider à passer de l'autre côté d'une mare. La tortue commence par refuser, car elle connaît la nature perfide et trompeuse du scorpion.

- Tu me piqueras de ton dard et je mourrai de ton venin ! s'exclame-t-elle. Dans ce cas, nous serions deux à mourir, puisque je ne sais pas nager. Je n'ai donc pas intérêt te piquer ! plaide l'insecte.

La tortue se range à cet argument et accepte de transporter le scorpion qui, au beau milieu de la mare, enfonce son dard dans la chair de la tortue, qui lui dit : Pourquoi as-tu fait cela ? Pourquoi as-tu menti ?

Parce que c'est dans ma nature, répond le scorpion en s'enfonçant sous les eaux avec la tortue.

Voici l'histoire d'un lion puissant qui vivait dans une vaste plaine herbeuse. Bien qu'il fut gentil, la plupart des animaux le craignaient et il n'avait pas beaucoup d'amis. Mais tout cela devait changer quand un jour, le lion eut des ennuis. Voulez-vous savoir ce qui arriva ?

Voyons si nous pouvons le découvrir !

Eh bien...Ce jour-là, le lion se mit en route pour aller explorer l'autre extrémité de la plaine. Au bout d'un certain temps, comme il commençait à avoir soif, il descendit jusqu'au grand lac pour boire. Il barbota un peu et lapa l'eau fraîche. Mais quand il tenta de regagner la rive, il sentit qu'il s'enfonçait doucement dans la vase. Il essaya de se dégager, mais plus il luttait, plus il s'envasait. Il regarda le soleil pour qu'il lui vienne en aide, mais celui-ci était en train de se reposer derrière un amas d'épais nuages sombres. Quand vint le soir et que la lune monta dans le ciel sombre, le lion était toujours coincé dans l'eau. Il appela la lune à son secours, mais elle était trop occupée à bavarder avec une étoile pour l'entendre. Il ne tarda pas à renoncer à l'espoir d'être secouru un jour.

A ce moment-là un petit chacal arriva en chantonnant. « Mon Dieu ! Un lion ! » s'exclama-t-il. Interloqué et terrifié, le chacal s'apprêtait à bondir dans le sous-bois pour se mettre à l'abri quand le lion l'appela : « Aidez-moi ! Monsieur le Chacal, aidez-moi, s'il-vous plaît ! Je suis complètement pris dans cette vase. - Le roi de la jungle me demande de l'aider ? » songea le chacal avec étonnement. Se tournant vers le lion, il dit : « Mais si je vous libère, vous ne ferez qu'une bouchée de moi !

-Non, je vous le promets, et je suis un lion de parole. N'ayez pas peur, s'il vous plaît, dit le lion. Si vous m'aidez, je serai votre ami pour toujours. » Comme le chacal était une âme charitable qui n'aimait pas voir les autres souffrir, il prit son courage à deux mains et s'approcha du lion. Il se mit à creuser encore et encore en soufflant comme un bœuf, et finit par dégager la vase autour des grosses pattes du lion. En faisant un effort monumental, celui-ci réussit à les sortir l'une après l'autre de la vase. Puis il escalada la rive tant bien que mal, secoua sa longue crinière, et rejetant sa tête en arrière, il rugit : « Je suis libre ! Et c'est entièrement à toi que je le dois, mon ami. Il est tard, et il fait nuit, et j'habite loin d'ici.

- Pourrais-tu m'aider encore en me permettant de passer la nuit chez toi ? demanda-t-il.

- Eh bien, euh...fit le chacal sans conviction.

- Bien sûr, je te donne ma parole que je ne vous ferai aucun mal, à toi, et à ta famille, interrompit le lion, qui voyait l'inquiétude de son nouvel ami. - Si tu le promets, dans ce cas, je suppose que...oui, tu es le bienvenu, mais ma maison est petite et sans grand confort », répondit le chacal, qui voyait qu'il pouvait faire confiance au lion.

Ils prirent donc le chemin de la maison du chacal. En voyant arriver le lion, Mme Chacal fut interloquée et les petits chacals eurent si peur qu'ils coururent se cacher derrière son dos.

« Ne vous inquiétez pas, mes chéris. Le lion est mon ami », déclara fièrement le chacal, avant d'expliquer comment il l'avait sauvé de la vase. Mme chacal restait plutôt méfiante.

Mais le lion dit : « Aujourd'hui, tu m'as rendu un grand service, mon ami. En tant que roi de la jungle, je voudrais te remercier de ta grande gentillesse en prenant désormais soin de toi et de ta famille. Je voudrais que tu viennes vivre avec moi et les miens dans notre luxueuse tanière royale. »

Après s'être consultés, les chacals acceptèrent, et le lendemain matin, ils se mirent tous en route pour la tanière du lion. Les familles cohabitèrent dans la joie, et, au fil du temps, le lion et le chacal devinrent les meilleurs amis du monde. Cependant, leur amitié en vint peu à peu à contrarier la lionne, qui se mit à craindre que le lion n'aime la famille du chacal plus que la sienne. Plus elle s'attardait sur cette pensée, plus les graines de la jalousie de mirent à pousser dans son cœur jusqu'à prendre le pas sur toute autre considération.

Un jour, elle décida donc que la famille Chacal devait s'en aller. A partir de ce moment-là, dès qu'elle se trouvait seule avec Mme Chacal, la lionne trouvait à redire à son comportement ou critiquait les petits chacals. Au début, Madame Chacal ne prêta pas attention aux manières désagréables de la lionne, mais un jour, après une journée horrible, elle finit par dire à son mari : « Je crains que nous ne soyons plus les bienvenus ici. Mme Lionne se plaint de tous mes faits et gestes. Le lion doit vouloir que nous partions. ». Toutefois, ne croyant pas que le lion puisse rompre sa promesse, le chacal alla le trouver immédiatement et lui dit : « Mon ami, peut-être avons-nous abusé de ton hospitalité ; ton épouse semble ne plus vouloir de nous ici ; veux-tu que nous partions ? » Surpris, le lion interrogea sa femme : « Est-ce la vérité, ma chère ? Veux-tu que nos amis s'en aillent ? » Levant tristement les yeux, Madame Lionne répondit : « Je suis désolée, mais ces derniers temps, tu sembles faire passer la famille Chacal avant la tienne. Tu ne sembles plus te soucier beaucoup de nous. »



*Le chacal
Dimna à G et
le Lion
(El Assad à
D)
Illustration
Ibn al-
Muqaffa' :
« Kalila Wa
Dimna »*

Ma femme chérie ! répondit le lion. Je t'assure que mon amour pour toi et nos lionceaux n'est nullement amoindri par celui que je porte à nos amis. Quand le chacal m'a sauvé la vie, je suis devenu son obligé pour le restant de mes jours, c'est pourquoi je leur ai offert ma protection, à lui et à sa famille. Prendre soin d'eux ne fait qu'enrichir l'amour que j'ai pour toi et pour nos petits. »
En entendant cela, la lionne eut terriblement honte de sa jalousie ; elle s'excusa longuement auprès de la famille Chacal et, à compter de ce jour, elle devint très amie avec la charmante Mme Chacal.

Ma femme chérie ! répondit le lion. Je t'assure que mon amour pour toi et nos lionceaux n'est nullement amoindri par celui que je porte à nos amis. Quand le chacal m'a sauvé la vie, je suis devenu son obligé pour le restant de mes jours, c'est pourquoi je leur ai offert ma protection, à lui et à sa famille. Prendre soin d'eux ne fait qu'enrichir l'amour que j'ai pour toi et pour nos petits. »
En entendant cela, la lionne eut terriblement honte de sa jalousie ; elle s'excusa longuement auprès de la famille Chacal et, à compter de ce jour, elle devint très amie avec la charmante Mme Chacal.

Dès lors, les deux familles vécurent jusqu'à la fin de leurs jours dans le plaisir de leur compagnie mutuelle ; plus jamais il n'y eut entre elles l'ombre d'un ressentiment ou d'une dispute. Et, des générations durant, leurs descendants vécurent heureux ensemble. »
Parfois, il est facile de laisser la peur et la jalousie obscurcir son jugement. Le sage sait qu'il y a assez d'amour dans son cœur pour toutes les créatures qui peuplent le monde. Publié par Thomas

***Morale** - L'histoire du « Lion et du Chacal » pour enfants montre comment réfléchir rapidement avec courage, sagesse et bravoure peut vous aider dans les situations difficiles et à être prudent avant de faire confiance à quelqu'un . Alors racontez-la et d'autres histoires morales aussi intéressantes à vos enfants avant de les coucher.*

Les plaisirs de la Chair

E. BRASEY : *Les sept portes des Mille et une nuits*, Ed. du Chêne, 2003 - Hachette
livre – 5^{ème} porte (les voyages et les prisons), p. 34

Dans l'univers érotique des Mille et Une Nuits, se sont souvent les femmes qui prennent les initiatives amoureuses. Comme le note Malek Chebel : « L'initiation de l'homme puéril et dévirilisé est faite par des femmes précoces, très avisées, libres ou débauchées, portées sur la chose sexuelle. [...] Partant de là, la question sexuelle va se situer au cœur des Mille et Une Nuits. La femme est initiation et jouissance, libido plus qu'affection ou tendresse, lorsque l'homme, en tant que consommateur, n'est que destruction, guerre et tyrannie. »

Dans ce conte-cadre, l'épouse de Shah Zaman commet l'adultère, non pas avec un prince de son rang, mais avec un « esclave noir du service des cuisines », ajoutant ainsi à la trahison conjugale l'humiliation sociale et raciale. Comme le précise Jamel Eddine Bencheikh, la trahison des épouses royales « constitue un crime contre l'ordre religieux, moral, politique et social, » et « cet adultère royal est commis avec des esclaves et, qui plus est, avec des esclaves noirs, ce qui ajoute au désordre l'infamie et la perversité ». L'épouse de Shahriyar va plus loin encore dans la perversité sexuelle et la corruption des valeurs en organisant des orgies dans les jardins du palais. Dissimulé derrière une fenêtre, Shah Zaman « ... » vit la grande porte s'ouvrir et laisser passer vingt jeunes servantes dix blanches et dix noires. Croyant son beau-frère parti, l'épouse de son frère s'avance en cette compagnie, toute de grâce et de beauté. Le cortège parvint à une vasque. On s'assit autour du jet d'eau, tout le monde se déshabilla et il se révéla que les servantes noires étaient des hommes. 96



La reine cria alors un nom : « Mas'ud » . Un esclave noir sauta du haut d'un arbre et la rejoignit. Il lui mit les jambes en l'air, se glissa entre ses cuisses et la posséda. A ce signal, chaque esclave s'unit à l'une des jeunes filles. Ils ne cessèrent de se donner des baisers, de s'enlacer, de se prendre et de se reprendre jusqu'à la tombée de la nuit ».

Lorsque Shahriyar assiste à son tour à cette scène de débauche, le dispositif orgiaque observe point par point la même mise en scène : « Les dix couples se formèrent et la reine appela Mas'ud, qui descendit d'un arbre en disant : -Que me veux-tu, petite maquereille, mon petit trou, je suis Sa'd le baiseur, Mas'ud le fortuné. La reine éclata de rire, se jeta sur le dos et se fit monter par l'esclave.

Dans ces descriptions fort crues, l'amour charnel est présenté sous une forme grossière et brutale, presque bestiale. Le fait que Mas'ud, l'esclave noir, saute du haut d'un arbre renforce d'ailleurs sa nature animale. Ajoutons que, dans l'imaginaire fantasmagorique des Mille et une nuits, les Noirs sont toujours réduits à ces deux constantes leur abaissement social et leur supériorité sexuelle. Celle-ci est parfois nommément invoquée, comme dans l'Histoire du jeune homme racontée dans le Conte du pêcheur et du démon, où une épouse infidèle va rejoindre son amant noir, un esclave hideux qui l'humilie et l'insulte parce qu'elle a trop tardé à venir le rejoindre : Tu mens, espèce de putain. Je jure par la virilité des Noirs - et qu'elle soit réduite à n'être plus que celle des Blancs - je jure que si tu t'attardes encore une seule fois, je ne serai plus ton amant et ne mettrai plus mon corps sur le tien. Maudite sois-tu, comment peux-tu me délaisser pour suivre tes désirs, Ô puante, chienne, la plus ignoble des Blanches ! »

Bencheikh, le traducteur de ces lignes, commente ainsi la scène : « Nous trouvons ici la plus forte évocation de l'abjection dans laquelle peut tomber une femme livrée à sa sexualité. Ce qui n'avait été qu'entrevu avec les épouses de Shahriyar et de son frère est ici détaillé avec insistance. On pourrait même parler de perversité tant la description se précise et devient le sujet du récit. Le spectacle de la femme sauvage, souillée, humiliée, dévorée par le désir de l'autre sexe devient un objectif en soi.



©Henri Matisse, Les Mille et Une Nuits (1950), gouache sur papier découpé et collé, H : 54 3/4 in. x L : 147 1/4 in. (139,07 x 374,02 cm), Carnegie Museum of Art, Pittsburgh : Acquis grâce à la générosité de la Famille Sarah Mellon Scaife, 71.23 © Succession H. Matisse



Les Nuits sont un trésor inépuisable où l'art de raconter est aussi celui de nous conduire sur les chemins de notre humanité. La civilisation islamique qui s'est exprimée en langue arabe a une très longue histoire. Les Mille et Une Nuits l'ont accompagnée pendant près de dix siècles.

Il est maintenant presque certain que le noyau initial – le récit-cadre de Shéhérazade, d'origine persane avec des emprunts indiens – a été islamisé et traduit au VII^e siècle en Irak et, peut-être, plus précisément, à Bagdad. Si le manuscrit le plus ancien date du XV^e siècle, l'univers des Nuits n'a cessé de s'enrichir au fil du temps, de proliférer en un labyrinthe gigantesque.

INSTITUT
DU MONDE
ARABE

معهد العالم
العربي

Haroun Errachid et les deux adolescentes

On raconte qu'une nuit Haroun Al-Rachid s'étant couché entre deux belles adolescentes qu'il aimait également, dont l'une était de Médine et l'autre de Koufa, ne voulut pas exprimer sa préférence, quant à la terminaison finale, spécialement à l'une au détriment de l'autre. Le prix devait donc revenir à celle qui le mériterait le mieux. Aussi l'esclave de Médine commença par lui prendre les mains et se mit à les caresser gentiment, tandis que celle de Koufa, couchée un peu plus bas, lui massait les pieds et en profitait pour glisser sa main jusqu'à la marchandise du haut et la soupeser de temps en temps. Sous l'influence de ce soupèsement délicat, la marchandise se mit soudain à augmenter de poids considérablement. Alors l'esclave de Koufa se hâta de s'en emparer et de la cacher dans le creux de ses mains ; mais l'esclave de Médine lui dit : « Je vois que tu gardes le capital pour toi seule, et tu ne songes même pas à m'abandonner les intérêts ! » Elle repoussa sa rivale et s'empara du capital à son tour en le serrant soigneusement dans ses deux mains. Alors l'esclave ainsi frustrée, qui était fort versée dans la connaissance des traditions du Prophète, dit : « C'est moi qui dois avoir droit au capital, en vertu de ces paroles du Prophète : "Celui qui fait revivre une terre morte en devient le seul propriétaire !" » Mais l'esclave de Médine, qui ne lâchait pas la marchandise, n'était pas moins versée dans la Sunna que sa rivale et lui répondit : « Le capital m'appartient en vertu de ces paroles du Prophète : "Le gibier appartient, non point à celui qui le lève, mais à celui qui le prend !" » Lorsque le Khalif eut entendu ces citations, il les trouva si justes qu'il satisfît également les deux adolescentes cette nuit-là...



La sensualité et la souffrance

*E. BRASEY : Les sept portes des Mille et une nuits, Ed. du Chêne, 2003 - Hachette livre –
5^{ème} porte (les voyages et les prisons), p. 81*

Les Mille et Une Nuits baignent dans une atmosphère profondément sensuelle, où les cinq sens sont en permanence sollicités ou détournés. Cinq sens, mais mille et une façons de les éveiller ou de les endormir, de les encenser ou de les mépriser, de les combler ou de les contrarier, de les satisfaire ou de les frustrer, de les renouveler ou de les éteindre à jamais. Les contes de ce recueil offrent tour à tour, à qui a des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un nez pour sentir, une langue pour goûter et des mains pour toucher, la beauté et la hideur, l'harmonie des sons et la cacophonie, les plus suaves effluves et les pires pestilences, la douceur du sucré et l'amertume du fiel, le plaisir de la caresse et la douleur de la torture. Sensualité et souffrance se côtoient en permanence, et l'une succède inéluctablement à l'autre, comme la nuit succède au jour, comme la mort succède inévitablement à la vie.

Ces quatre sens que vous ne connaissez pas : Par Pierre Ropert Mis à jour le 12/01/2018



Depuis Aristote, l'être humain a cinq sens : la vue, le toucher, l'ouïe, l'odorat et le goût. Cinq seulement ? Il existe aujourd'hui, parmi les scientifiques, un consensus qui admet quatre nouveaux sens, encore méconnus : la proprioception, l'équibrioception, la thermoception et la nociception. Chez Aristote, *l'âme c'est un peu la fonction vitale par excellence*, racontait Jean-Louis Labarrière, directeur de recherche au CNRS, *dans les chemins de la philosophie, en mars 2016*. De ce point de vue, pour nous autres [philosophes] modernes, le traité qu'on appelle "de l'âme" d'Aristote, serait mieux intitulé "traité du vivant". Les modernes sont souvent surpris, quand on ouvre le traité de l'âme d'Aristote. De quoi parle-t-il ? de sensations la plupart du temps, la sensation en général, les cinq sens en particulier" : des sens externes aux sens internes.

Depuis une vingtaine d'années, les scientifiques ont remis en question cette définition des sens. Ils estiment qu'il existe d'autres sens, qui ne seraient pas des sens externes, comme ceux identifiés par Aristote, mais internes. Docteur de l'université Pierre et Marie Curie, François Le Corre a réalisé une thèse intitulée *Distinguishing the senses: Individuation and classification (Distinguer les sens : individuation et classification)* : « À la suite de travaux en neurosciences et en psychologie cognitive, on a découvert l'existence de neurones dits multisensoriels, et on a réalisé que l'expérience que nous avons de notre monde, ou de notre environnement direct, n'est pas unisensorielle mais multisensorielle, et ce, de façon systématique. On a découvert notamment que la perception auditive pouvait être fortement influencée par la perception visuelle, ou encore que la perception auditive Côtés animaux influencer notre perception gustative. ». Ainsi, si dans un environnement bruyant, nous sommes capables de comprendre ce que la personne face à nous raconte malgré le bruit ambiant, c'est parce que nous la regardons au niveau des yeux ou du visage : l'information auditive va être complétée par ce que l'on voit. François Le Corre poursuit : "L'idée classique c'est de considérer qu'on a trop longtemps négligé les sens qu'on appelle internes au profit des sens qu'on dit externes, parce qu'observables. [...] Il y a un large consensus chez les scientifiques de type 'sciences dures' en faveur de l'hypothèse qu'il existe plus de cinq sens. Ils y ajoutent sans problème la thermoception, la nociception, la proprioception et l'équibrioception... Pour les sens humains en tout cas."

Côtés animaux, on a en effet identifié depuis un moment déjà des sens qui sont ou bien plus développés que l'être humain (la vision infrarouge par exemple), ou des sens que l'humain ne possèdent pas, comme l'électroception (la capacité à percevoir les champs électriques) ou la magnétoception (la capacité à percevoir des champs magnétiques), qu'utiliseraient par exemple les oiseaux pour s'orienter ou encore le renard roux pour chasser des proies dissimulées sous la neige.



*Dans une interview Le Point, Yves Agid, neurologue et membre fondateur de l'institut du cerveau et de la Moelle épinière (ICM) en France, déclarait :
"le cerveau est en petit ce que l'Univers est en grand".*

YVES AGID

Le cerveau, machine à inventer

*Comment
naissent
les grandes
découvertes*



ALBIN MICHEL

La Proprioception : savoir où se situent nos propres membres

C'est certainement le sens supplémentaire identifié le plus tôt. Dès 1906, le physiologue anglais Charles Sherrington propose ce terme, que d'autres scientifiques avaient qualifié de "sens musculaire" ou "sens kinesthétique". Il désigne notre capacité à identifier l'emplacement de nos propres membres. "La proprioception c'est la capacité que nous avons à détecter la position de certains membres de notre corps, précise François Le Corre. Par exemple quand vous voulez ouvrir une porte, vous allez devoir ouvrir votre main d'une certaine manière, exercer une certaine force, etc... Cette détection d'informations de type proprioceptif n'est que rarement consciente, et c'est peut-être pour cette raison d'ailleurs que nous avons longtemps ignoré ce sens."

L'Équilibrioception : maintenir son équilibre

« Pour l'équilibrioception, on considère que la partie du corps impliquée est le système vestibulaire, situé dans l'oreille interne, qui nous informe sur la position et l'orientation de notre corps », assure François Le Corre. L'équilibrioception est fortement liée à l'audition ; certaines personnes qui souffrent par exemple d'hypoacousie - diminution brutale de l'acuité auditive - peuvent parfois subir des vertiges ou des pertes de l'équilibre."

L'équilibrioception, ou sens vestibulaire, détermine notre sens de l'équilibre. Au même titre que dans la proprioception, le sens de la vue n'est pas nécessaire pour avoir une idée de notre inclinaison.

« L'une des raisons pour lesquelles ils considèrent ce sens comme un sens à part entière, c'est parce que la capacité à tenir en équilibre, et à faire tenir des objets en équilibre sur la tête, est considérée comme une capacité qui permet de différencier les êtres humains des autres animaux non-humains. Cette symbolique des sens est ce qui convainc certains chercheurs en sciences sociales à défendre que les sens ne sont pas seulement des systèmes biologiques, mais également des systèmes culturels - une hypothèse que l'on trouve déjà formulée chez le jeune Marx dans ses Manuscrits de 1844 ».

La Thermoception : ressentir les températures

Sollicitée en permanence, notre aptitude à détecter la température semble être une évidence : c'est la thermoception, ou thermoréception. Elle est la sensation non douloureuse de la température grâce à des récepteurs cutanés : les thermorécepteurs, situés dans notre corps, et plus particulièrement dans notre épiderme.

Il faut d'ailleurs différencier les thermorécepteurs cutanés des thermorécepteurs homéostatiques, qui permettent de contrôler la température interne du corps.

La Nociception : connaître la douleur

La nociception est le sens de la douleur qui permet au corps de réagir de façon appropriée. Cette fonction défensive permet au système nerveux d'intégrer le stimulus de la douleur grâce aux nocirécepteurs, qui peuvent être cutanés (et liés aux thermocepteurs quand les températures sont insupportables), musculaires ou articulaires.



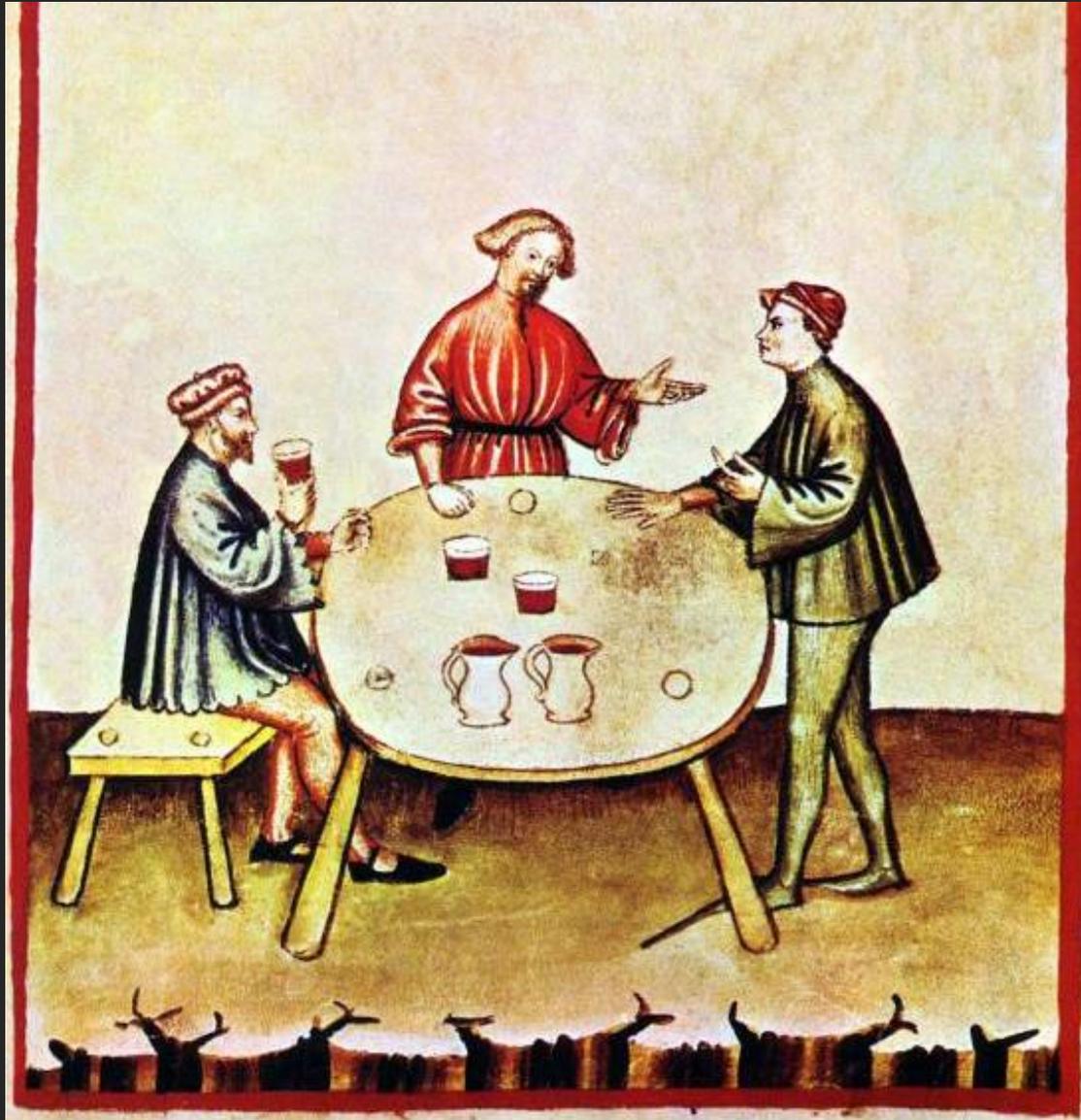
Le goût

Dans l'Univers des Mille et Une Nuits, on ne mange pas que pour se nourrir, mais pour éveiller les papilles et flatter le palais. Le marché de Bagdad, comme tous les marchés d'Orient, était largement approvisionné en mille marchandises tout aussi appétissantes les unes que les autres, dont la vue seule aurait fait saliver le gastronome le plus exigeant. L'un des contes les plus anciens des Mille et Une Nuits, le Conte du portefaix et des trois dames, décrit avec un grand luxe de détails les mets succulents et les boissons enivrantes que le chaland pouvait se procurer dans l'immense marché.

Un jour où il se tenait dans le souk, appuyé sur son couffin, un jeune portefaix, humble porteur de colis et de marchandises, dont la pauvreté était compensée par la jeunesse et la figure avenante, fut hélé par une femme enveloppée dans un ample voile de soie de Mossoul, doublée de brocart et semée de paillettes d'or :

« Ô toi, portefaix, prends ta hotte et suis-moi ! »

La dame de Bagdad frappa tout d'abord à la porte d'un chrétien qui, en échange d'un dinar, lui apporta une cruche de son meilleur vin. Puis elle entraîna le jeune homme jusqu'à la devanture d'un fruitier où elle se fournit en pommes de Syrie, d'Uthman, en pêches d'Oman, de Damas, en concombres du Nil, en coings en jasmins d'Alep, nénuphars en citrons d'Égypte, en cédrats du sultan, en baies de myrte, en fleurs de henné, en résédas, en marguerites, en renoncules, en anémones rouge sang, en violettes, en fleurs de grenadier, en narcisses et en roses blanches. Tous ces délices de fruits et de fleurs furent placés à leur tour dans le couffin. Puis la dame entraîna le portefaix jusqu'à l'étal du boucher, où elle commanda dix livres d'une viande tendre et succulente qui fut enveloppée dans une feuille de bananier. Elle se rendit alors chez le marchand de fruits secs, où elle choisit des amandes grillées, des pistaches décortiquées, des raisins secs de Tihama et tous autres amuse-bouches destinés à accompagner la boisson.



Elle alla ensuite jusqu'à l'étal du pâtissier, chez qui elle acheta un plateau garni de gâteaux au beurre parés d'entrelacs de sucre, de crêpes veloutées farcies et parfumées au musc, de biscuits appelés saboun, de petits pâtés, de galettes au citron, d'éclairs, de confitures appétissantes, de sucreries appelées mouchabac, de confiseries en forme de peigne, de doigts, de bouchées du cadi au beurre, au lait et au miel. Et tous ces ingrédients prenaient place dans le couffin du portefaix, qui s'écria :

« Si j'avais su, je serais venu avec un mulet pour porter toutes ces bonnes choses ! »

Mais les nourritures des Mille et Une Nuits ne se contentent pas de flatter le palais, les papilles et la langue. Parfois, le goût d'un plat suffit à raviver la mémoire et les souvenirs anciens, comme la madeleine de Proust, et parvient même à réunir les familles dispersées. Dans le Conte du vizir Nur ad-Din et de son frère Shams ad-Din, Badr ad-Din, fils du vizir du Caire Nur ad-Din reconverti dans la restauration à Damas, sert à son fils A'djib qu'il ne reconnaît pas, car il est le fruit d'une unique nuit d'amour un dessert à base de grenade préparé d'une façon très particulière que lui avait enseigné jadis sa mère. Celle-ci sert le même plat à son petit-fils de retour, mais ce dernier le recrache, affirmant que les grenades du restaurateur étaient bien meilleures.

Surprise qu'un simple traiteur de Damas parvienne à rivaliser avec sa cuisine et celle de Badr, son fils disparu qu'elle cherche en vain depuis des années, la mère envoie un serviteur chercher l'un de ces plats de grenades dont A'djib fait tant de cas.

En le goûtant à son tour, elle comprend alors que son fils en est l'auteur :

« Il faut que mon fils soit de ce monde, car personne d'autre n'aurait préparé ainsi ces grains de grenade. C'est bien mon fils, Badr ad-Din Hasan, pas de doute. Non, pour cette cuisine-là, il n'y a que lui et moi, c'est moi qui lui ai appris. »

E. BRASEY : Les sept portes des Mille et une nuits, Ed. du Chêne, 2003 - Hachette livre – 5^{ème} porte (les voyages et les prisons), p. 34



Sensualité orientale

L'odorat

Après le goût, c'est l'odorat qui, derrière la Porte des Sens, se trouve sollicité par les fragrances subtiles exhalées par les parfums d'Arabie, les eaux aromatisées aux fleurs, les encens et le musc. Ainsi, dans les boutiques des parfumeurs du marché de Bagdad planaient mille odeurs propres à contenter le nez le plus délicat et à réveiller le flair le plus récalcitrant. On y trouvait de l'eau de rose, de l'eau de fleur d'oranger, de l'eau de saule et bien d'autres encore, ainsi que des aspersoirs d'eau de rose musquée, des grains d'encens mâle, du bois d'aloès, de l'ambre gris, du musc et des chandelles en cire d'Alexandrie. Toutes ces senteurs mélangées éveillaient et exacerbaient les sens.

D'entre ces senteurs, certaines reviennent plus souvent que d'autres dans l'univers olfactif des Mille et Une Nuits, comme l'eau de rose, répandue sur les amants tombés en pâmoison, le musc, odeur animale associée à la sexualité, et l'encens, favorisant plutôt l'élévation spirituelle. Les poèmes sont aussi l'occasion d'évoquer les parfums subtils, et de les associer à la personne aimée : « Ô toi dont la joue offre ce grain pareil au grain de musc sur l'hyacinthe, Fais-moi la grâce d'être à moi, ne sois pas cruelle, ô désir de mon cœur, ô hyacinthe ! »



Parfois, les contes suggèrent même des parfums étranges et surnaturels qui n'existent pas ici-bas, comme le parfum magique que respire le troisième calender après qu'il a franchi la porte interdite (voir le conte en fin de chapitre) : « Dès le seuil, je respirai une odeur qui me terrassa de tout mon long, évanoui, un bon moment. Réveillé, je pris sur moi, assurai mon cœur et entrai. Le sol de la pièce était jonché de safran et une huile de prix brûlait dans des lampes d'or et d'argent. Deux grands brûle-parfums, chacun de la taille d'un vase, emplis de braise, d'ambre et d'encens, imprégnaient la pièce de ces senteurs qui se mêlaient à la fumée des chandelles, au musc et au safran. »

Les parfums sont même associés à des villes, telle Le Caire, qui dans l'Histoire du médecin juif bénéficie d'un air « d'une douceur constante et d'une senteur qui passe et ridiculise celle des bois les plus parfumés ».

Un poème précise la nature de ce parfum paradisiaque : « Vais-je quitter Le Caire, sa douceur, ses délices ? Quel autre lieu au monde inspirerait pareil désir ? Laisserai-je un pays qui est parfum quand on le respire, et que tous s'accordent à louer ? [...] »

Ne parlez pas du Caire à la brise : elle en volerait le parfum pour d'autres jardins. »





*Pisk Parfum des 1001 nuits :
Ci-contre à droite le Caire (Egypte)*



*Pisk oud Ispahan
(huile de parfum
concentrée / huile d'attar)*





Puits de lumière du Timche-ye Amin ad-Dauleh, au bazar de Kashan.

Le toucher

Le toucher n'est pas le moindre des cinq sens qui se cachent derrière la quatrième porte secrète, puisque c'est par lui que se prodiguent baisers et caresses, étreintes et accolements, et toutes les autres manières de procurer à la peau douceur et sensations. Dans l'univers propre aux Mille et Une Nuits, le toucher est plus particulièrement associé aux massages relaxants ou sensuels prodigués dans l'humidité complice des hammams ou dans le secret des alcôves

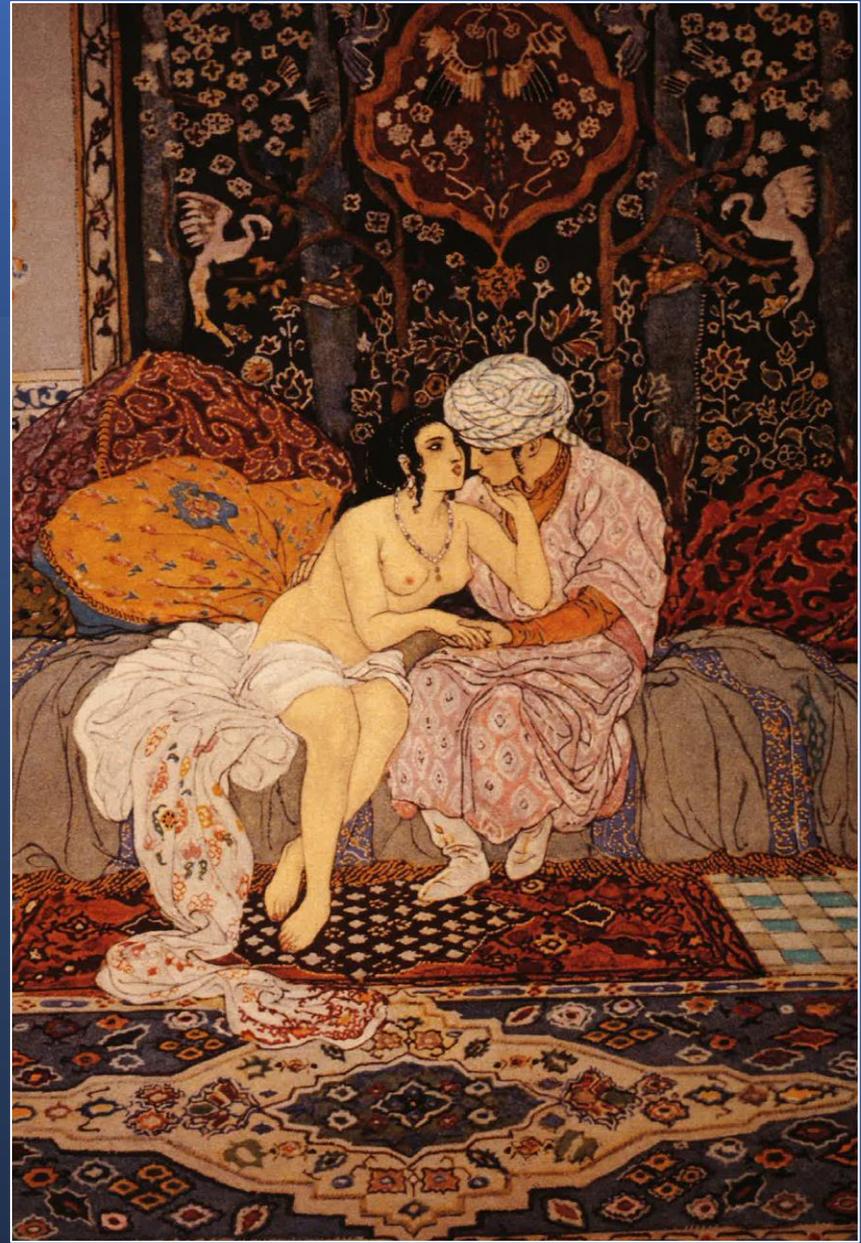
Dans le Conte de 'Ali Shar et de sa servante Zumurrud, cette dernière, déguisée en roi, demande à son amant, qui ne l'a pas reconnue sous son apparence masculine, de lui prodiguer caresses et massages :

- Monte près de moi, sur ce lit, et masse-moi .

'Ali se mit à lui masser pieds et jambes, qu'il trouva plus douces que la soie.

- Masse un peu plus haut, dit Zumurrud.

-Seigneur, pardonne-moi, répondit 'Ali, je ne peux dépasser le genou.



La VUE

La vue est un sens largement sollicité dans les contes des Mille et Une Nuits. Les regards échangés, les clins d'œil, les œillades sont, avant le langage, le moyen de communication privilégié des amants, comme le précise ce poème issu de l' Histoire du deuxième calender : « Que d'amoureux ont usé de leurs paupières, pour dialoguer avec l'aimée, et lui révéler maints secrets. À contempler ses yeux, on est inspiré : on comprend ce qui est arrivé. Comme il est doux de contempler son visage, et quelle éloquence, quand son regard s'exprime. Quand celui-là trace les mots avec ses paupières, et que l'autre les déchiffre avec ses pupilles ! »

La vue est également flattée par la contemplation de la beauté, comme dans ce poème emprunté au Conte du vizir Nur ad-Din et de son frère Shams ad-Din, qui glorifie la beauté du jeune Badr ad-Din Hasan, fils du vizir Nur ad-Din : « Si Beauté était là, pour lui être comparée, Beauté baisserait la tête, confuse. | Et si on lui disait : "Beauté, as-tu vu son pareil?", elle répondrait: "Non, pareil n'ai jamais vu." »

Dans cet autre poème, la beauté est comparée à la lune et au soleil, comme c'est très souvent le cas en Islam : « Lune parfaite au ciel de sa beauté, soleil qui luit aux anémones de ses joues, | Il a fait la beauté prisonnière, et c'est comme s'il avait recueilli toute la beauté d'ici-bas. ». Saisi d'exaltation, le poète va même jusqu'à donner à la beauté humaine une dimension cosmique : « Une nuit que l'astronome veillait, il vit paraître, gracieux, le bel enfant vagabondant sous son manteau. | Les Gémeaux, à cette apparition, restaient songeurs devant tant de beauté émanant de ses flancs. Saturne lui donnait ces cheveux noirs et la couleur du musc à ses tempes. | De Mars il recevait la rougeur de ses joues, le Sagittaire lançait les traits de ses paupières. | Mercure le comblait de l'esprit le plus fin, l'Orse écartait de lui les yeux des médissants, | Et l'astronome, là, tout ébahi de sa vision, ne put que baiser la terre devant elle. »

Badr ad-Din est en effet si beau qu'il éveille le cœur de toutes les femmes : « Quand toutes ces femmes aperçurent Badr ad-Din Hasan, paré de tant de beauté et de grâce, avec ce visage brillant comme croissant de lune, elles se sentirent attirées vers lui. [...] Toutes les femmes, alors, de se rassembler autour de lui avec leurs flambeaux, pour contempler sa beauté... qui les rendait un peu jalouses. Chacune d'elles eût bien aimé se trouver entre ses bras, une heure... ou une année. Le cœur affolé, elles laissèrent tomber le voile qui cachait leur visage, disant : "Heureux qui se devrait à cet homme et à qui il se devrait ! »



En haut : yeux dans les yeux entre amoureux

A droite : Lilium Auratum, de J.F. Lewis (1805-1876),

Christie's Images, Londres.

Sens en éveil : « Elle a paru comme une lune, s'est inclinée comme un rameau de saule, a exhalé un parfum d'ambre et gémi comme une gazelle »





Timur Namal, vers 1575

Un régal pour les yeux

Dans le Conte du portefaix (p. 230), la dame habillée de soie de Mossoul entraîne le portefaix jusqu'à une maison magnifique précédée d'une terrasse spacieuse. Les deux vantaux en bois d'ébène plaqué d'or rouge s'ouvrent alors sur une femme dont la beauté et la grâce sont un véritable régal pour les yeux : une taille mince et bien prise, une poitrine arrondie et jaillissant comme une fontaine, un corps parfait et harmonieux, un front d'une blancheur de lune, des yeux noirs et un cou de gazelle, des sourcils arqués comme le croissant de la nouvelle lune du ramadan, une bouche semblable au sceau de Salomon, des lèvres rouge corail, des dents de perles alignées sur un parterre de roses épanouies, des joues semblables à l'anémone, des seins pareils à des grenades jumelles et un ventre souple et ondulant qui se cache sous l'étoffe de sa robe comme une précieuse lettre contenue dans un étui.

Ils entrent alors dans une salle spacieuse, ornée de marqueteries, de banquettes et d'alcôves masquées par des tentures, au centre de laquelle se trouve un bassin d'eau agrémenté d'une fontaine et, en bonne place, un vaste lit en marbre, incrusté de perles et de pierres précieuses et abrité par un dais de satin rouge, sur lequel se tient une femme plus belle encore que les deux précédentes : elle arbore les charmes d'une femme de Babylone, une taille pareille à l'if, un visage propre à détrôner l'éclat du soleil, une haleine parfumée d'ambre, des lèvres de cornaline et la beauté radieuse d'une étoile brillant dans le ciel.



« Quand l'âme est grande, la beauté est un détail... »

*Sandrine Fillassier,
mère au foyer et fière de l'être !*

La symétrie faciale est un concept utilisé dans le monde de la beauté et de l'esthétique. Il repose sur l'idée que les côtés gauche et droit de la face doivent être, sinon identiques, des images miroir l'un de l'autre



Trichion

Glabella

Menton

L'Ouïe

Dans les Mille et Une Nuits, le sens de l'ouïe est souvent comblé par la musique qui crée une ambiance détendue dans les salons, ou accompagnant la lecture de poésies. Ainsi, dans le Conte du portefaix, la maîtresse de maison se fait apporter un luth et chante de sa suave voix les vers du célèbre poète Abou Nowas sur la musique du non moins célèbre Ischak de Mossoul. Puis, l'une après l'autre, les trois dames récitent des poèmes.

Le Calife dans la corbeille raconte comment Ischak de Mossoul, une nuit d'ivresse, s'assit dans une corbeille qui le hissa jusqu'au balcon d'une maison où il fut reçu par une accorte jeune femme qui, sans connaître son identité, lui chanta des chansons dont il était l'auteur en s'accompagnant au son du luth. Charmé de sa soirée, Ischak de Mossoul revint le lendemain soir en compagnie du calife en personne, incognito comme à l'accoutumée. Le calife fut tellement séduit par la beauté de l'adolescente et par la qualité de son chant, de sa voix et de sa musique que, se faisant soudain connaître, il l'épousa sur-le-champ.





Poète de tous les temps, Abou Nawas (757-815) est né à Ahwaz d'un père arabe et d'une mère persane, et mort à Bagdad

Abū Nuwās, de son vrai nom al-Ḥasan Ibn Ḥāni, Al Ḥakamī est né entre 747 et 762 à Ahwaz (Iran actuel) et décédé vers 815 à Bagdad (Irak), est un poète de langue arabe du califat abbasside. Il est le plus brillant représentant de ce courant poétique du VIII^e à IX^e s. lancé par Bashār Ibn Burd qui a cherché à s'écarter des codes et thèmes de la poésie ancienne, d'inspiration bédouine, en mettant en avant une poésie d'amour, bachique et érotique**, inspirée de la vie citadine. Il compose également des pièces de poésie ascétique (zuhdiyya), ou encore des panégyriques (Madīh) pour ses patrons. De même, on lui attribue la paternité de la poésie cynégétique (tardiyyat). Considéré en son temps comme l'un des plus grands poètes de langue arabe, il est encore aujourd'hui très apprécié dans les pays où cette langue est pratiquée.*

Trois hypothèses sont avancées par la tradition pour expliquer l'origine de son surnom d'« Abū Nuwās ». D'après la première hypothèse, « Nuwās » est le nom d'une montagne ; dans une autre version, un voisin l'aurait surnommé « Abū Nuwās » (« l'homme à la houppe ») par allusion à la disposition de ses mèches de cheveux ; enfin, il se serait lui-même surnommé ainsi en référence au dernier des souverains du royaume de Ḥimyar, Dhū Nuwās.

*Abū Nuwās est encore un jeune garçon quand sa mère le vend à un épicier de Basra. Puis il se rend à Kufa, où il reçoit l'essentiel de sa formation auprès de quelques-uns des plus éminents philologues de l'époque. Il vit apparemment dans des conditions déplorables avant de devenir le protégé des poètes Wāliba Ibn al-Ḥubāb et Khalaf al-Aḥmar. Wāliba, son premier maître, dont il est non seulement le disciple mais aussi le giton***, l'initie à la poésie et au libertinage, et ils fréquentent ensemble le groupe des libertins de Kufa (Mujjān al-Kūfa en Iraq)*

* Vient de Bacchus, dieu grec du vin

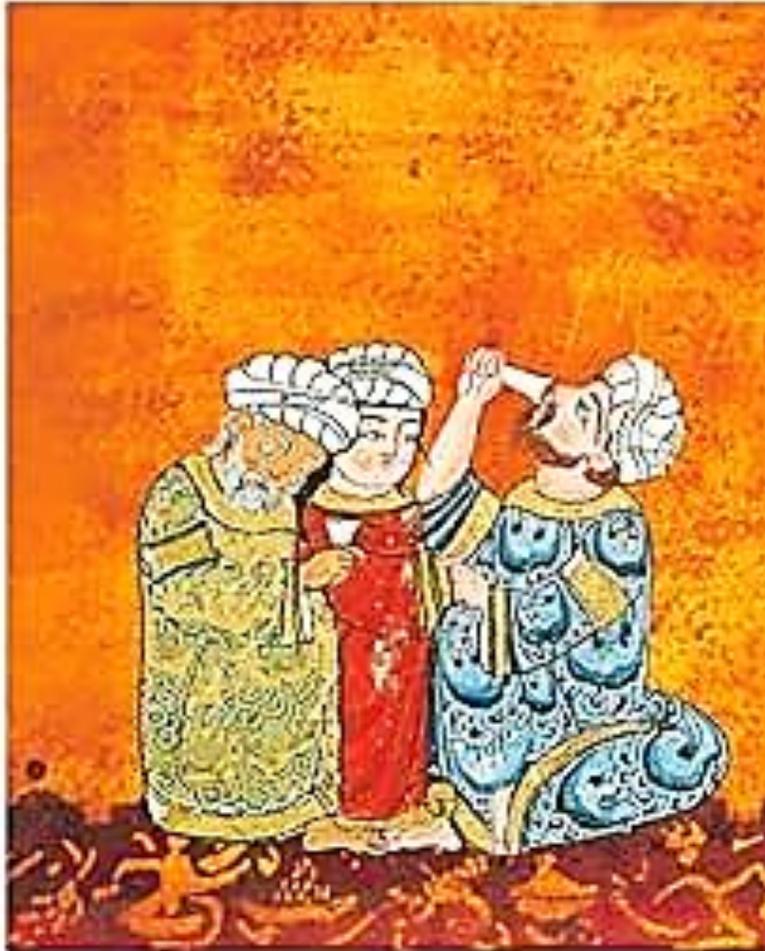
** L'érotisme (du grec ἔρως | érās, « le désir amoureux ») désigne l'ensemble des phénomènes qui éveillent le désir sexuel et les diverses représentations, en particulier culturelles et artis culturelles et artistiques, qui expriment ou suscitent cette affection des sens. Il peut désigner par extension, la nature de la relation qui s'instaure entre des individus à la suite de cette attirance.

*** Giton : jeune homosexuel entretenu mais, aussi un jeune homme gracieux et immature ou un éphèbe, voire un minet. .

ABÛ NUWÂS
LE VIN, LE VENT, LA VIE



POÈMES TRADUITS DE L'ARABE ET PRÉSENTÉS
PAR VINCENT MANSOURI-MONTIEL



L'homme aux longs cheveux bouclés ", né vers 757, mort à Bagdad vers 815, contemporain de Charlemagne, est-il le plus grand poète arabe ?

Courtisan, il est obligé, pour vivre, de louer les grands, les mécènes. C'est aussi le roi de la satire, nul n'est à l'abri de ses traits vengeurs. Il gémit sur la vieillesse qui approche. Mais la grande affaire d'Abû-Nuwâs, ce qui a établi sa renommée, c'est la poésie érotique et bachique. A travers son œuvre, c'est son caractère qui transparait, celui d'un jouisseur, d'un libertin, d'un chantre de la joie de vivre. " Un livre de passion dont la science a cette qualité si rare de ne jamais peser, la saveur des textes cette vérité qui n'appartient qu'aux trahisons ferventes. " (Claude-Michel Cluny, Le Quotidien de Paris) " Abû-Nuwâs, poète de la transgression. " (Tahar Ben Jelloun, Le Monde) " Comment aussi ne pas évoquer le Shakespeare des Sonnets ou Cavafy l'Alexandrin ? " (Yves Thoraval, Les Nouvelles littéraires)"

La poésie bachique d'Abû Nuwâs

Signifiante et symbolique initiatique

MARY BONNAUD

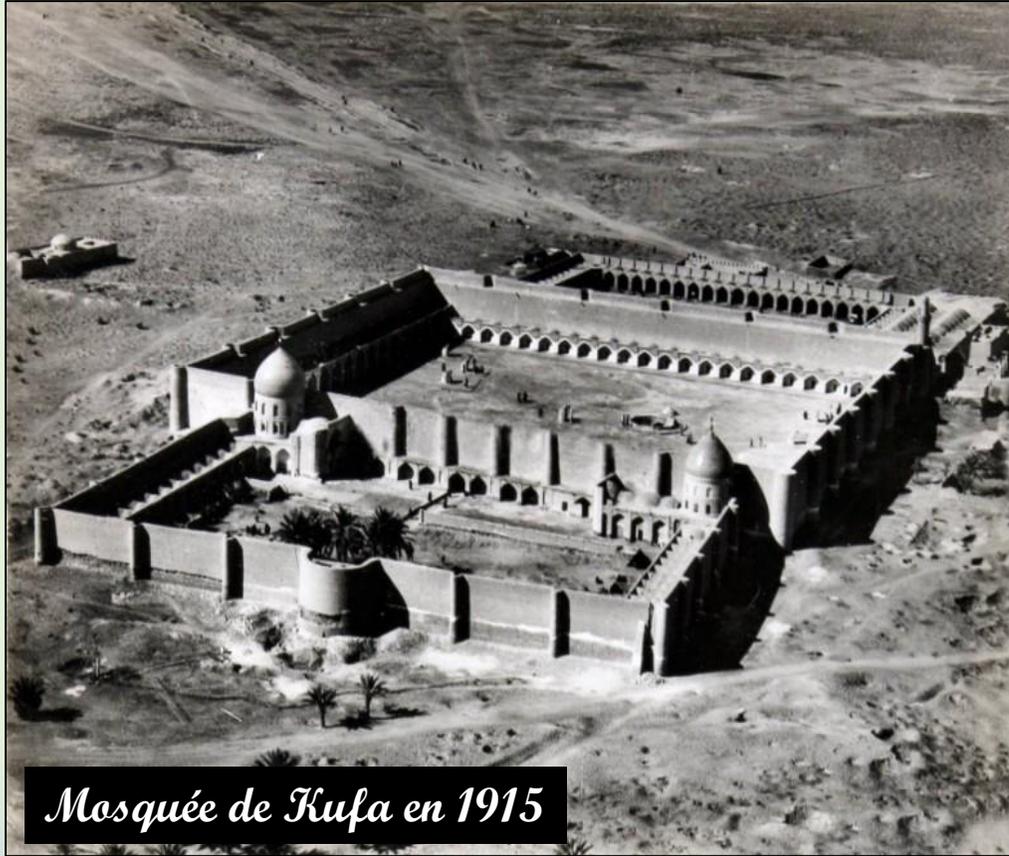


PRESSES UNIVERSITAIRES DE BORDEAUX

Abû Nuwâs est le poète le plus sulfureux de l'âge classique arabo-musulman. Accusé d'ivrognerie, de pédérastie, parfois d'hérésie et souvent d'arrogance dans le péché, il mourut sans doute assassiné. Cet ouvrage tente de vérifier, par une lecture approfondie de sa poésie bachique, le bienfondé de cette réputation paraît alors, au-delà du poète magnifiquement doué, d'une érudition sans limites, un savant versé dans les sciences coraniques, un provocateur qui veut réveiller les consciences assujetties à l'autorité politique.

Maître en art poétique, il revendique une modernité qui ne trahit pas les anciens. Au banquet qu'il partage avec ses commensaux, la coupe de vin devient, sous leurs regards, la lumière transcendante qui l'inspire

Date de parution : 30/10/2008 - 540 pages



Mosquée de Koufa en 1915



Grande mosquée de Koufa.

Le 24 janvier 661, le calife Ali est assassiné par des musulmans dissidents de la secte des kharidjites devant la mosquée de Koufa (Irak). Ali est le gendre du prophète Mahomet, et époux de sa fille Fatima.



*Le sultan Qaboos d'Oman, prononce son discours
Annuel devant les conseillers d'état et consultatifs
à Salalah au sud d'Oman, le 4 octobre 2010
.AFP Photo/Mohammed Mahjoub*





Les Mille et une Nuits : Oman, le royaume du légendaire Sindbad le Marin

Oman est un pays du Moyen Orient, situé au sud-est de la péninsule d'Arabie, il est le troisième plus vaste pays après l'Arabie Saoudite et le Yémen. Surnommé le sultanat d'Oman, il s'étend sur près de 1 760 km le long du golfe d'Oman, entouré par l'Océan Indien au Sud, et par la mer d'Arabie.

Devenue la capitale des contes et légendes des Mille et une nuits, le Sultanat d'Oman renferme une histoire de plus de 5 000 ans et riche de nombreuses influences perses, portugaises, indiennes et africaines. Nourrie au fil des siècles, Oman est une véritable invitation au rêve, à la découverte d'aventures fantastiques d'une civilisation partie sur la route des épices et de l'encens, jalonnée d'échanges maritimes et terrestres tumultueux entre l'Est et l'Ouest, entre l'Asie et l'Afrique. Ces voyages, initialement entrepris pour développer le commerce maritime, ont fait vivre aux marins du Sultanat d'extraordinaires histoires qui auraient mérité de figurer avec celles de Sindbad le Marin. Cette odyssée des Contes des Mille et Une Nuits, les 7 voyages de Sinbad le marin, veut que le héros soit originaire d'Oman et natif au Xe siècle, de la petite ville côtière de Sohar. Sans cesse en quête d'aventures, il aurait navigué des années durant à la recherche de la célèbre île au trésor de Deryabar.

En plus d'être attaché à un passé prestigieux dans un milieu naturel préservé, Oman est la destination parfaite pour les amoureux des contes et merveilles. C'est aussi une contrée montagneuse entourée de sable et d'eau, d'une mer éclatante sous le soleil d'Arabie, de palmeraies luxuriantes, de jardins d'éden, de déserts inexpugnables, de canyons, d'arches naturelles, de dunes rouges et blondes, et aussi de forteresses millénaires... Le Sultanat d'Oman serait-il le trésor caché de Sindbad le marin ?



OMAN , côte nord : Sohar, ville natale de Sindbad , le marin (flèche jaune)



Masjed-e Jāme' d'Ispahan (Iran)



Masjed-e Jāme' d'Ispahan (Iran)

Les mots pour le dire

Les Mille et Une Nuits n'hésitent pas, pour parler des choses de l'amour, à user d'un vocabulaire érotique fort riche, comme dans cette scène où les trois dames de Bagdad et le portefaix qu'elle ont invité chez elles s'amuse à inventer des noms, tour à tour crus et truculents, pour désigner le sexe de la femme.

« La première jeune femme vint s'asseoir sur les genoux du jeune homme. Elle lui prit la main qu'elle dirigea vers son intimité en chuchotant

- *Comment appelles-tu cela ?*
- *Ta matrice !*
- *Goujat ! N'as-tu pas honte ? Trouve un autre nom !*
- *Ta fente !*
- *-Oh ! Quelle obscénité ! Trouve autre chose !*
- *Ton abricot !*
- *Non ! Ce n'est pas cela !*
- *Eh bien, dis-moi comment nommer ce nid si doux !*
- *Le basilic du brave.*

Et le portefaix se mit à clamer :

- *Qu'Allah te garde, ô basilic du brave !*

La deuxième jeune femme se précipita elle aussi sur les genoux du portefaix à qui elle demanda de la toucher en un endroit secret dont il eut à nouveau à deviner le nom.

- *Comment s'appelle cela, mon amour ?*
- *Ta bouche secrète*
- *Oh, quelle honte !*
- *Ton abeille bourdonnante !*
- *Non et non !*
- *Le basilic du brave !*
- *Ce n'est pas cela !*
- *Comment le nommes-tu, alors ?*
- *Le grain de sésame décortiqué.*
- *Eh bien, qu'Allah te protège, grain de sésame décortiqué !*

La troisième jeune femme offrir alors son entrecuisse à la caresse du portefaix et demanda :

- *Ta figue !*
- *Non !*
- *Le basilic du brave !*
- *Non !*
- *Le grain de sésame décortiqué ! Le portefaix se dressa alors et, désignant son membre viril, il...*
- *Non !*
- *Dis-moi la réponse, alors !*
- *Cela s'appelle le caravansérail d'Abou Mansour.*
- *Qu'Allah te conserve éternellement, ô caravansérail d'Abou Mansour !*

Le portefaix se dressa alors et, désignant son membre viril, il demanda aux trois femmes : « Dites-moi, mesdames, comment vous nommez cette chose ?

- *Ton outil !*
- *Non !*
- *Ton enfant !*
- *Non, pas du tout !*
- *Ton roseau !*
- *Non, non et non*
- *Bon, dis-nous son nom dans ce cas !*
- *C'est le mulet puissant qui se frotte contre le basilic du brave, broute le grain de sésame décortiqué et passe la nuit dans le caravansérail d'Abou Mansour ! »*



Liebe ist stärker als Krieg



Synopsis

Après le retrait des troupes de l'empire romain , les seigneurs anglais sont sous la menace du roi d'Irlande, Donnchadh.

Le seigneur Marc'h de Cornouaille veut s'opposer à lui en unifiant les tribus anglaises et enfin apporter la stabilité au royaume.

Tristan a grandi aux côtés du seigneur, sa famille ayant été massacrée par les Irlandais. Le jeune homme est désormais le meilleur combattant de Cornouaille. Après une bataille, Tristan est fortement blessé. Il est secouru et soigné en toute discrétion par une jeune femme. Il s'agit de la belle Yseult, qui n'est autre que la fille du roi irlandais Donnchadh.

Malgré cela, les deux jeunes gens vont tomber amoureux l'un de l'autre.

Les Mille et Une Nuits : Comme Tristan et Iseult

La légende celtique de Tristan et Iseult rappelle par bien des points le Conte de Ali ben Bakkar et de Shams an-Nahar. Le choix même des noms accentue le rapprochement des deux récits. Shams signifie en effet « Soleil » qui en arabe est le féminin de qamar, la « Lune », de genre masculin. De même en va-t-il dans les anciennes langues allemandes ou celtiques, où le Soleil est féminin et la Lune masculine. Iseult, tout comme Shams, est une femme solaire, aux cheveux de feu, dont l'homme lunaire, comme Tristan ou Ali, n'est que le pâle reflet. Mais l'identité des deux couples se retrouve dans les péripéties mêmes de leurs histoires. On se rappelle en effet qu'Iseult, épouse du vieux Marc, roi de Cornouailles, a partagé avec le chevalier Tristan un philtre d'amour qui les empêche de s'éloigner l'un de l'autre plus de quelques heures, au risque de se languir d'amour, et ce jusqu'à la mort. De même, Ali et Shams, incapables de vivre éloignés l'un de l'autre, se réfugient dans une maison isolée d'où ils sont délogés par des brigands. Mais contrairement aux amants de Cornouailles, qui s'aiment d'une passion intensément charnelle, les amants de Bagdad vivent une passion chaste, qui n'en est de ce fait que plus exacerbée. A nouveau séparés, les amants se meurent chacun de leur côté, d'une lente et irrémédiable langueur d'amour. Ali, malade d'amour loin de sa belle, comme Tristan, en exil en Bretagne, dit au joaillier, son confident :

Chaque chose doit aller à sa fin. L'amour ne peut mener qu'à la mort ou à l'union. Je me sens plus près de la mort. J'aurais voulu mourir avant que tout cela se soit passé. Si Dieu n'a pas pitié de nous, nous allons à notre perte, et je ne sais ce qui pourra me sortir de cette situation où je me vois. Si je n'avais peur de Dieu, le Tout-Puissant, je hâterais moi-même ma fin. Sache, frère, que je suis comme un oiseau dans une cage. Mon âme périt d'angoisse, mais l'heure du Jugement est inévitable et le terme fixé. Et, tout comme Tristan rend l'âme au moment où il entend que le bateau qui doit lui ramener Iseult arbore une voile noire ce qui lui fait croire qu'Iseult ne se trouve pas à son bord, le prince 'Ali ben Bakkar meurt d'entendre chanter ces vers : « Le départ vient hâter notre séparation, alors que nous étions unis, amis et voisins.



Les nuits se succèdent et nous laissent meurtris ; saurais-je un jour hélas si je dois vous revoir ?

Qu'amer soit de partir après s'être trouvé, partir ne devrait pas torturer les amants !

Angoisse de mourir ne dure qu'un instant, mais quitter son amie dont le cœur est constant !

Si nous savions remède à la séparation, nous saurions la guérir de son propre poison ! »

De son côté, recluse dans le palais de Harun ar-Rachid, la favorite Shams An-Anahar rend son dernier souffle à l'écoute du poème suivant, qui semble la continuation du précédent.

E. BRASEY : Les sept portes des Mille et une nuits, Ed. du Chêne, 2003 - Hachette livre – 5^{ème} porte (les voyages et les prisons), p. 44

La princesse Budur et le prince Kamaralzaman

Et lorsque la nuit succéda au jour, Schéhérazade dit : Ecoute, écoute, petite sœur, Simon il arrivera malheur. Et vous, mon prince, écoutez L'histoire que je vais vous narrer... On dit encore, Sire, que sur ses vieux jours le puissant roi Sharaman fut père d'un garçon aussi beau que la pleine lune, et que pour cette raison on nomma Kamaralzaman. Lorsqu'il eut atteint l'âge de quinze ans, le jeune prince était doté d'un corps et d'un visage si admirables et d'une allure si harmonieuse que son père résolut de le marier sans plus tarder, afin d'assister à ses noces de son vivant. Mais Kamaralzaman lui répondit : « Père, jamais je ne me marierai. Les femmes sont d'une nature fourbe et perfide. Des livres entiers sont consacrés à l'étalage de leurs méchancetés. Je préfère encore mourir que m'unir à une femme ! » Navré d'une telle réponse. Sharaman n'insista pas et patienta une année de plus, puis une année encore. Mais à chaque fois qu'il revenait sur le sujet, Kamaralzaman s'entêtait à prononcer le même refus. Il finit par répondre à son père avec une insolence telle que Sharaman, ivre de colère, le fit aussitôt enfermer dans l'une des tours de la forteresse.

J'arrive tout droit du fin fond de la Chine, là où se trouve le royaume d'al-ghayur, maître des îles, des mers alentour et des sept palais aux mille tours qu'il a fait construire pour sa fille, la princesse Budur, dont la beauté est telle qu'elle ne peut rivaliser qu'avec l'éclat du soleil et celui de la pleine lune. De nombreux rois envoyèrent des délégations afin de demander sa main mais elle les refusa tous, affirmant qu'elle ne supporte rait pas qu'un homme la gouverne et qu'elle préférerait mille fois la mort au mariage. Alors son père la condamna à demeurer cloîtrée dans ses appartements, avec interdiction de se rendre dans ses sept châteaux. C'est là que, chaque nuit, je vais la contempler, elle la plus belle et la plus parfaite des créatures humaines !

Que me chantes-tu, avec ta princesse ? Je suis bien certaine qu'elle ne saurait rivaliser en beauté avec le prince que j'ai contemplé cette nuit.... Les démons se disputèrent longtemps sur les mérites respectifs de leurs protégés. Incapables de trancher, ils résolurent de transporter magiquement la princesse jusqu'à la couche du prince afin de mieux comparer leur beauté. Or, les deux jeunes gens étaient exactement semblables, comme sortis du même moule, jumeaux parfaits que ne séparait que la différence des sexes.

Ne parvenant toujours pas à les départager, les démons eurent l'idée d'éveiller chacun des jeunes gens à tour de rôle, lui laissant l'occasion de contempler son double endormi. Celui dont le cœur s'enflammerait le plus avouerait ainsi que l'autre lui était supérieur en grâce et en perfection.



*La
princesse
Budur*

Budur s'éveilla alors, découvrant à ses côtés un jeune homme d'une grâce telle que son cœur aussitôt fut à lui, Elle chercha à l'éveiller par des baisers et des caresses, et alla même jusqu'à effleurer sa virilité, ce qui provoqua en elle un vertige de passion, car l'on dit que le désir des femmes est bien plus fort que celui des hommes. Mais elle eut honte d'aller plus loin et, constatant que le jeune homme lui avait, en gage d'amour, pris son anneau, elle prit à son tour le sien et le glissa à son doigt. Puis elle se rendormit.

Les démons durent alors s'avouer que les deux jeunes gens étaient égaux en beauté, et que nul d'entre eux ne dépassait l'autre. Ils profitèrent de leur sommeil pour les séparer à nouveau, transportant Budur jusqu'à la lointaine Chine. Puis, leur action accomplie, les deux démons disparurent de cette histoire.

Au matin qui suivit cette étrange nuit, qui avait à jamais scellé leur destin, chacun des deux jeunes gens fit dire à son père qu'il acceptait d'épouser l'être parfait qui avait partagé sa couche durant la nuit. Shararnan tout comme Alghayur s'étonnèrent grandement de ces révélations, alors même que chacun de leurs enfants avait passé la nuit cloîtré et sous bonne garde. Ils les crurent devenus fous et se désolèrent d'un tel malheur. Fou roi Sharaman consacra alors ses journées à veiller Kamaralzamane, tandis que le roi Alghayur faisait proclamer que quiconque guérirait Budur obtiendrait la main de la princesse et la moitié du royaume, mais en cas d'échec aurait la tête tranchée. Or Budur avait été élevée par une nourrice qui avait un fils de son âge. Ce frère de lait, nommé Marzawan, avait par la suite quitté le palais pour devenir astrologue. Ayant entendu parler de l'étrange maladie de son ancienne camarade de jeu, il revint la trouver en secret. Budur lui conta toute son aventure, et le jeune homme, persuadé que son amie n'avait d'autre folie que la folie d'amour, jura qu'il parcourrait toutes les terres connues et inconnues jusqu'à ce qu'il découvre la contrée où vivait ce jeune homme inconnu, que Budur n'avait entrevu qu'un bref instant mais qui lui avait ravi son cœur pour la vie.

Marzawan traversa des cités et des cités, où l'on ne parlait que de l'étrange mal de la princesse Budur. Puis il commença à entendre parler d'un mal similaire qui frappait le prince, fils du roi Sharaman, dont le royaume était situé dans les îles Khalidan. Il fut présenté au roi et à son fils, en qui il reconnut aussitôt le double parfait de celle qui l'avait mandaté, la belle princesse Budur. Il lui narra par le détail tout ce qu'avait enduré celle qu'il avait entrevue, l'espace d'une nuit, trois ans plus tôt. Dans l'instant, Kamaralzaman se sentit mieux et demanda à manger et à boire. Désormais sûr qu'il allait bientôt retrouver celle qu'il aimait, Kamaralzaman recouvra bien vite force et santé. Il se mit alors en route pour la lointaine Chine avec son mentor.



Féerie des Mille et Une Nuits

Parvenu aux confins de la ville où résidait le roi Alghayur et la princesse Budur, Marzawan confia à Kamaralzaman son attirail d'astrologue, avec un astrolabe d'argent plaqué d'or, un encrier et un calame taillé dans une émeraude sertie d'or. Puis il l'engagea à arpenter la ville en clamant à tue-tête : Je suis le médecin, l'écrivain, Prêt à déchiffrer vos destins. Je suis le géomancien, le devin, Qui lit l'avenir dans les lignes de la main.

Le prince se mit en chemin, clamant sa chanson. Il était si beau que, sur son passage, tous voulaient le dissuader de se rendre chez le roi, car jusqu'à présent tous ceux qui avaient cherché à guérir la princesse Budur avaient péri décapités. Mais le prétendu astrologue continuait à crier :

Je suis le médecin, l'écrivain, Prêt à déchiffrer vos destins, Je suis le géomancien, le devin, Qui lit l'avenir dans les lignes de la main.

Le roi Alghayur finit par entendre la voix du jeune homme, qu'il convoqua aussitôt au palais, il lui demanda s'il était prêt à tenter sa chance : s'il parvenait à guérir la princesse, il l'épouserait et obtiendrait la moitié du royaume s'il échouait, il aurait la tête tranchée, malgré sa jeunesse et sa beauté. Le soi-disant astrologue accepta et fut conduit jusqu'à la porte de la chambre de Budur. Il déclara alors qu'il se faisait fort de guérir la princesse à distance, sans même la voir ni la toucher, il sortit son encrier et son calame, prit une feuille et écrivit un long poème d'amour. Puis il replia la feuille autour de la bague de Budur et, au verso, traça ces simples lignes : Je te rends la bague que je t'avais prise lors de notre rencontre. Rends-moi la mienne. Il tendit la missive à un serviteur, qui se chargea de la porter à la princesse. Dès qu'elle eut trouvé la bague et lu la lettre, Budur se précipita hors de sa chambre et se jeta dans les bras de son bien-aimé, dont elle baisa la bouche comme le fait la colombe donnant la becquée à son poussin. Est-ce un rêve ou la réalité ? Est-ce bien toi, mon amour auquel je pense à chaque instant depuis si longtemps ? Dieu a-t-il eu enfin pitié de nous ? Qu'il soit loué, Lui qui réunit les amants désunis, dont l'amour ne procède que de Lui !

Devant cette guérison aussi miraculeuse que spectaculaire, le roi poussa des cris de joie. Il convoqua aussitôt magistrats et témoins afin que soient mariés sans retard Budur et Kamaralzaman. Les noces furent somptueuses et durèrent sept jours. Les deux amants, pareils à deux lunes jumelles, avaient tous deux la même grâce et la même beauté, que renforçait encore leur joie de s'être retrouvés. La nuit suivante, les deux amants prirent leur plaisir et jouirent l'un de l'autre, eux qui ne s'étaient jusqu'alors touchés que du regard et ne s'étaient rejoints qu'en rêve. Leur salive était comme le miel et leur peau comme du lait verse. Leurs regards étaient des sabres, leurs mains des bracelets, et leurs poitrines des brasiers en feu. Les boucles de leurs cheveux étaient des scorpions aux dards gorgés d'un doux venin et leur haleine exhalait tous les parfums d'Arabie. Leurs membres emmêlés semblaient les ailes d'oiseaux volant en plein ciel et leurs cris d'extase rappelaient le chant des anges. En eux et entre eux coulait et circulait l'amour pur comme le cristal, fort comme le roc, incorruptible comme l'or, éternel comme Dieu, l'amour sans lequel aucune créature ici-bas ne saurait survivre une seule seconde. Mais à ce moment le matin parut. Et Schéhérazade se tut.



*La princesse Budur
endormie et le prince
Kamaralzaman*

143

Histoire de la femme coupée, des trois pommes et du nègre Rihan

Schahrazade dit :

Une nuit d'entre les nuits, le khalifat Haroun Al-Rachid dit à Giafar Al-Barmaki : « Je veux que nous descendions cette nuit vers la ville, pour nous informer des actes des gouverneurs et des walis. Et j'ai l'intention bien arrêtée de destituer tous ceux contre lesquels des plaintes me seraient portées ! » Et Giafar répondit : « J'écoute et j'obéis ! » Et le khalifat et Giafar et Massrour le porte-glaive se déguisèrent et descendirent. Ils se mirent à marcher à travers les rues de Bagdad, lorsqu'en passant dans une ruelle, ils virent un vieillard fort âgé qui portait sur la tête un filet de pêche et une couffe, et qui tenait à la main un bâton ; et ce vieillard s'en allait lentement en fredonnant ces strophes :

Ils m'ont dit « Ô sage ! par ta science tu es entre les humains, comme la lune dans la nuit ! » Je leur répondis :

« De grâce épargnez-moi ces paroles ! Il n'y a point d'autre science que celle du Destin ! » Car moi, avec toute ma science, tous mes manuscrits et mes livres et mon encrier, je ne saurais contrebalancer la force de la Destinée pendant un jour seulement ! Et ceux-là qui parieraient pour moi ne pourraient que perdre leurs arrhes ! En effet, quoi de plus désolant que le pauvre, l'état du pauvre et le pain du pauvre et sa vie !

Si c'est l'été, il épuise ses forces ! Si c'est l'hiver, il n'a pour se chauffer que le cendrier ! S'il cesse de marcher, les chiens se précipitent pour le chasser ! Il est misérable ! Il est un objet d'offenses et de moqueries ! Oh ! qui donc plus que lui est misérable ? S'il ne se décide point à crier sa plainte aux hommes et à montrer sa misère, quel est celui qui le plaindra ? Oh ! si telle est la vie du pauvre, que la tombe pour lui est donc préférable !

En entendant ces vers plaintifs, le khalifat dit à Giafar : « Les vers et l'aspect de ce pauvre homme indiquent une grande misère. »



Puis il s'approcha du vieux et lui dit : « Ô cheikh, quel est ton métier ? » Il répondit : « Ô mon maître, pêcheur ! Et bien pauvre ! Et j'ai une famille ! Et, depuis midi jusqu'à maintenant, je suis hors de chez moi à travailler, et Allah ne m'a point gratifié encore du pain qui doit nourrir mes enfants ! Aussi je suis dégoûté de moi-même et de la vie, et je ne souhaite plus que la mort ! » Alors le khalifat lui dit : « Peux-tu revenir avec nous vers le fleuve, et jeter, de la rive, ton filet dans le Tigre, et cela en mon nom, pour voir un peu ma chance ? Et tout ce que tu retireras de l'eau, je te l'achèterai et te le payerai cent dinars. » Et le vieux se réjouit à ces paroles et répondit : « J'accepte l'offre et la mets sur ma tête ! »

Et le pêcheur revint avec eux vers le Tigre et y jeta son filet et attendit ; puis il tira la corde du filet et le filet sortit. Et le vieux pêcheur trouva dans le filet une caisse fermée, fort lourde à soulever. Et le khalifat aussi, après essai, la trouva fort lourde. Mais il se hâta de donner les cent dinars au pêcheur, qui s'en alla consolé.

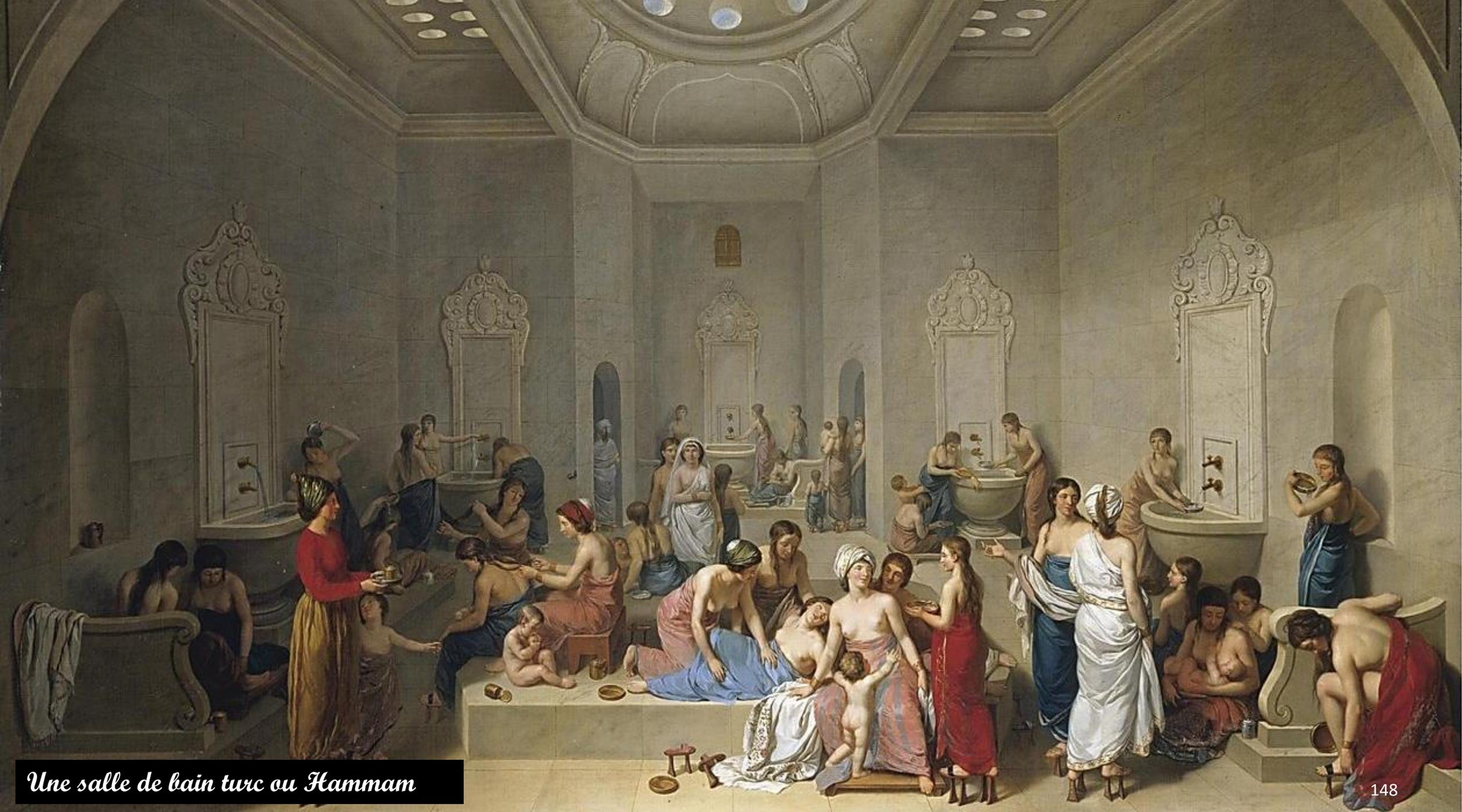
Alors Giafar et Massrour se chargèrent de la caisse et la transportèrent jusqu'au palais. Et le khalifat fit allumer les flambeaux, et Giafar et Massrour s'approchèrent de la caisse et la brisèrent. Ils trouvèrent à l'intérieur une grande couffe en feuilles de palmier cousue avec de la laine rouge ; ils coupèrent le fil de laine et ils trouvèrent dans la couffe un tapis ; ils enlevèrent le tapis et, en dessous, ils trouvèrent un grand voile et, en dessous, ils trouvèrent, blanche comme vierge argent, une jeune femme massacrée et coupée en morceaux.

À cette vue, le khalifat laissa couler les larmes sur ses joues ; puis il se tourna, plein de fureur, vers Giafar et s'écria : « Ô chien de vizir ! voici que maintenant, sous mon règne, les assassinats se commettent et les victimes sont noyées ! Et leur sang retombera sur moi au jour du jugement, et sera lourdement attaché sur ma conscience ! Or, par Allah ! il faut que j'use de représailles envers l'assassin et que je le tue. Et quant à toi, ô Giafar, je jure par la vérité de ma descendance directe des khalifes Bani-Abbas, que, si tu n'amènes en ma présence l'assassin de cette femme que je veux venger, je te ferai crucifier sur la porte de mon palais, toi et quarante des Baramka tes cousins ! » Et le khalifat était plein de colère ; et Giafar lui dit : « Accorde-moi un délai de trois jours ! Il répondit : « Je le l'accorde. »

Alors Giafar sortit du palais, et, plein d'affliction, il marcha par la ville et se dit en lui-même : « Comment pourrai-je jamais connaître celui qui a tué cette jeune femme, et où le trouver pour l'amener devant le khalifat ? D'un autre côté, si je lui amenais un autre que l'assassin pour que cet autre meure à sa place, cette action pèserait sur ma conscience.

Aussi je ne sais que faire. » Et Giafar arriva ainsi à sa maison et y resta durant les trois jours du délai, au désespoir. Et le quatrième jour, le khalifat l'envoya demander. Et lorsqu'il se présenta entre ses mains, le khalifat lui demanda : « Où est le massacreur de la jeune femme ? » Giafar répondit : « Puis-je deviner l'invisible et le caché, pour connaître l'assassin au milieu de toute une ville ? » Alors le khalifat devint très furieux, et ordonna le crucifiement de Giafar sur la porte du palais, et ordonna aux crieurs publics de crier la chose par toute la ville et les environs en disant : « Quiconque désire assister au spectacle de crucifiement de Giafar Al-barmaki, vizir du khalifat, et au crucifiement de quarante d'entre les baramka, ses parents, sur la porte du palais, n'a qu'à sortir pour assister à ce spectacle ! » Et tous les habitants de Baghdad sortirent de toutes les rues pour assister au crucifiement de Giafar et de ses cousins ; mais personne n'en savait la cause ; et tout le monde était désolé et se lamentait, car Giafar et tous les Baramka étaient aimés pour leurs bienfaits et leur générosité. Lorsque le bois du supplice fut dressé, on plaça les condamnés au-dessous, et on attendit la permission du khalifat pour l'exécution. Tout à coup, pendant que tous les habitants pleuraient, un beau jeune homme, très proprement habillé, fendit la foule avec rapidité et arriva entre les mains de Giafar et lui dit : « Que la délivrance le soit donnée, ô le maître et le plus grand des grands seigneurs, ô toi l'asile des pauvres gens ! Car c'est moi qui ai tué la femme coupée en morceaux et qui l'ai mise dans la caisse que vous avez pêchée dans le Tigre ! Tue-moi donc en retour et use de représailles envers moi ! »

Lorsque Giafar entendit les paroles du jeune homme, il se réjouit fort pour lui-même, mais il s'attrista beaucoup pour le jeune homme. Il se mit donc à lui demander des explications plus détaillées, quand soudain un vénérable vieillard écarta la foule et s'avança vivement du côté de Giafar et du jeune homme, les salua et leur dit : « Ô vizir, n'ajoute point foi aux paroles de ce jeune homme, car il n'y a point d'autre assassin de la jeune femme que moi seul ! Et c'est de moi seul que tu dois la venger ! » mais le jeune homme dit : « Ô vizir, ce vieux cheikh radote et ne sait point ce qu'il dit. Je te répète que c'est moi qui l'ai tuée ! C'est donc moi seul qui dois être puni de la même manière ! » Alors le cheikh dit : « Ô mon enfant ! Tu es encore jeune, et tu dois aimer la vie ! Mais moi, je suis vieux, et je me suis rassasié de ce monde. Et je servirai de rançon pour toi, pour le vizir et ses cousins. Je te répète donc que c'est moi l'assassin. Et c'est envers moi qu'on doit user de représailles. »



Une salle de bain turc ou Hammam

Alors khalifat regarda le cheikh et le jeune homme et leur dit : « Qui de vous deux a tué la jeune femme ? » Le jeune homme répondit : « C'est moi ! » et le cheikh dit : « Non ! c'est moi seul ! » Alors le khalifat, sans en demander davantage, dit à Giafar : « Prends les deux et crucifie-les ! »

Mais Giafar répliqua : « S'il n'y a qu'un seul meurtrier, la punition du second serait une grande injustice ! »

Alors le jeune homme s'écria : « Je jure, par Celui qui a élevé les cieux à la hauteur où ils sont et a étendu la terre à la profondeur où elle est, que c'est moi seul qui ai tué la jeune femme ! Et en voici les preuves ! »

Et alors le jeune homme décrit la trouvaille faite et connue seulement du khalifat, de Giafar et de Massrour. Aussi le khalifat fut convaincu de la culpabilité du jeune homme et fut dans le plus extrême étonnement, et il dit au jeune homme :

« Mais pourquoi ce meurtre ? Pourquoi cet aveu de ta part sans y être forcé par les coups de bâton ? Et comment se fait-il que tu demandes ainsi à être puni en retour ? » Alors le jeune homme dit :

« Sache, ô prince des Croyants, que la jeune femme était mon épouse, la fille de ce vieux cheikh qui est mon beau-père. Je me suis marié avec elle quand elle était toute jeune et vierge. Aussi Allah m'a accordé d'elle trois enfants mâles. Et elle continuait toujours à m'aimer et à me servir ; et moi, je continuais à ne rien remarquer en elle de répréhensible. « Mais, au commencement de ce mois-ci, elle tomba gravement malade ; et aussitôt je fis venir les médecins les plus savants, qui ne manquèrent pas de la guérir bientôt, avec la permission d'Allah ! Et moi, comme, depuis le commencement de sa maladie, je n'avais pas couché avec elle, et que le désir m'en venait en ce moment, je voulus lui faire prendre un bain d'abord.

Mais elle me dit : « Avant d'entrer au hammam j'ai une envie que je veux satisfaire. »

Et je lui dis : « Et quelle est celle envie ? » Elle me dit : « J'ai envie d'une pomme pour la sentir et y mordre une morsure. » Et moi, immédiatement je m'en allai en ville pour acheter la pomme, dût-elle être au prix d'un dinar d'or ! Et je cherchai chez tous les fruitiers ; mais ils n'avaient point de pommes !

Alors Giafar, avec l'assentiment du chef des gardes, emmena le jeune homme et le vieillard et monta avec eux chez le khalifat. Et il dit : « Emir des Croyants, voici devant toi l'assassin de la jeune femme »

Et le khalifat demanda : « Où est-il ? » Giafar dit : « Ce jeune homme prétend et affirme qu'il est lui-même, le meurtrier ; mais le vieillard dément la chose et affirme à son tour qu'il est, lui-même, le meurtrier. » Et je m'en retournai tout triste à la maison, et je n'osai point voir mon épouse, et je passai toute la nuit à penser au moyen de trouver une pomme. Le lendemain, à l'aube, je sortis de ma maison et me dirigeai vers les jardins et me mis à les visiter un par un, arbre par arbre, sans résultat. Mais sur mon chemin je rencontrai un gardien de jardin, un homme âgé, et je me renseignai auprès de lui sur les pommes. Il me dit : « Mon enfant, c'est une chose fort rare à trouver, pour la simple raison qu'elle ne se trouve nulle part, si ce n'est à Bassra, dans le verger du commandeur des Croyants. Mais, là aussi, il est difficile d'en avoir, car le gardien réserve les pommes soigneusement pour l'usage du khalifat. » « Alors, moi, je m'en retournai auprès de mon épouse, et je lui racontai la chose ; mais l'amour que j'avais pour elle me porta à me préparer tout de suite pour le voyage. Et je partis, et je mis quinze jours entiers, nuit et jour, pour aller à Bassra et en revenir ; mais le sort me favorisa, et je revins auprès de mon épouse, porteur de trois pommes achetées au gardien du verger de Bassra pour la somme de trois dinars.

« J'entrai donc fort joyeux et j'offris les trois pommes à mon épouse ; mais elle, à leur vue, ne montra guère de marques de contentement, et les jeta négligemment à côté d'elle. Je vis pourtant que, pendant mon absence, la fièvre avait repris mon épouse, et très violemment, et continuait à la tenir et mon épouse resta encore malade dix jours pendant lesquels je ne la quittai pas un instant. Mais, grâce à Allah, au bout de ce temps elle recouvra la santé ; et je pus alors sortir et aller à ma boutique ; et je me remis à vendre et à acheter. » Or, pendant que j'étais ainsi assis dans ma boutique, vers midi, je vis passer devant moi un nègre qui tenait à la main une pomme avec laquelle il jouait. Alors je lui dis :

« Hé ! mon ami, où as-tu pu prendre cette pomme, dis-moi, pour que j'aie moi aussi en acheter de semblables ? »

À mes paroles, le nègre se mit à rire et dit :

« Je l'ai prise de mon amoureuse ! Comme j'étais allé la voir, et qu'il y avait déjà un certain temps que je ne l'avais vue, je l'ai trouvée indisposée, et à côté d'elle il y avait trois pommes ; et, comme je la questionnais, elle me dit :

« Imagine-toi, ô mon chéri, que ce triste cornu de mari que j'ai est parti expressément à Bassra pour me les acheter, et il les acheta pour trois dinars d'or ! » Puis elle me donna cette pomme que j'ai à la main ! » (suite p. 151)



Rolla' de Henri Gerwez

Henri Gerwex (1852-1929), Rolla, 1878, huile sur toile.

En 1871, Henri Gerwex entre à l'École des Beaux-Arts, dans l'atelier de Cabanel, l'un des grands peintres académiques du Second Empire, où il reste cinq ans. L'artiste évolue ensuite au contact de Manet, qu'il rencontre en 1876 et avec qui il partage un goût pour les sujets liés à l'univers des demi-mondaines, et des impressionnistes. En 1878, Gerwex propose au Salon* trois œuvres dont ce tableau, *Rolla*, qui est refusé pour immoralité. La toile est cependant exposée pendant trois mois chez Bague, un marchand de tableaux (41 rue de la Chaussée d'Antin). Elle attire des foules de Parisiens et son côté délicieusement scandaleux fera la célébrité de l'artiste.

Dans cette œuvre, Gerwex transpose un poème éponyme d'Alfred de Musset de 1833, qui raconte le suicide de Rolla, un jeune bourgeois dandy ruiné. La présence d'éléments aussi symboliques qu'explicites (draps défaites, corps alangui de la femme, corset dégrafé, canne émergeant des tissus, telle un symbole phallique) rendait la scène immédiatement compréhensible aux yeux des contemporains : il s'agissait là du lendemain d'une nuit d'amour avec une prostituée.

Ce tableau met en scène le contraste entre deux lumières : l'une artificielle (la lampe) et l'autre naturelle (la clarté de l'aube). Le décor, très réaliste (lampe à pétrole rutilante, lit de style Louis XVI luxueux, taies d'oreiller raffinées, rideau de lit bleu pastel, draps blancs), s'affranchit ici du contexte romantique du poème de Musset, qui situe la scène dans une mansarde. On aperçoit par la fenêtre les boulevards haussmanniens, peut-être le Boulevard des Italiens. Ce tableau est représentatif de l'ambivalence du style de Gerwex, tiraillé entre la leçon de son maître Cabanel (traitement léché du nu dans la tradition académique) et les innovations de l'impressionnisme (modernité du sujet, traitement de la lumière...).

*C'est une exposition périodique, annuelle ou bisannuelle, d'œuvres d'artistes vivants qui se tint au Louvre du 18^e au début du 19^e siècle.

*Pierre Petit - Portrait d'Henri Gerwex,
Revue illustrée, 1902.*

« À ces paroles du nègre, ô prince des Croyants, mes yeux virent le monde en noir ; et je fermai aussitôt ma boutique, et je revins à la maison après avoir, en route, perdu toute ma raison par la force explosive de ma fureur.

Et je regardai sur le lit, et je ne trouvai point, en effet, la troisième pomme. Et je dis alors à mon épouse : « Mais où est la troisième pomme ? » Elle me répondit : « Je ne sais point, et je n'en ai aucune connaissance. » De la sorte, je vérifiai les paroles du nègre. Alors je me précipitai sur elle, un couteau à la main, je mis mes genoux sur son ventre et je la hachai à coup de couteau : je lui coupai ainsi la tête et les membres, puis je mis le tout dans la couffe, en toute hâte, puis je la couvris avec le voile et le tapis et la mis dans la caisse, que je clouai. Je chargeai la caisse sur ma mule et j'allai tout de suite la jeter dans le Tigre, et cela de mes propres mains ! « Ainsi donc, ô commandeur des Croyants, je vous supplie de hâter ma mort en punition de mon crime, que j'expierai de la sorte, car j'ai bien peur d'en rendre compte au jour de la Résurrection ! » Je la jetai donc dans le Tigre, sans être vu de personne, et je revins à la maison. Et je trouvai mon fils aîné qui pleurait ; et, quoique je fusse certain qu'il ignorait la mort de sa mère, je lui demandai pourtant : « Pourquoi pleures-tu ? » Il me répondit : « C'est parce que j'avais pris une des pommes qu'avait ma mère, et que, comme j'étais descendu dans la rue pour jouer avec mes frères, j'ai vu un grand nègre qui passa près de moi et m'arracha la pomme des mains et me dit : « D'où est venue cette pomme ? » J

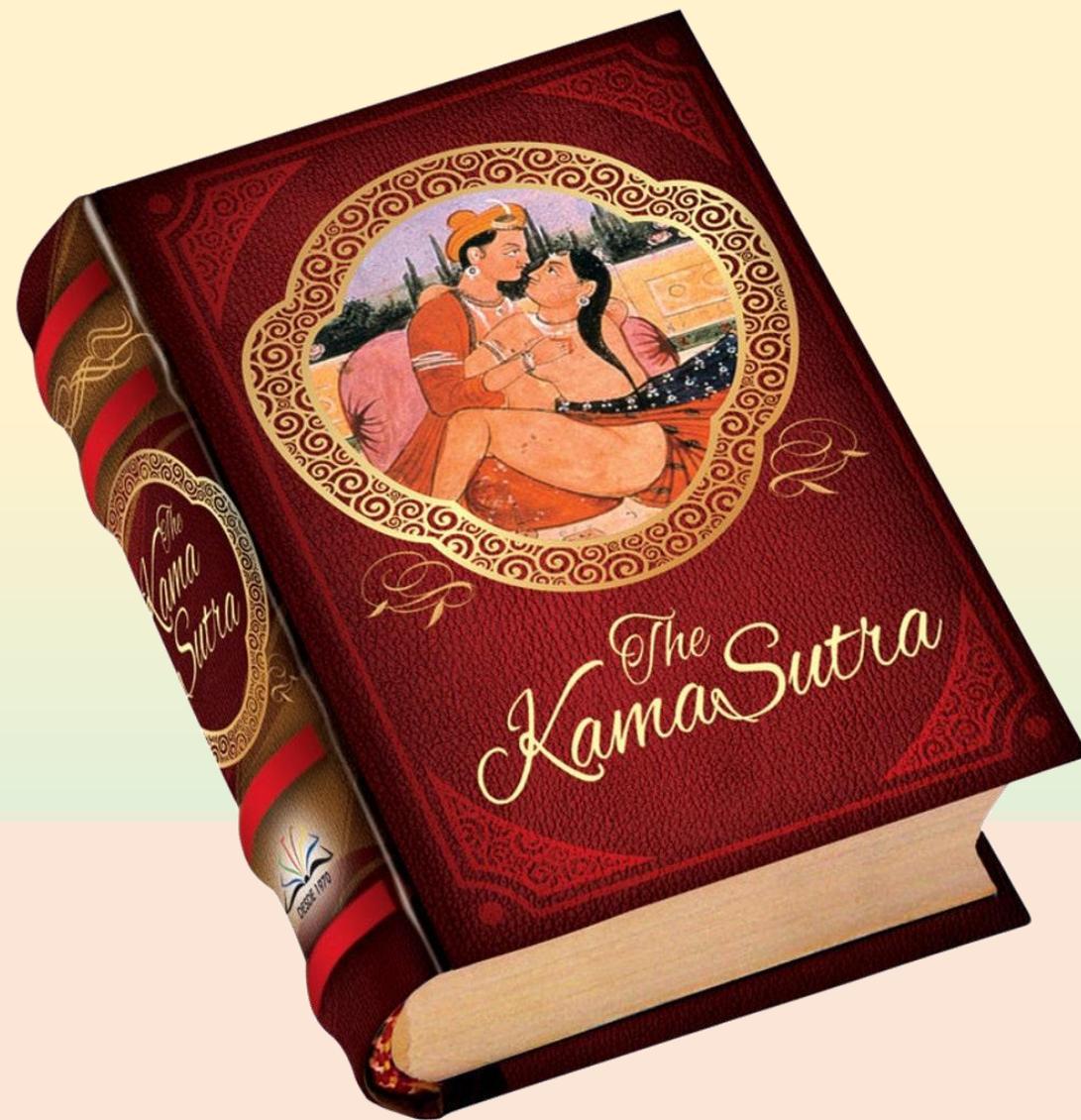
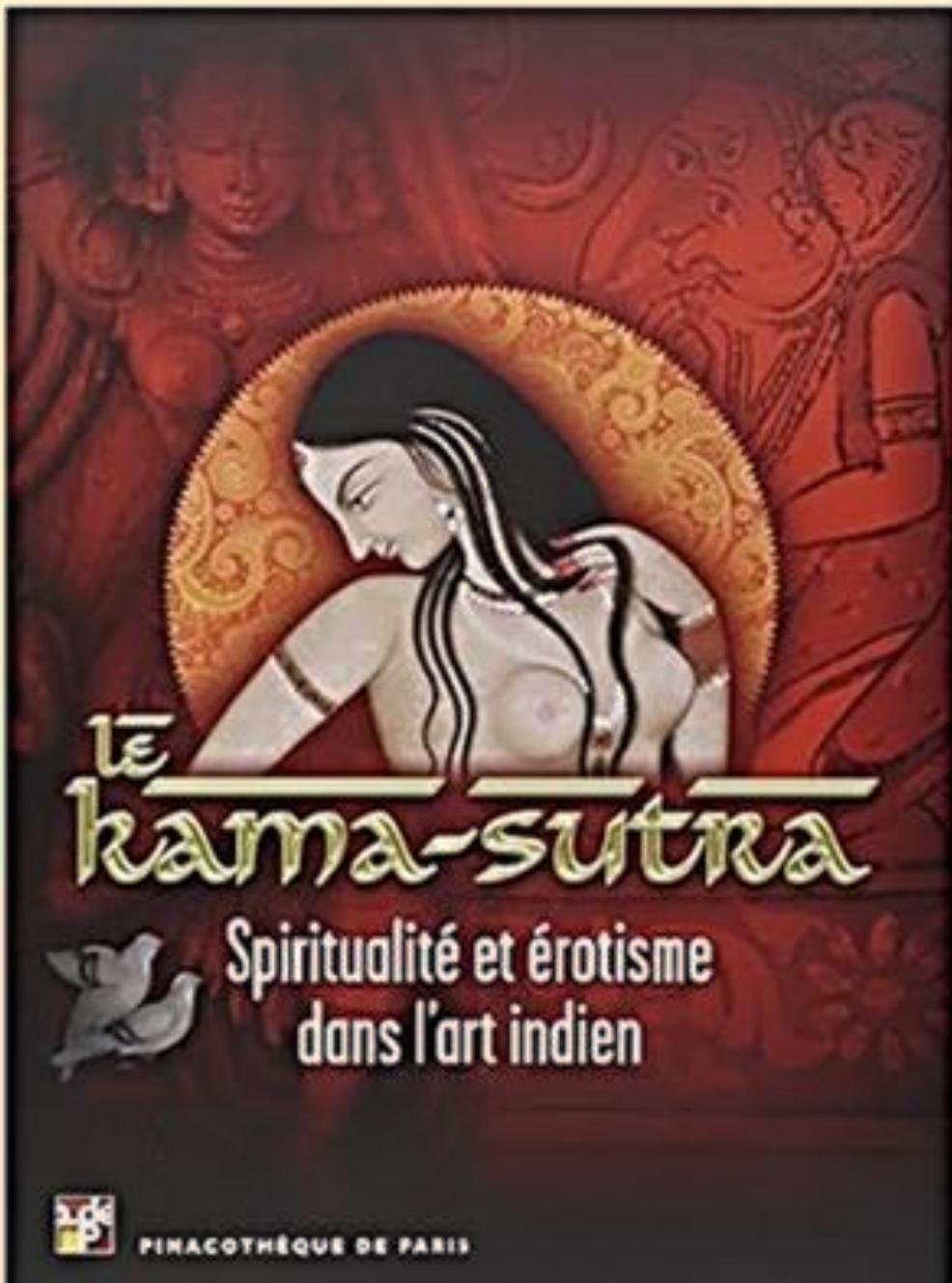
e lui répondis : « Elle m'est venue de mon père, qui était parti et l'avait rapportée à ma mère avec deux autres semblables achetées à Bassra pour trois dinars. » Malgré mes paroles, le nègre ne me rendit pas la pomme, il me frappa et s'en alla avec ! Et moi, maintenant j'ai peur que ma mère ne me frappe à cause de la pomme ! » « À ces paroles de l'enfant, je compris que le nègre avait émis des propos mensongers sur le compte de la fille de mon beau-père et qu'ainsi je l'avais injustement tuée ! » Alors je me mis à verser d'abondantes larmes, puis je vis arriver mon beau-père, ce vénérable cheikh qui est ici avec moi.

Et je lui racontai la triste histoire. Alors il s'assit à côté de moi et se mit à pleurer. Et nous ne cessâmes de pleurer tous deux jusqu'à minuit. Et nous fîmes durer les cérémonies funèbres durant cinq jours. Et, d'ailleurs, jusqu'aujourd'hui nous continuâmes à nous lamenter sur cette mort. » Je le conjure donc, ô prince des Croyants, par la mémoire sacrée de tes ancêtres, de hâter mon supplice et d'user envers moi de représailles pour venger ce meurtre ! »

À ce récit, le khalifat fut plein d'étonnement et s'écria : « Par Allah ! je ne veux tuer que ce nègre perfide !... »

— Mais, à ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrètement, elle se tut.





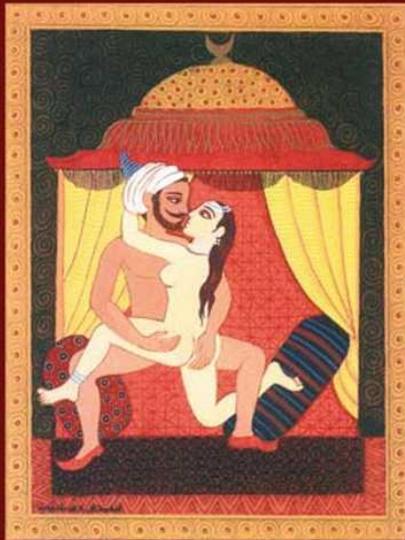
Le KamaSutra : art érotique indien



Scène de Kama sutra sur le mur d'un temple à Khajuraho. Madhya Pradesh, Inde.

Malek Chebel

Le Kama-Sutra Arabe



Pauvert

Le Kama-sutra arabe, deux mille ans de littérature érotique en Orient est le fruit d'une longue tradition portant sur le désir, l'érotisme et la sexualité.

Ce livre de sagesse millénaire, de méditation et de détente est un merveilleux voyage dans la culture arabo-persane.

Conçu comme un manuel de savoir-vivre amoureux et d'éducation sexuelle pour les jeunes, il regroupe une variété d'œuvres littéraires et de poèmes portant sur le bien-jouir et la copulation.

En célébrant les fastes de la chair, Malek Chebel, grand érudit de l'Islam, nous dévoile un monde fascinant dans lequel s'entrecroisent des amants célèbres déchirés par des passions contrariées – bien avant Roméo et Juliette –, des couples comblés de volupté, ainsi que diverses spécialités érotiques encore tenues au secret.

Il nous révèle surtout les mystères du harem et du hammam, les règles du massage, les douze inflexions de la beauté parfaite chez la femme et le secret des aphrodisiaques orientaux (la formule O).

Certains textes étant traduits ici pour la première fois, le *Kama-sutra arabe*, qui tient autant de *L'art d'aimer* d'Ovide ou de *De l'Amour* de Stendhal que du *Kama-sutra* indien, est d'abord un hymne à l'amour sous toutes ses formes, exploré sans complexe ni tabou.

Les Houris aux yeux de biches nous feront longtemps rêver...

1. Cultivez votre champ !

« Cultivez votre champ », c'est en matière de copulation et d'amour charnel ce que préconise le Coran (II, 223) avant toute autre considération. Selon une symbolique ancienne, le laboureur est l'homme, car il dispose d'une semence précieuse qui vient féconder un réceptacle aux allures majestueuses. Quant à la femme, elle offre son corps comme un parchemin. D'ailleurs, l'Orient tout entier la chante comme une déesse, tandis que son empire dans le domaine de l'amour et de l'affection demeure irremplaçable.

Les liens que l'Islam entretient avec la sexualité sont tout à la fois codifiés et souples. Du point de vue musulman, Dieu ayant créé l'homme, il n'est aucun aspect de celui-ci qui manque de dignité ou qui ne mérite pas d'être exposé. C'est pourquoi, l'acte de chair se réclame et s'autorise du fait coranique.

D'ailleurs, il n'est aucun geste amoureux qui ne demande préalablement d'être inscrit dans une généalogie de foi et de croyance, et aucun musulman ne perd sa qualité de bon musulman en s'adonnant à la chair.

Il n'est pas rare non plus que les plus pieux annoncent la couleur. Ils prononcent la formule inaugurale, la *basmallah*, et se livrent sans façon aux fastes de la chair. Après quoi, ils remercient Dieu de leur avoir donné l'énergie nécessaire (*qudra, tâqa*) pour mener leur copulation à son terme. On comprend ainsi que la sexualité humaine ne peut être en contradiction avec la parole divine, étant entièrement incluse dans un projet qui la légitime entièrement.

Au IX^e siècle, Al-Asma'i, célèbre philologue de Basra habitué à faire des séjours à la campagne pour étudier le langage des Arabes du désert, qui était considéré comme étant proche de celui du Coran, raconte : « Je vis, chez les Bédouins, une femme qui portait une chemise rouge, elle était peinte et tenait à la main un chapelet. "Qu'il y a loin, lui dis-je, de ceci à cela !" Elle me répondit : "Une partie de moi-même est consacrée à Dieu et je

Je compris alors, conclut-il, que c'était une femme vertueuse qui se paraît pour son mari » (in Ghazzali, *Les Bons usages en matière de mariage*, p. 111).

On verra tout au long de cette anthologie que l'amour connaît une vénération constante de la part des auteurs arabes et musulmans. Les mystiques sont à cet égard à la pointe de la prise de conscience liée à la nécessité de l'amour. Ils cultivent en effet tous les aspects énigmatiques de ce sentiment humain en le colorant autant que possible de dimensions ésotériques.

Pour Rûmi (1207-1273), l'un des plus grands mystiques de l'Islam du Moyen-Âge, l'amour dépasse l'entendement humain : « Ma plume se hâtait d'écrire, notait-il, mais lorsqu'elle vint à l'amour, elle se brisa d'elle-même (...) car l'amour seul peut expliquer et l'amour et l'état d'amour » (in H. Massé, *Anthologie persane*, p. 204).

2. La loi du harem

Le harem est une notion ambiguë et contradictoire, un empire des sens à la merci de la casuistique sociale. Désignant un espace singulier de la maison et de la société arabe, il est le lieu où se déploie une culture entièrement fondée sur l'interdit. À commencer par le mot lui-même qui signifie « espace intime, utérin » et, par extension, « épouse », *harîm*, un terme qui participe à un ensemble de notions voisines ou apparentées comme l'« interdit », *harâm*, mais aussi l'« espace sacralisé », *muharrâm*, et, de proche en proche, *hûrma*, respectabilité, *tahrîm*, « le fait de proscrire telle ou telle consommation ». Ainsi, dans l'expression coranique « *wa hûrrimat lakûm...* », « Il vous est rendu impropre,... telle relation sexuelle, etc. », cela désigne directement l'établissement d'une frontière, celle de l'inceste.

Conséquence logique de ce thème, la fidélité de l'épouse – phénomène si répandu et si craint en Occident – ne joue qu'un rôle secondaire dans la littérature de l'Orient. Évidemment, cette notion est subjective, car on peut être infidèle tous les soirs, même en partageant la couche de quelqu'un. Par

Message coranique : Vos femmes...un « champ de labour »



En d'autres termes, el harth signifie dans ce verset (sourate JJ, 223), qui stipule la liberté sexuelle dans le couple, la richesse et la vie. Les femmes sont comparées à la « source de la vie », c'est elles qui « donnent la vie », elles sont le « lieu de la vie »

Sourate 2 El baquara (La génisse) ; verset 223

نِسَاؤُكُمْ حَرْثٌ لَّكُمْ فَأْتُوا حَرْثَكُمْ أَنَّى شِئْتُمْ وَقَدِّمُوا لِأَنفُسِكُمْ وَاتَّقُوا اللَّهَ وَاعْلَمُوا أَنَّكُمْ مُلْقَوُهُ وَبَشِّرِ الْمُؤْمِنِينَ

Traduction classique du verset (Oregon State University) :

Vos épouses sont pour vous un champ de labour; allez à votre champ comme [et quand] vous le voulez et oeuvrez pour vous-mêmes à l'avance. Craignez Dieu et sachez que vous le rencontrerez. Et fais gracieuses annonces aux croyants!

Traduction Droit Chemin :

Vos femmes sont pour vous une terre cultivée ; allez donc à votre terre cultivée comme vous le voulez. Avancez du bien pour vous-mêmes, prémunissez-vous de Dieu et sachez que vous Le rencontrerez. Et fais l'annonce aux croyants.

Traduction mot à mot réarrangée du verset (depuis la base en cours de travaux) :

Vos femmes (sont) porteuses de semence pour vous. Alors venez à votre lieu de semence comme vous souhaitez, et progressez pour vous-même, et gardez en votre conscience Allah (L'Idéal Absolu). Et sachez que vous le rencontrerez. Et sensibilise ceux qui sont confiants en Allah (L'Idéal Absolu).

L'exercice coranique de la sexualité revêt donc une majesté infinie. Il est la vie véhiculée, l'existence multipliée, la création perpétuée. La fonction sexuelle est en soi une fonction sacrée. Elle est un de ces signes (ʿâya) auxquels se reconnaît la puissance de Dieu. Accepter son sexe c'est accepter d'être témoin d'Allah. Aussi la relation des sexes sera-t-elle objet d'attentions toutes particulières de la part du Coran. Elle doit être réglée afin que bon usage en soit fait. Le Coran ne la frappe pas elle-même d'interdit, il en règle seulement l'usage. D'abord l'islam rejette la notion d'impureté de la femme. L'opposition du pur et de l'impur ne recouvre nullement l'opposition des sexes. C'est la relation sexuelle qui engendre l'impureté de l'homme tout autant que de la femme. Non pas par elle-même, mais en raison des excréta qu'elle dégage. La souillure est liée au hadath c'est-à-dire à toute évacuation de déchets organiques : sperme, sang menstruel, ou lochies. Ce thème de l'impureté consécutive à l'exercice organique de la sexualité est central en islam...

Mais à côté de ces interdits qui frappent l'état de l'homme ou de la femme qui s'est livré à une activité sexuelle quel que soit le partenaire (épouse légale, concubine, prostitution, homosexualité, onanisme, pollution nocturne...) il en est d'autres qui organisent au sein de la communauté musulmane les relations sexuelles et qui définissent un véritable statut de la sexualité.



Muhammad, assis, et faisant face reçoit la révélation de l'ange Gabriel (Jibril).
Compendium des Histoires (Jâmi' attawârikh) de Rashîd al-dîn, manuscrit
illustré produit à Tabriz au début du XIVe siècle
(Edinburgh University Library, MS Arab 20).

“

En islam, il n’y a pas de sujet tabou. Le Coran et la tradition prophétique ont abordé tous les aspects de la vie des croyants et de la communauté musulmane.

Or il ne fait aucun doute que la vie intime du couple constitue une partie importante du cheminement des croyants qui, à un moment de leur vie, décident de s’unir par les liens du mariage.

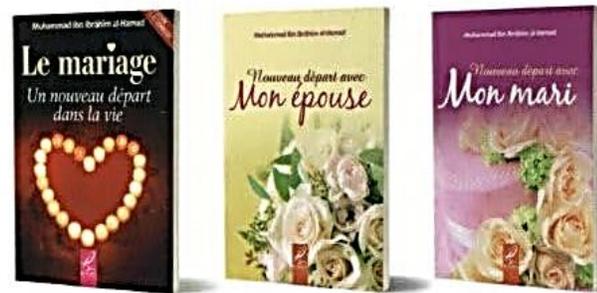
Il n’est donc pas étonnant que des versets coraniques et des hadiths prophétiques évoquent les rapports sexuels pour en donner des règles, des bienséances, des limites. En d’autres termes, une véritable éthique islamique de la sexualité.

Cependant, absence de tabou ne signifie pas absence de pudeur. S’il est bon d’expliquer les règles de la sexualité saine et épanouie, il est impératif de le faire dans le respect et la pudeur, raison pour laquelle les textes de l’islam utilisent de nombreuses images et figures de style pour parler de ce sujet important mais également sensible et délicat.

”

Découvrez la collection "Nouveau départ..."

Muhammad Ibn Ibrâhim al-Hamad



@AlHadithEditions
WWW.HADITHSHOP.COM

Prix : 9,90 €



Native de Rabat (Maroc : photo ci-contre), Asma Lamrabet, exerce actuellement en tant que médecin biologiste à l'Hôpital Avicennes de Rabat. Elle a exercé durant plusieurs années (de 1995 à 2003) comme médecin bénévole dans des hôpitaux publics d'Espagne et d'Amérique latine (Santiago du Chili et Mexico).

Essayiste et engagée dans la relecture réformatrice de l'Islam en général et sur la question des femmes en particulier ; Mme Lamrabet, travaille essentiellement sur la relecture des textes religieux à partir d'une perspective féministe, éthique et réformatrice. Elle propose une approche éthique et spirituelle du religieux comme alternative à la lecture juridique et littéraliste majoritaire aujourd'hui. Mme Lamrabet est aussi engagée dans le dialogue interreligieux avec des théologiennes des religions monothéistes à travers le monde. Conférencière de renommée internationale elle donne de nombreuses conférences ainsi que des cours de formation sur ce sujet dans plusieurs universités au Maroc et à l'étranger.



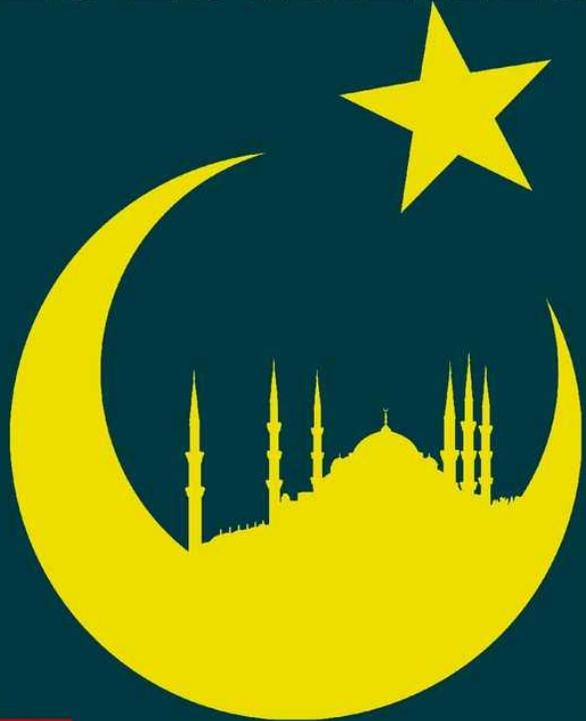


Malek Chebel (à gauche) : humaniste et grand penseur de l'Islam

« L'islam est porteur de valeurs humanistes ». Photo Sud-Ouest (Bordeaux)

Malek Chebel

MANIFESTE POUR UN ISLAM DES LUMIÈRES



Pluriel

Associer l'islam aux Lumières peut paraître ambitieux et téméraire. Il n'en est rien. Cette relation est inscrite dans la dynamique amorcée au XIXe siècle et poursuivie par les nombreux réformistes qui ont voulu changer le visage de cette religion en s'appuyant sur le travail de la raison. Ces penseurs ont été taxés d'hérésie. Aujourd'hui, le débat est plus que jamais d'actualité : l'islam est-il compatible avec la République ? Quelle est la place et le statut de la parole libre, de la laïcité, de l'égalité des sexes, de la tolérance ou de la démocratie ?*

Faut-il adapter l'islam à la modernité ou au contraire adapter la modernité à l'islam, ainsi que le prétendent les fondamentalistes ?

En vingt-sept propositions, Malek Chebel répond à ces interrogations sans masquer les contradictions de l'islam ni éluder les questions difficiles. Interprétation des textes, guerre sainte et fetwa, statut de la femme, corruption, châtiments corporels, crime d'honneur et assassinat politique, démocratie, liberté d'expression et de conscience... tels sont quelques-uns des thèmes qu'aborde l'auteur de ce manifeste appelé à devenir la charte d'un islam nouveau. Malek Chebel se fait ici le théoricien de l'"autre islam", un islam fondé sur le réel, dynamique et moderne, tolérant et positif, mais surtout capable de s'insérer dans le monde d'aujourd'hui et de demain

*

LA SEXUALITÉ EN ISLAM

Réalité, Pratiques
Et Conseils

Nouvelle Édition
Revue et Corrigée Par
Le Dr. Abdullah Al-Jazâiri

Edition ALMADINA

La Sexualité En Islam : Réalités Pratiques Et Conseils

Il y a plusieurs raisons quant à l'existence de ce livre dont la plus importante est que je voulais avec enthousiasme développer des sujets auxquels nous sommes la plupart du temps confrontés dans notre vie conjugale , et que plusieurs ne voient qu'à travers une fenêtre étroite . Dû à l'ignorance flagrante de telles choses , exposant la vie du couple à de nombreux problèmes , le bonheur conjugal auquel aspire le couple ne peut que se briser , dès la première nuit , n'apportant dans leur nouvelle vie qu'une jouissance sans valeur réelle , car ils négligent un point important : connaître les règles morales et physiques en rapport à la vie de couple , empêchant l'homme et la femme d'atteindre la jouissance et le plaisir recherché dans la pratique sexuelle .

D'où, l'Islam porte à la question sexuelle entre conjoints une grande attention, à cause de son danger et de son importance au même moment .

Il est à savoir que la pratique sexuelle est un art , au même titre que les autres aspects de la vie , que les époux se doivent d'apprendre et d'assimiler . C'est pourquoi il faut y prêter attention , s'épanouir en ce sens et le pratiquer dans le cadre de la liaison licite , car c'est l'une des clefs du bonheur conjugal , de même que négliger cela engendre de mauvaises conséquences de taille entre conjoints , menant à l'échec du mariage et la dislocation de la famille . Nul étonnement puisque le désir sexuel est une partie importante de la vie de l'homme .

Et si nous parlons de la sexualité , ce n'est pas pour dire qu'il s'agit d'un acte biologique comme chez les animaux , mais bien d'une aptitude morale et physique qu'Allah a accordée à l'homme...

Broché – 1 janvier 2007

Malek Chebel : Anthropologue, Psychanalyste, Écrivain

Chebel, Malek né le 23 avril 1953 à Skikda (Algérie). Fils d'Hocine Chebel. et de Mme, née Zohra Chebel, Marié: le 3 août 1992 à Mlle Rahima Laouar-Staïhi (3 enfants. : Mikail, Shiraz, Medina-Shahnaz).

Malek Chebel perd son père alors qu'il n'a que 2 ans. Élevé par sa mère, il fait ses études primaires et secondaires en « centre de regroupement » puis obtient son baccalauréat philosophie et lettres arabes. Il entre en 1973 à l'Université de Constantine. Il est reçu premier de sa promotion pour son mémoire de licence en psychologie clinique.

Titulaire d'une bourse étudiante accordée par le consulat de France à Alger, il arrive en France en 1977 et obtient, en 1980, un premier doctorat en psychopathologie clinique et psychanalyse à l'université de Paris 7. Puis en 1982, Malek Chebel obtient son doctorat d'ethnologie à Jussieu, et en 1984 son doctorat de sciences politiques à l'Institut d'Etudes politiques de Paris. Il exerce et donne des conférences en Europe, dans le monde arabe et aux Amériques : dans des universités en France, (Sorbonne Paris IV); au Maroc (Université de Marrakech) ; en Tunisie ; dans plusieurs établissements supérieurs égyptiens; aux USA (Berkeley et Stanford, San Francisco, UCLA de Los Angeles; CUNY à New York, Rockefeller University ULB de Bruxelles...

Il donne à plusieurs reprises des interviews dans les médias et apparaît brièvement dans le film Secret Défense de Philippe Haïm. Il intervient fréquemment sur France-Culture dans les années 2010 sur différentes thématiques en lien avec l'islam. À partir de 2006, il participe également à l'émission télévisuelle inter-religieuse récurrente, d'abord mensuelle puis hebdomadaire, "Les Enfants d'Abraham" sur Direct 8, dans laquelle il échange aux côtés de l'abbé Alain de La Morandais et de Haïm Korsia (Rabbin) sur des sujets d'actualité. Leurs dialogues donnent naissance à un livre à trois mains.

Malek Chebel a fait partie du Groupe des Sages de l'UE qui, auprès de Romano Prodi, président de la Commission européenne, réfléchissait aux implications culturelles induites par l'Europe, notamment dans ses rapports avec la rive sud de la Méditerranée, à l'origine de l'élaboration de la première charte euro-méditerranéenne. Il s'intéresse désormais particulièrement aux travaux de l'Union pour la Méditerranée (U.P.M).

Il meurt le 12 novembre 2016 à Paris à la suite d'une longue maladie.



Constantine : 1 vue sur la grande mosquée Abdelkader, (au centre de la photo) – 2 vue partielle sur l'Université – 3 vue sur le pont suspendu



